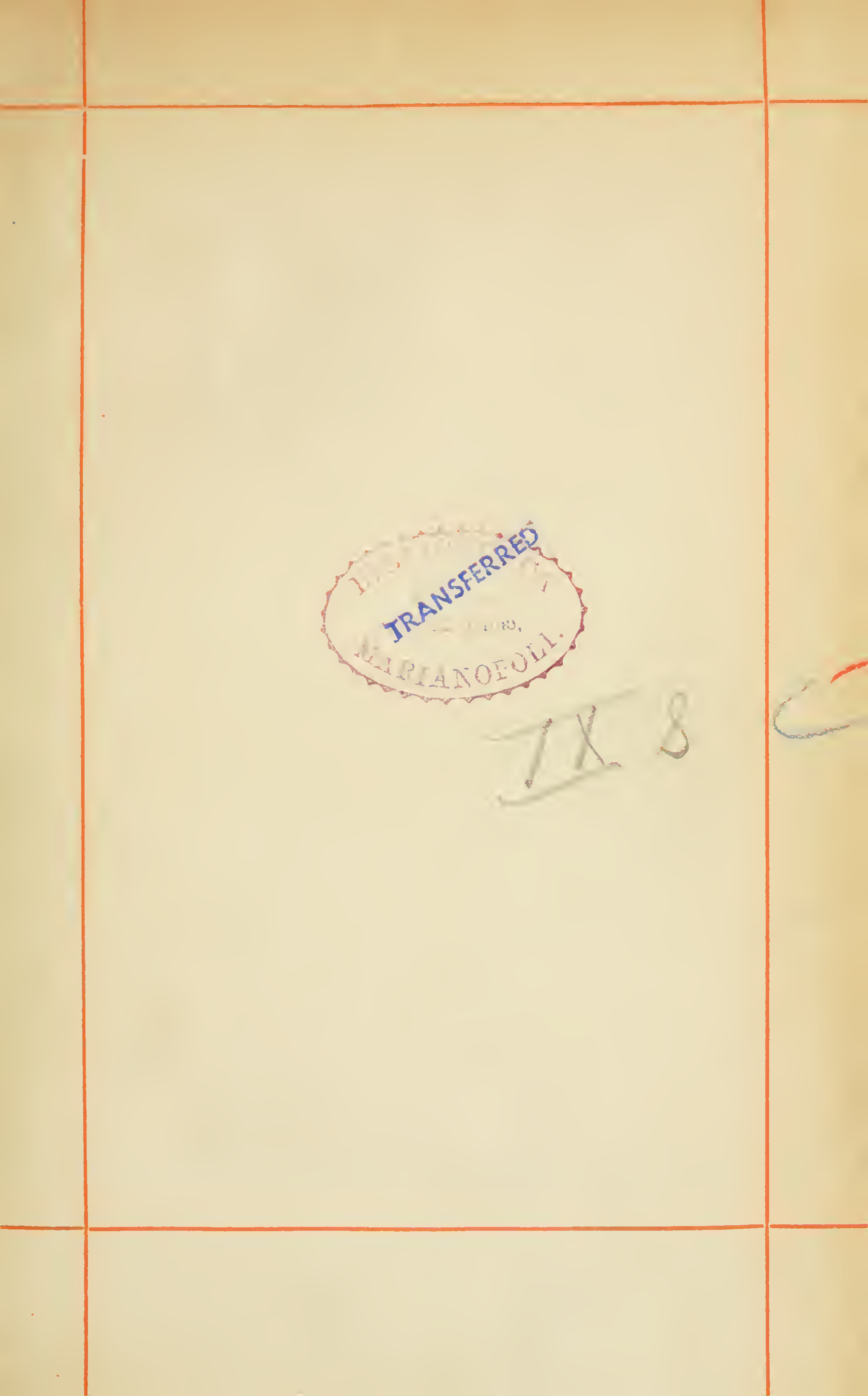
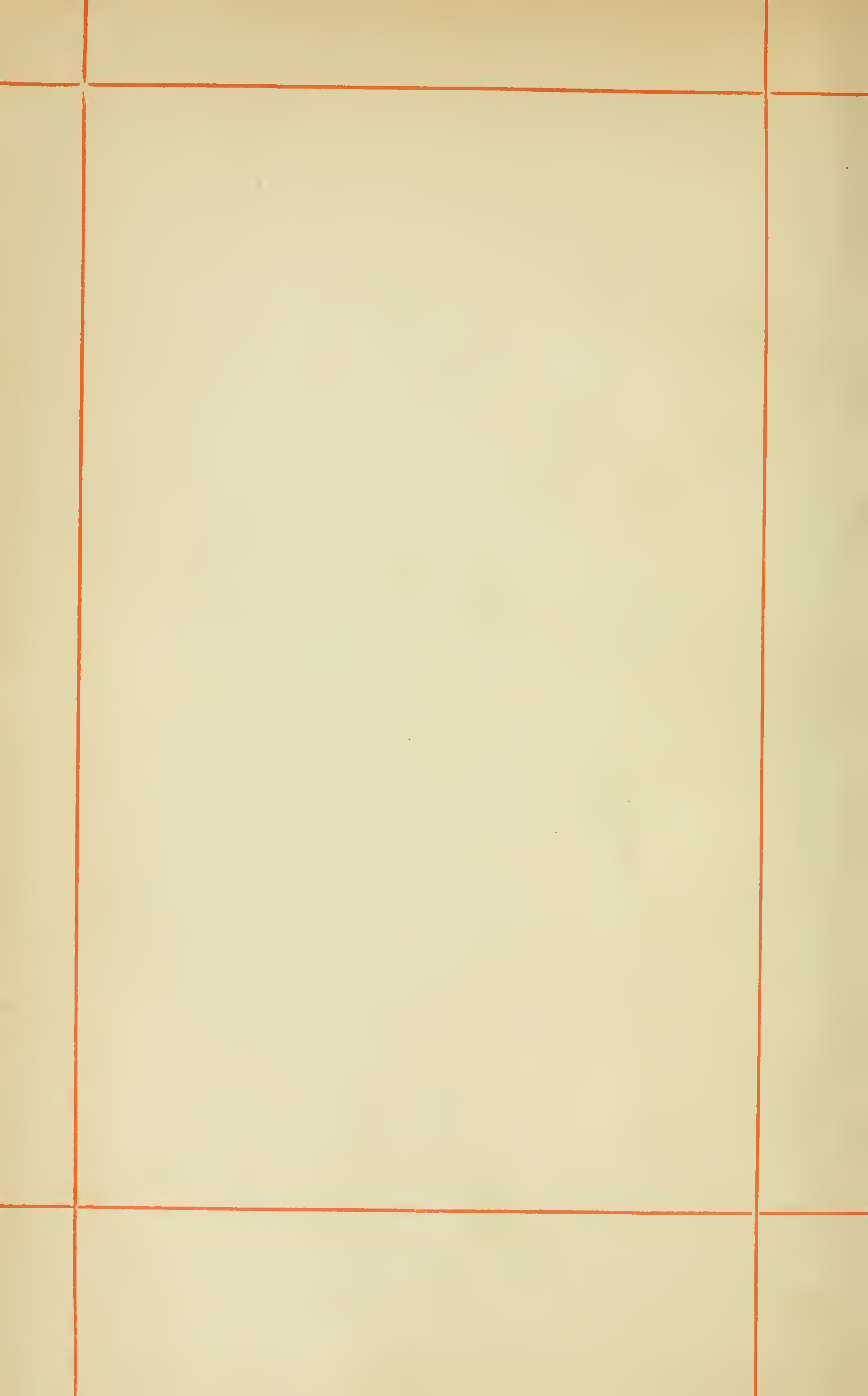

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 3505




MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

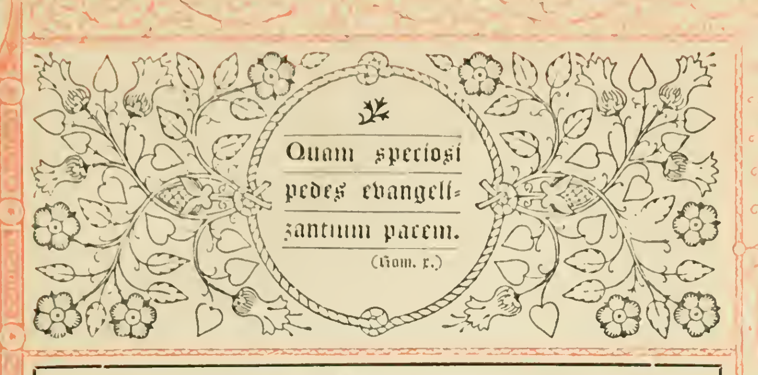




Vie du Bienheureux
Jean-Gabriel Perboyre.



Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE.



Vie du Bienheureux

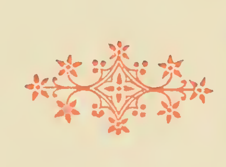
Jean-Gabriel Perboyre

Prêtre de la Congrégation de la Mission,

par un PRÊTRE de la même Congrégation.

ÉDITION REVUE ET ABRÉGÉE.

Illustrée de 14 gravures.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.

LILLE.





PRÉFACE.

Peu *de temps après le glorieux martyre du bienheureux* [1] PERBOYRE, *on avait fait imprimer une notice abrégée de sa vie. Comme les exemplaires en étaient épuisés, on a jugé à propos de profiter de cette circonstance pour donner au public une vie plus complète de ce fidèle serviteur de Dieu. La Providence nous ayant, par l'organe de nos supérieurs, chargé de cette œuvre, nous n'avons rien négligé pour nous procurer les matériaux nécessaires à la fin qu'on se proposait. De tous côtés les personnes qui avaient connu notre vénérable confrère, se sont empressées de seconder nos désirs. Notre principal travail a donc dû consister à mettre en ordre ce que nous avons trouvé séparé et disséminé dans une foule de documents qui nous ont été transmis.*

Cette vie n'offrira rien de bien éclatant aux amateurs du merveilleux, qui ne cherchent dans les biographies des saints qu'à satisfaire une vaine curiosité, toujours avide de choses extraordinaires ; c'est une vie simple, commune, mais parfaite. Par là même, elle est plus en rapport avec celle de Notre-Seigneur, qui n'a voulu se

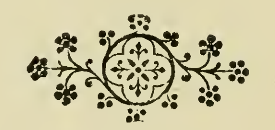
---

1. Un décret pontifical vient de déclarer, avec l'autorité souveraine qui s'attache à la parole du vicaire de JÉSUS-CHRIST, que les honneurs de la Béatification pourraient être conférés « sûrement » aux Vénérables *Perboyre* et *Chanel*, martyrs, enfants l'un de la Congrégation de la Mission, dite des Lazaristes, fondée par saint Vincent de Paul, l'autre de la Société de Marie.

L'œuvre de la Propagation de la Foi voit ainsi monter sur les autels deux de ses premiers missionnaires et reçoit, toute jeune encore dans l'Église, l'honneur tant et si légitimement envié des œuvres et des congrégations naissantes. Le baptême de sang, qui a ouvert à ses fils la cité divine, rejaillit sur elle comme sur une mère, l'empourprant de sa gloire immortelle et lui assurant dans le Ciel, à titre authentique, deux protecteurs dont le dévouement filial égalera la puissance.

(Note des éditeurs.)

distinguer que par la perfection avec laquelle il a fait toutes choses, afin de pouvoir servir de modèle à tous les hommes ; et par conséquent elle sera plus utile à ceux qui cherchent dans les vies des saints des modèles qu'ils puissent imiter. Bien peu de personnes sont appelées à faire des choses extraordinaires, mais tous nous sommes appelés à vivre parfaitement, selon l'esprit de l'Évangile. Il est vrai, la carrière de notre Bienheureux s'est terminée par un glorieux martyre ; mais on peut dire que cette faveur a été le couronnement et la récompense de sa fidélité à marcher sur les traces de Jésus-Christ, et qu'en nous efforçant de l'imiter, nous mériterons, sinon le martyre, du moins la grâce de faire une mort précieuse devant Dieu.





Chapitre premier. — NAISSANCE DU Bx PERBOYRE.

DANS un hameau bâti sur un coteau riant et couvert de vignes, venait au monde, au commencement du dix-neuvième siècle, un enfant à qui les vierges et les martyrs tressaient une couronne et préparaient une place distinguée dans leurs rangs. Quarante ans plus tard, on venait visiter avec dévotion le lieu où il avait vu le jour; on se recommandait à lui, tandis qu'à plus de six mille lieues de là, d'autres allaient se prosterner au pied de sa tombe et implorer sa protection auprès de Dieu, parce que de tous côtés on parlait des miracles qu'il opérait. Le saint Pontife de l'Église universelle, Grégoire XVI, avait accueilli avec intérêt le tableau qui le représentait, l'avait placé dans son modeste oratoire, et aimait à invoquer l'humble missionnaire. On se disputait ses reliques, et l'on s'estimait heureux de posséder quelque chose qui lui eût appartenu. Mais pourquoi cette vénération? Parce que cet enfant avait grandi dans la pratique de toutes les vertus, et qu'il avait couronné une vie sainte par un glorieux martyre.

Son père, Pierre Perboyre, et sa mère, Marie Rigal, sans être riches, vivaient dans une honnête aisance : ils s'appliquaient à servir Dieu et à cultiver le modeste patrimoine qu'ils avaient reçu de leurs parents. Dieu avait répandu ses bénédictions sur eux. Huit enfants avaient été les fruits de leur mariage : deux sont restés dans le monde. Trois filles se sont consacrées à Dieu : l'une est morte au moment où elle

allait entrer en communauté, les deux autres sont devenues Filles de la Charité, et l'une d'elles a été appelée à faire partie de l'établissement fondé en Chine. Trois garçons sont entrés dans la Congrégation de la Mission : Jean-Gabriel Perboyre, qui fut martyrisé en Chine ; Louis, qui mourut en mer pendant qu'il se rendait dans ce royaume ; et Jacques, qui survécut à ses frères.

Jean-Gabriel Perboyre, dont nous allons écrire la vie, naquit au Puech, paroisse de Mongesty, le 6 janvier 1802. Ce jour de l'Épiphanie coïncidait bien avec la naissance d'un homme qui devait entrer dans la carrière apostolique, évangéliser les nations infidèles et répandre son sang pour JÉSUS-CHRIST.

Le lendemain, il fut porté aux fonts baptismaux, et, avec les prénoms de Jean-Gabriel, il reçut la robe d'innocence, qu'il conserva sans tache jusqu'à sa mort, comme tout porte à le croire. Il fut comblé de grâces dans son jeune âge et pendant toute sa vie ; la vertu de Dieu se manifesta en lui par sa constance à marcher dans les sentiers de la perfection ; mais elle se montra surtout dans la fermeté admirable avec laquelle il confessa le nom de JÉSUS-CHRIST et supporta les tourments les plus horribles.

Chapitre II. — ENFANCE DU B[x] PERBOYRE.

LES premières années de Jean-Gabriel ne se ressentirent pas de cette légèreté de caractère qui est le partage ordinaire des enfants. On eût dit que la piété lui était naturelle. Semblable à la fleur nouvellement éclose, qui charme les regards par la richesse de ses couleurs, tandis qu'elle flatte l'odorat par ses suaves émanations, cet enfant, à peine éclairé des premières lueurs de la raison, laissait échapper comme un parfum de candeur et d'innocence. On aimait à le voir écouter avec attention les prières qu'on lui apprenait, et les réciter à genoux, les mains jointes, avec une ferveur remarquable. Rien n'était touchant comme de l'entendre prononcer le nom de JÉSUS, qu'il commençait déjà si bien à imiter, et celui de Marie, qu'il regarda toujours comme sa mère, et qui l'environna toute sa vie d'une protection spéciale.

Il avait à peine cinq ans, qu'il se distinguait déjà par sa modestie et par une maturité étonnante à cet âge. Il avait une grande horreur du péché, et manifestait un vif chagrin si l'on disait ou faisait quelque chose qui pût offenser Dieu. Comme il était d'une physionomie intéressante, on aimait à considérer ce petit ange et à le caresser; mais il lui répugnait de se prêter à ces démonstrations affectueuses. Il est vrai que son père lui avait dit que ce n'était pas bien; c'en fut assez pour qu'il opposât les plus vives résistances à toute tentative de ce genre. Quand son père ou sa mère lui disaient qu'une chose n'était pas convenable, on pouvait être assuré de ne jamais le trouver en faute de ce côté-là, car il n'aurait pas voulu commettre le plus petit manquement avec connaissance.

Cette docilité devint pour lui une source de bénédictions, et le préserva de bien des dangers. Il pratiquait si exactement l'obéissance qu'on ne put jamais remarquer qu'il s'en écartait. Tout ce qu'on désirait de lui, il le faisait de manière à contenter ses parents, qui admiraient et sa soumission parfaite et l'esprit d'intelligence qui l'accompagnait dans tout l'ensemble de sa conduite.

Lorsqu'il put aller à l'église, il s'y distingua par sa modestie et sa piété. Son recueillement frappait tout le monde. Il n'était guère possible de manifester plus de respect dans le saint lieu ; rien ne pouvait le distraire, ni détourner son attention de la présence de Dieu, et quelque chose qui se passât dans l'église, il ne regardait jamais. On aurait marché sur lui, disent ceux qui l'ont vu, qu'il n'y aurait pas pris garde.

Comme saint Vincent de Paul, il montra, dès sa plus tendre enfance, un grand amour pour les pauvres. Aussitôt qu'il en apercevait un à la porte de la maison, il intercédait pour lui. « Voilà un malheureux; il est bien mal vêtu, disait-il, il faut lui donner du pain et des habits. » Il allait chercher lui-même de quoi faire l'aumône, et sa figure prenait alors une plus grande expression de bonheur.

A l'âge de huit ans, son père l'envoya à l'école, et son maître reconnut bientôt en lui des talents plus qu'ordinaires. Dans l'espace de quelques mois, il avait laissé en arrière des écoliers beaucoup plus anciens que lui. L'instituteur se plaisait à louer sa tranquillité, son application à l'étude, la douceur de son caractère et ses manières honnêtes dans ses rapports avec ses condisciples. Lorsqu'il s'absentait de la classe, il en

confiait la surveillance à Jean-Gabriel, car il avait remarqué que les vertus précoces de cet enfant commandaient le respect aux autres élèves. Jean n'allait à l'école que pendant six mois de l'année; mais ce temps était bien employé, car il se levait de bonne heure; et si parfois on oubliait de le réveiller, il en était tout chagrin Au retour de la classe, il allait se mettre à la disposition de son père, et si celui-ci n'avait rien à lui commander, il reprenait ses livres. Jamais on ne le vit se familiariser avec les autres enfants; il se montrait posé, sans cesser d'être prévenant. Quoiqu'il vécût en bonne intelligence avec tous, il était facile de s'apercevoir qu'il se plaisait plus particulièrement dans la compagnie de ceux qui manifestaient plus de piété.

Dès le moment où il fut envoyé à l'école, on l'admit à suivre les cours de catéchisme. Le curé n'eut pas moins que l'instituteur à se féliciter de sa bonne conduite et de sa capacité. Écoutant la parole de Dieu avec une attention avide, et saisissant avec facilité les explications qu'on donnait sur le catéchisme, il n'était jamais embarrassé pour répondre quand on l'interrogeait, ce qui arrivait souvent; car, si quelqu'un se tirait mal d'une question, le curé la faisait résoudre par celui qu'il appelait le petit docteur, et la solution était toujours exacte. Lorsque le curé s'absentait durant le catéchisme, il chargeait Jean-Gabriel de continuer les interrogations; à sa rentrée, il trouvait tout dans le calme et dans l'ordre. Le catéchiste reprenait modestement sa place, et ne songeait pas le moins du monde à se prévaloir de la confiance qu'on lui accordait.

Toutes ses soirées étaient employées à lire les vies des saints, ou celle de saint Vincent qu'il aimait beaucoup, ou quelque autre livre de piété. Il faisait aussi le catéchisme à ses frères, à ses sœurs et à d'autres enfants du voisinage qui venaient s'édifier auprès de lui. On admirait la modestie et l'à-propos avec lesquels il leur développait les explications qu'il avait entendues. Une de ses sœurs ayant moins de facilité à apprendre, il redoublait de soin et de patience à son égard, et lui donnait plus de temps qu'aux autres. Les dimanches, au retour des offices, ceux qui n'avaient pu assister à la prédication, lui demandaient d'en rendre compte; il se prêtait à leurs désirs, et il le faisait avec une onction et une facilité dont tout le monde était surpris. Quelquefois, sans qu'il s'en aperçût, il se posait, pour ainsi dire, en prédicateur; il en prenait le ton et

le zèle. Un jour son père, frappé de la manière dont il parlait des choses de Dieu, lui dit en souriant : « Puisque tu prêches si bien, il faudra te faire prêtre. » L'enfant baissa les yeux et versa quelques larmes.

Le curé de Mongesty, témoin de la piété et de l'instruction de Jean-Gabriel, admirait en silence les vertus qui brillaient dans ce saint enfant. Mais ce qui le frappait surtout, c'était sa dévotion au saint Sacrement de l'autel. En effet, lorsqu'il était à l'église, il demeurait quelquefois une demi-heure les regards amoureusement fixés sur le tabernacle. Il avait déjà compris la grande charité de JÉSUS-CHRIST pour les hommes, et son cœur, pénétré de reconnaissance, voulait répondre à cet amour du bon Maître. C'est pourquoi le vénérable pasteur passa par dessus les règles qu'il s'était prescrites pour la première communion. Suivant un usage malheureusement encore trop commun alors, il n'admettait les enfants qu'à l'âge de quatorze, de quinze et quelquefois même de seize ans. Quoique Jean-Gabriel n'eût encore atteint que sa onzième année, il fut appelé à faire sa première communion, et personne n'y trouva à redire, car l'opinion générale le jugeait digne de cette faveur anticipée.

Sa joie fut vive et profonde lorsqu'on lui annonça cette résolution. Il remercia le Seigneur d'une si grande grâce ; il recueillit soigneusement les avis de son curé pour se disposer à la réception de la sainte Eucharistie. Le pasteur, de son côté, ne négligeait rien pour seconder les opérations de l'Esprit divin dans ce jeune cœur ; il voyait sa parole tomber dans une terre bien préparée, et qui produisait au centuple. Il admirait la pureté de sa conscience, son empressement à s'approcher du sacré tribunal et ses progrès dans la pratique des vertus.

La veille de sa première communion, avant d'aller prendre son repos, il vint se jeter aux pieds de ses parents, les mains jointes, le visage inondé de pleurs, pour leur demander pardon des sujets de mécontentement qu'il leur avait donnés. Il leur eût été difficile de lui accorder ce qu'il sollicitait en ce moment : ils ne se souvenaient pas de l'avoir trouvé en faute une seule fois ; aussi avaient-ils de la peine à retenir leurs larmes, en voyant devant eux, en posture de suppliant, celui qu'ils regardaient, non comme un enfant ordinaire, mais comme un petit ange que la divine Providence leur avait confié.

Après sa première communion, le jeune Perboyre s'em-

pressa de s'agréger à la confrérie du Saint-Sacrement, érigée dans la paroisse : il en remplit les obligations avec non moins de ferveur que d'exactitude. Il s'approchait souvent du saint tribunal de la pénitence, et il serait superflu d'ajouter qu'il y apportait les dispositions les plus saintes ; il en était de même de la communion qu'il faisait tous les mois et aux fêtes solennelles. Les dimanches, il assistait régulièrement à la récitation du Rosaire dans l'église de la paroisse, et il n'aurait jamais manqué à aucun des offices qui s'y faisaient. Son bonheur était de passer ce saint jour en prières à l'église, ou en pieuses lectures à la maison.

Pendant l'été, il restait à la maison pour aider son père dans les occupations de la campagne, et il s'y livrait avec une ardeur infatigable. On le chargeait aussi de surveiller les ouvriers, emploi qui lui donnait beaucoup à souffrir dans les commencements, car il avait remarqué que ces ouvriers se permettaient quelquefois de blasphémer le saint nom de Dieu, de parler mal de la religion, ou de tenir des propos obscènes ; son cœur en était déchiré ; il épanchait son chagrin auprès de son père, en lui racontant ce qu'il avait entendu, et lui manifestait la peine qu'il éprouvait d'entendre des choses semblables. « Eh bien ! répliquait son père, il faudra leur dire que cela n'est pas convenable, et le leur défendre. — Je n'ose pas, répondait l'enfant, parce que je suis trop jeune. » Cependant plus tard il prit le dessus, et sa fermeté, jointe à sa modestie, porta ces ouvriers à parler d'une manière plus réservée.

Quant à lui, il ne se serait pas permis la moindre expression inconvenante ; on ne pouvait pas même surprendre la plus petite légèreté dans sa conversation ; il avait une répugnance prononcée pour tout ce qui sentait le mensonge et l'artifice. Affable et prévenant envers tout le monde, il était aussi d'une douceur sans égale pour ses frères et ses sœurs, et toujours disposé à leur rendre des services. Il leur avait voué une tendre et sincère affection ; il s'efforçait de les éloigner du mal et de les porter au bien. Ses observations étaient faites avec tant de réserve et d'une manière si affectueuse, qu'elles étaient toujours bien accueillies ; aussi son père disait : « La mort peut venir me surprendre quand il plaira à Dieu, mes enfants ne seront pas exposés à devenir orphelins, Jean-Gabriel leur servira de père. »

Si d'un côté ses parents admiraient sa prudence et sa sa-

gesse, de l'autre ils n'étaient pas moins flattés de ce qu'ils entendaient dire de lui. De toutes parts on leur adressait à son sujet des éloges et des félicitations; les habitants de Mongesty le proposaient pour modèle à leurs enfants, et ne le regardaient qu'avec une sorte de vénération, qui allait toujours croissant, à mesure qu'on le connaissait mieux. On aurait pu lui appliquer ce qui fut dit autrefois de saint Jean-Baptiste : « Quel pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis putas puer iste erit ?* »

Chapitre iij. — JEAN-GABRIEL AU PETIT SÉMINAIRE DE MONTAUBAN.

JEAN-GABRIEL avait un frère plus jeune que lui, nommé Louis. C'était un enfant doué des plus heureuses inclinations : il édifiait tout le monde par sa piété, et ses parents le voyaient avec bonheur marcher sur les traces de son frère aîné. Louis ayant manifesté le désir d'entrer dans l'état ecclésiastique, son père l'envoya auprès de M. Perboyre, son oncle, qui était supérieur du petit séminaire de Montauban. Mais comme Louis était d'une santé délicate, et extrêmement timide, on le fit accompagner de Jean-Gabriel, afin que celui-ci l'aidât à s'accoutumer à son nouveau genre de vie. On pensait d'ailleurs qu'un peu de séjour à Montauban le perfectionnerait dans les connaissances nécessaires à sa condition; mais on ne se proposait pas de lui faire étudier le latin; lui-même n'en avait jamais témoigné le désir ; il se croyait obligé de rester auprès de ses parents, auxquels il avait entendu dire souvent qu'il serait le soutien de leur vieillesse. Les deux frères quittèrent donc pour la première fois le toit paternel : ce fut un jour de tristesse et de larmes pour la famille ; mais on se consolait dans la pensée que l'absence de Jean-Gabriel ne serait pas de longue durée. On se trompait ; Dieu avait ses desseins sur cet enfant, qui ne devait revenir que bien des années après son départ de Mongesty.

Jean-Gabriel touchait à sa quinzième année. Il arriva à Montauban avec Louis, et M. Perboyre, à la première vue, fut charmé de la candeur et des bonnes dispositions de ses neveux.

Comme Jean-Gabriel paraissait destiné à rester dans le monde, il ne voulait acquérir que les connaissances convenables à sa condition future. Il étudia donc la grammaire française et l'arithmétique, et prit ensuite quelques notions de géométrie. On a conservé la première lettre qu'il écrivit à ses parents : qu'on nous permette de la reproduire, parce qu'elle peint au naturel l'ingénuité affectueuse de cet enfant.

« 9 mai 1817.

« Mon cher Père,

« Il y a déjà longtemps que je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Il me tarde de savoir si vous jouissez tous d'une bonne santé. Je voulais vous écrire, mais comme je n'ai jamais fait ni même lu de lettre, je n'osais pas prendre la plume pour cela. Il est bien juste, mon très cher père, que vous ayez les prémices de mon savoir. Vous verrez que je ne suis pas encore bien savant, quoique je me sois appliqué autant qu'il m'a été possible. Mon frère se porte bien : nous n'avons pas eu la plus petite incommodité. Nous avons besoin d'habits ; ayez la bonté de me mander si vous voulez que mon oncle nous en achète. Je vous embrasse. J'embrasse aussi bien tendrement ma chère mère, mes frères et mes sœurs.

« Je suis avec les sentiments les plus respectueux, etc. »

Jean-Gabriel ne perdait pas un moment. Lorsqu'il avait rempli sa tâche, il employait le temps à transcrire des livres ; mais il choisissait de préférence les livres édifiants, et dans ces livres, les passages les plus propres à nourrir et à augmenter la piété. Ses progrès furent rapides, et peu de temps après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, on pensa qu'il était suffisamment instruit, et qu'on ne devait pas le retenir plus longtemps au petit séminaire. En conséquence son père fut invité à venir le chercher.

Cette nouvelle répandit la tristesse dans l'établissement, car déjà on avait apprécié ses talents et sa vertu. Dans l'opinion des professeurs, c'était dommage de laisser partir un enfant qui montrait de si rares dispositions. Il fallait, disaient-ils, le garder et le mettre aux études. Son oncle le désirait autant qu'eux, mais il pensait que les parents ne consentiraient pas à lui laisser un enfant qui leur était si cher. Le père étant arrivé sur ces entrefaites, les professeurs lui déclarèrent qu'il ne pouvait pas condamner son fils aux travaux de la campagne ; que ce serait enfouir les plus beaux talents, étouffer

des dispositions admirables pour la vertu et ruiner des espérances que l'avenir justifierait infailliblement. Le père, ébranlé par ces représentations, demanda à son fils s'il désirait étudier le latin. Celui-ci lui répondit que, s'il voulait le laisser quelque temps au petit séminaire, il examinerait devant Dieu quel parti il devait prendre. Sa demande ayant été accordée, le jeune Gabriel, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, reconnut que le Seigneur l'appelait à l'état ecclésiastique. Il fit donc part de ces dispositions à son oncle, qui s'empressa de seconder les vues de la Providence. Peu de jours après, Jean-Gabriel écrivit à son père pour lui demander son consentement. Sa lettre montre avec quel soin il avait étudié la volonté de Dieu, ce qu'il avait fait pour la connaître, et combien ses motifs étaient purs.

« 16 juin 1817.

MON CHER PÈRE,

« Après votre départ de cette ville, j'ai réfléchi sur la proposition que vous m'aviez faite d'étudier le latin. J'ai consulté Dieu sur l'état que je devais embrasser pour aller plus sûrement au ciel. Après bien des prières, j'ai cru que le Seigneur voulait que j'entrasse dans l'état ecclésiastique. En conséquence, j'ai commencé à étudier le latin, bien résolu de l'abandonner si vous n'approuvez pas ma démarche. Je connais le besoin que vous avez des petits secours que je pourrais vous donner ; mon seul regret est de ne pas pouvoir vous soulager dans vos grandes occupations ; mais enfin si le bon Dieu m'appelle à l'état ecclésiastique, je ne puis pas prendre d'autre chemin pour arriver à l'éternité bienheureuse. Je continuerai ce que j'ai commencé jusqu'à ce que j'aie votre réponse. Si vous agréez que je continue, il est nécessaire que je fasse faire des habits. Vous aurez la bonté de m'envoyer de l'argent pour les acheter. Je pense que la bourse de mon oncle n'est pas assez garnie pour en faire les avances. Je vous embrasse tous, en particulier ma chère mère.

« Je suis, etc. »

Le père, ayant reçu cette lettre, se résigna à la volonté de Dieu, qui se manifestait si clairement. Il répondit à Jean-Gabriel que, puisque Dieu l'appelait à son service, non seulement il ne contrarierait pas ses desseins, mais qu'il était disposé à faire tous les sacrifices possibles pour l'aider à suivre la carrière que la Providence lui montrait.

Chapitre iv. — PROGRÈS et VERTUS de JEAN-GABRIEL AU PETIT SÉMINAIRE.

JEAN-GABRIEL avait plus de quinze ans lorsqu'il commença à étudier le latin. On lui donna d'abord un professeur particulier sous la direction duquel il fit de rapides progrès. Il avait été au Puech le modèle de l'enfance, il fut au petit séminaire le modèle de la jeunesse et des écoliers. Ses maîtres ne purent jamais remarquer en lui le plus léger manquement à l'obéissance, pas même la plus petite répugnance pour la pratique de cette vertu. Il était exact à remplir toutes les parties du règlement, et, chez lui, ce n'était pas habitude, mais esprit de foi et désir de plaire à Dieu. Maîtres et élèves avaient beau l'examiner, jamais, disent-ils, on n'est parvenu à le trouver en faute. Souvent ses condisciples cherchaient à le faire parler dans les temps consacrés au silence ; c'était peine perdue, ils n'avaient de lui qu'un sourire ; mais on comprenait que s'il ne parlait pas, c'était parce qu'il avait un devoir à remplir. Quelquefois aussi il leur disait avec douceur : « Vous savez bien que cela est défendu. » Il avait une si grande crainte de déplaire à Dieu, qu'il aurait enduré les plus mauvais traitements plutôt que de l'offenser.

Il veillait avec tendresse sur le jeune Louis que ses parents lui avaient confié. C'était un saint qui élevait un saint, un martyr qui formait un confesseur. Ils étaient unis par les mêmes goûts et les mêmes inclinations, plus encore que par les liens de la nature. Aidé par un tel guide, Louis fit bientôt les plus grands progrès dans la science et la piété. L'ascendant de Jean-Gabriel s'exerçait aussi sur plusieurs de ses cousins qui étaient alors au petit séminaire, et que son oncle avait placés sous sa surveillance. Combien de fois un demi-mot, un geste, un regard d'ami jeté comme à la dérobée, n'ont-ils pas arrêté les saillies d'une légèreté si naturelle à cet âge !

Dans ses rapports avec les autres élèves, il était bienveillant, plein de douceur et toujours prêt à leur rendre service. Toutefois il ne se mêlait jamais aux amusements de ses condisciples, lorsque leurs jeux avaient quelque chose de trop bruyant. « Jamais, disait son professeur, je n'ai pu remarquer en lui la plus petite légèreté ou la moindre dissipation. » On

trouvait en lui la maturité de la vieillesse unie aux charmes de l'enfance. Sa piété n'avait rien de triste ni de sauvage; on se plaisait à causer avec lui, et sa conversation avait un attrait dont on ne pouvait se défendre. Si un élève se laissait aller à quelque procédé peu convenable à son égard, il n'en témoignait pas de mauvaise humeur, il ne se plaignait pas, il lui parlait avec la même affabilité que s'il n'avait pas eu à s'en plaindre. Sa patience fut mise quelquefois à de rudes épreuves ; mais elles ne servirent qu'à montrer combien il était solidement établi dans la charité. Un de ses voisins de classe avait essayé plusieurs fois de le pousser à bout ; il le piquait, il le pinçait même jusqu'au sang, soit pour le faire parler, soit pour lui arracher un mouvement d'humeur ; mais Jean-Gabriel ne lui répondait que par un regard plein d'affection qui semblait demander grâce et prier son voisin de le laisser écouter les leçons du maître. « Quelle patience admirable ! » disait plus tard celui qui l'avait ainsi exercé; « je ne sais pas si, au milieu des Chinois, son sacrifice lui a coûté davantage. »

Dès son entrée au petit séminaire, ses vertus lui ayant concilié l'estime et l'affection de tout le monde, on l'avait dispensé des épreuves auxquelles les élèves ne se font pas faute de soumettre les nouveaux venus. On l'appelait le petit Louis de Gonzague, ou le petit saint Jean, et plus souvent le petit JÉSUS. Ce dernier nom ne lui était pas donné seulement à cause de son extérieur aimable et gracieux, mais surtout parce qu'il retraçait les vertus de JÉSUS enfant. Il avait compris de bonne heure que JÉSUS-CHRIST doit être le modèle du chrétien, et il s'était proposé de l'imiter le plus fidèlement possible. Un jour, on lui faisait remarquer que son lit était mal arrangé, et qu'il aurait bien de la peine à y dormir. « Pensez-vous, répondit-il, que JÉSUS-CHRIST n'était pas plus mal couché sur la croix ?» Une autre fois, pendant les vacances, on lui disait : « Vous travaillez trop, vous vous couchez trop tard. — Notre-Seigneur a bien plus travaillé pour nous; j'ai le temps de dormir.» Telle fut sa réplique.

Son amour pour Notre-Seigneur était très affectueux. Lorsqu'il se croyait seul, il s'écriait souvent : « O mon JÉSUS ! ô mon divin Sauveur!» paroles qu'il prononçait avec une telle onction, qu'il était facile de voir qu'elles partaient d'un cœur tout embrasé d'amour. Après JÉSUS, Marie possédait toutes les affections de son âme ; il avait pour elle une tendresse vraiment filiale. Il était heureux lorsqu'il pouvait dérober

quelques instants à ses études pour aller aux pieds de sa Mère. Pendant les vacances, on le voyait presque toujours son chapelet à la main ; et dans le courant de l'année, quand il n'était pas avec ses condisciples, on était sûr de le trouver devant un autel de Marie ou devant le Saint-Sacrement. JÉSUS, dans la divine Eucharistie, avait un charme tout particulier pour lui ; il s'y sentait continuellement attiré, il y passait les moments les plus doux, et le feu qui s'allumait dans son intérieur, semblait rayonner sur sa figure, qui s'animait d'une douce expression de bonheur et d'amour. Sa modestie à l'église et pendant les saints offices frappait tous les regards. Il restait immobile comme une statue, les yeux fixés sur son livre de prières, ou attachés au saint tabernacle. Quand il servait la messe, sa ferveur excitait celle du célébrant ; aussi les prêtres s'estimaient-ils heureux de l'avoir pour remplir ce ministère. Lorsqu'il faisait la communion, on eût dit que Dieu n'était pas caché pour lui sous les espèces sacrées, que le voile qui nous le dérobe se déchirait devant lui et qu'il contemplait son Sauveur à découvert. Alors son visage exprimait à la fois la paix, la joie, la reconnaissance et la piété. Pendant son action de grâces, il paraissait tout absorbé en Dieu, son âme s'ouvrait aux rayons du divin soleil de justice pour recevoir l'abondante rosée des grâces célestes. Il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes ; ses plus beaux jours étaient ceux où il avait le bonheur de recevoir la sainte Eucharistie, car il avait une grande faim de cette manne céleste.

On aura peine à croire ce que nous allons dire, et cependant la chose est attestée par ceux qui l'ont le plus connu et le plus étudié à cet âge. Il avait déjà fait de si grands progrès dans la vie intérieure, qu'il était toujours en la présence de Dieu, sans cesser d'être à ses occupations. « On eût dit, ce sont les expressions d'un grand-vicaire de Montauban qui avait été son condisciple, on eût dit qu'il avait reçu le don de double nature, et qu'il y avait en lui deux âmes : l'une toute à l'étude, et l'autre toute à Dieu. On remarquait cela en lui et constamment, soit en classe, soit à l'étude, soit en récréation. »

On ne sera donc pas surpris si nous disons que la prière faisait ses délices. Jeune encore, il en avait compris la nécessité et les avantages. Aussi, quoiqu'il aimât singulièrement le travail, les exercices religieux étaient son premier besoin. Pendant les vacances, qu'il passait à Montauban, il sortait peu, et presque toujours en la compagnie de son oncle. Tout

le temps qu'il n'employait pas à l'étude, était consacré à la prière ou à de saintes lectures. Il aimait à faire oraison, et lorsqu'on lui demandait d'en rendre compte, il s'en acquittait brièvement, avec une simplicité charmante. On remarquait chez lui un talent particulier pour choisir ses résolutions, qui n'étaient pas vagues et générales, mais toujours pratiques et tirées du sujet.

S'il entrait après les autres à la salle d'étude, ce qui n'arrivait que quand ses maîtres l'avaient retenu ailleurs, il commençait par implorer les lumières du Saint-Esprit ; il se mettait à genoux par terre, et non sur les bancs comme c'est assez l'habitude des élèves, et il faisait sa prière avec un recueillement qui édifiait tout le monde. Le signe de la croix, que bien des étudiants font par routine et avec une précipitation irréfléchie, était pour lui un acte profondément religieux, qui annonçait l'esprit de foi et le respect dont il était pénétré, et cette piété se reproduisait partout, à l'église, en classe, à l'étude.

Sa conduite était si bien réglée, qu'on n'y pouvait remarquer aucun manquement ; et les caractères même les plus difficiles étaient contraints de lui rendre hommage. « Si je n'eusse pas su qu'il était enfant d'Adam, disait une personne qui l'avait eu longtemps sous les yeux, j'aurais cru qu'il n'avait jamais péché, parce que je n'ai pu trouver en lui rien de répréhensible. » D'après le témoignage d'un de ses condisciples, sa vie était si parfaite, que, quand on aurait consulté tous les élèves les uns après les autres, pas un n'aurait eu à relever la moindre imperfection. « Nommez les vertus, disait un de ses professeurs, qui l'avait suivi de très près pendant plusieurs années, il les avait toutes ; nommez les défauts, je n'en ai jamais remarqué ; il allait se confesser bien souvent, mais je ne sais pas de quoi il pouvait s'accuser. »

Ses progrès dans les sciences marchaient de pair avec ses progrès dans la piété ; mais, quoiqu'il passât rapidement d'une classe à l'autre, qu'il eût presque toujours les premières places et les premiers prix, personne n'était jaloux de ses succès ; on rendait unanimement justice à son mérite. Cette supériorité de talents aurait pu devenir pour tout autre un sujet d'amour-propre ; quant à lui, se regardant comme le dernier de tous, il ne se prévalait ni de la confiance de ses maîtres, ni du respect que lui témoignaient ses condisciples ; il ne cherchait qu'à s'effacer et à se cacher en Dieu.

Pour ce qui est de la mortification, toutes les personnes qui l'ont connu dans sa jeunesse, s'accordent à dire qu'il veillait si attentivement sur sa langue, que jamais on ne l'entendit proférer une parole blâmable. Il marchait toujours les yeux baissés, quelque part qu'il fût. Son oncle avait une domestique qui était chargée de raccommoder le linge et qui avait une certaine autorité sur ses neveux, parce qu'elle les soignait dans leurs maladies et leur servait en quelque sorte de mère. Un jour, frappée de l'attitude de Jean-Gabriel, elle l'apostropha brusquement en ces termes : « Mais levez donc la tête, et regardez-moi. » L'enfant fit comme s'il n'avait rien entendu, et continua de tenir les yeux fixés vers la terre. « Je ne me rappelle pas, disait-elle, l'avoir vu désobéir dans d'autre circonstance que dans celle-là. » Il était dans l'usage de jeûner le vendredi et le samedi, afin de s'unir aux souffrances du Sauveur et d'honorer la sainte Vierge. Pendant les hivers les plus rudes, tandis que les autres élèves se pressaient autour du feu, il se tenait à l'écart, appliqué à l'étude, supportant le froid avec patience, et se réjouissant d'avoir quelque chose à offrir à Dieu. Il se montrait le moins exigeant envers les domestiques, et d'une reconnaissance sans égale pour tout ce qu'ils faisaient en sa faveur. Pendant les vacances, lorsqu'il se promenait dans le jardin, on ne le voyait jamais toucher à un fruit, ni flairer une fleur. Il était sans cesse occupé à prier, à lire ou à méditer.

Nous terminerons ce chapitre par le témoignage que lui a rendu M. Thyeis, qui lui a fait faire presque toutes ses classes ; voici ce qu'il écrivait à M. Perboyre, son oncle.

« Monsieur et vénérable Ami,

« Vous me demandez tous les détails que je pourrai vous donner, en remontant vers le passé, sur les études de votre glorieux neveu, M. Jean-Gabriel Perboyre, au petit séminaire de Montauban. C'est pour moi un vrai plaisir de vous satisfaire, et d'aller chercher dans une des plus calmes époques de ma vie, la douce et gracieuse figure du cher enfant qui m'a laissé d'impérissables souvenirs. Je vais donc passer une agréable demi-heure, en causant tout doucement avec vous de notre ami.

« Si je m'en souviens bien, lorsqu'il parut pour la première fois au petit séminaire, ce n'était pas pour y rester : il n'était venu que pour accompagner son frère Louis, élève de la mai-

son. Quant à lui, il devait, au bout de quelque temps, regagner le foyer paternel. Il me semble le voir encore, blond, frais et vermeil, l'œil vif et intelligent, se promener dans nos cloîtres pendant nos heures de récréation, à côté de Louis, sans paraître décontenancé par tant d'objets et de visages inconnus qui s'offrirent à lui. Cet enfant nous charma tous ; nous vous engageâmes à lui faire suivre les cours de l'établissement ; vous résistâtes d'abord. « Il fallait bien, disiez-vous, laisser au « père un de ses fils pour cultiver ses vignes.» Vous eûtes beau dire, il était décidé que l'un et l'autre ne cultiveraient d'autre vigne que celle du Seigneur. Vous cédâtes donc, et Jean-Gabriel se vit bientôt dans les mains une grammaire latine. Il fit preuve des plus heureuses dispositions, et se pénétra en peu de mois des premiers principes de la langue de Rome. Alors arrivèrent les vacances : vous voulûtes bien me le confier pour lui donner des soins spéciaux. Je travaillai sur un bon fonds, et il m'étonna par ses progrès. Mais aussi quelle ardeur pour l'étude! quelle attention lorsque je lui expliquais quelque difficulté ! Une faute une fois signalée ne reparaissait plus. Et puis, comme il s'attachait à son maître, qui, de son côté, ne s'attachait pas mal non plus à son disciple ! Je n'oublierai jamais le long regard de reconnaissance qu'il me jetait, lorsque l'interrogeant sur ce qu'il avait vu dans la semaine, je lui faisais sentir à mi-mot qu'il y avait progrès, et progrès réel. L'aimable enfant voulait rapporter à moi une amélioration due bien certainement à son zèle et à son intelligence.

« A la fin des vacances, c'est-à-dire, six mois peut-être après qu'il eut commencé ses études, il entra en cinquième ; et dès la première composition il obtint la deuxième place ; immédiatement après, la première ; et celle-ci fut presque toujours la sienne. Aussi à Pâques fallut-il le faire monter en quatrième ; et là ce furent les mêmes succès.

« Les vacances revinrent, et Jean-Gabriel me revint aussi. Je crois que nous nous revîmes l'un l'autre avec plaisir. Je fus si content de lui, que je résolus de ne céder mon élève à personne. Lors de la rentrée, en novembre, il passa dans la classe de seconde, que je professais, puis dans celle de rhétorique, dont j'étais chargé aussi. Là, certes, il avait à lutter contre de brillants sujets, qui ne sont pas aujourd'hui l'une des moindres gloires de notre diocèse. Il soutint la lutte avec honneur. Ses condisciples l'applaudirent vivement lors de la distribution des prix ; ils l'aimaient tant ! Je dis plus, ils

avaient pour lui une tendre vénération, et ne l'appelaient que le *petit Jésus*. Ce n'est pas que parfois, en classe, un voisin de droite ou de gauche ne le taquinât un peu, en cherchant à voir s'il ne pourrait pas être de temps à autre un peu distrait, lui aussi ; mais c'était peine perdue. Le *petit Jésus* ne répondait que par un demi-sourire et un regard doux et suppliant, et continuant d'être à l'objet de la leçon. Pourquoi sourire, pourquoi supplier, au lieu de brusquer son léger voisin ? C'est qu'il voulait désarmer l'espiègle, et non le blesser. Il y a dans ces âmes intimement unies à Dieu, et comme fondues en lui, de mystérieuses délicatesses de charité qu'on soupçonne sans doute en elles, mais qu'on ne peut pénétrer à fond. Cette douceur faisait rentrer le voisin dans le devoir ; et le maître, qui suivait à la dérobée ce petit manège et en jouissait, n'avait pas besoin d'intervenir.

« Voilà tout ce que je me rappelle de ces années si agréables pour moi. Jean-Gabriel était pour tous ses condisciples un modèle d'application et de piété. Mais aussi en s'attachant à s'instruire et à pratiquer la vertu, c'est qu'il avait un but. Il vous l'avait communiqué dès le commencement de ses études. Comme il venait d'entendre un sermon de M. l'abbé de Chièzes, lors de la mission si féconde de 1817, il vous avait dit : « *Je veux être missionnaire.* » Vous rîtes alors de ce dessein : en riez-vous aujourd'hui ? Ah ! non. Vous en pleurez de tendresse et d'admiration. Il a été missionnaire ; il a été plus encore, glorieux et magnanime martyr ! Je me souviens à ce propos qu'à la fin du cours de rhétorique, dans les exercices publics qui précédèrent la distribution des prix, il lut un morceau qu'il avait composé dans l'année, et dont les développements pleins de force et de chaleur m'avaient frappé. Le titre en était : *La Croix est le plus beau des monuments.* Il y a quelque temps qu'en parcourant un tas de mes anciennes copies, je retrouvai cette pièce que je lus en passant et remis dans la liasse des autres ; je l'y rechercherai pour vous la montrer. Dans un endroit il y disait : « *Ah ! qu'elle est belle* « *cette croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent ar-* « *rosée du sang des apôtres de* JÉSUS-CHRIST ! Il ne croyait pas que lui, un jour, donnerait à cette croix cette divine beauté, et que nous, ses amis, nous tressaillirions d'orgueil en songeant que nous avons connu et chéri ce missionnaire martyr ! »



Chapitre V. — NOVICIAT DU Bx PERBOYRE.

ON l'a vu déjà, lorsque M. Perboyre vint à Montauban, il ne pensait pas à entrer dans l'état ecclésiastique ; plus tard, le ciel lui fit connaître ses desseins à cet égard ; mais en même temps il se sentit pressé intérieurement d'entrer dans la compagnie des prêtres de la Mission, et d'aller prêcher la foi aux infidèles de la Chine. Cependant, comme il craignait de se tromper, il pria Dieu avec ferveur, afin de mieux découvrir sa volonté, et fit même à saint François-Xavier une neuvaine qui ne fut pas sans résultats, car à peine était-elle finie, qu'il se sentit exaucé. Dieu lui avait fait connaître qu'il irait un jour annoncer son saint nom parmi les idolâtres de la Chine. Il s'empressa d'en parler à son oncle, qui alors n'y attacha pas beaucoup d'importance ; mais on vit bien dans la suite que ce n'était pas un vain rêve. Depuis ce temps, Jean-Gabriel persévéra toujours dans la résolution d'entrer dans la congrégation de la Mission ; il y fut admis et commença son noviciat à Montauban, au mois de décembre 1818.

Il passa ce temps d'épreuve avec toute la perfection qu'on devait attendre d'un jeune homme qui déjà avait donné tant de marques d'une vertu consommée.

Notre saint jeune homme avait avec lui un compagnon qui se proposait d'embrasser la même carrière, mais qui se retira plus tard, parce qu'il crut que Dieu ne l'appelait pas à l'état ecclésiastique ; c'est à son obligeance qu'on est redevable des détails qu'on va lire. Voici en substance ce qu'il répondit à celui qui était venu lui demander des renseignements : « C'est avec une bien douce satisfaction, Monsieur, que je vous donnerai les renseignements que vous désirez au sujet de Jean-Gabriel. J'ai conservé précieusement son souvenir dans mon cœur, et je ne puis penser à lui sans me rappeler aussi les vertus dont il m'a donné de si beaux exemples.

« Son obéissance était telle, que je ne crois pas qu'on puisse porter plus loin le renoncement à soi-même ; on eût dit que sa volonté avait passé tout entière dans celui qui était chargé de le diriger. Il observait toutes les règles avec une si grande perfection, que saint Vincent lui-même, qui a fait vos constitutions, s'il revenait sur la terre, ne pourrait pas les

pratiquer avec une plus scrupuleuse exactitude. Dès le point du jour, au premier son de la cloche, il sortait du lit avec une promptitude admirable ; au premier signal d'un exercice quelconque, il quittait tout pour se rendre au lieu où l'appelait la volonté de Dieu. Je lui disais un jour : « Je suis sûr, qu'à l'imitation de ces religieux dont parle Cassien, vous laissez une lettre à demi formée quand la cloche vous appelle. — Eh bien ! me répondit-il, qu'y a-t-il d'étonnant en cela ? nous ne faisons que notre devoir. » En effet, il n'y manquait jamais, et pour m'en assurer, j'ai plusieurs fois examiné son travail, et presque toujours je trouvais ou une phrase incomplète, ou un mot qui n'était pas entier, ou une lettre inachevée. Quant au silence, je ne me rappelle pas qu'il y ait manqué une seule fois sans nécessité.

« Pour ce qui concerne la mortification, j'ai toujours eu l'intime conviction qu'il ne laissait échapper aucune occasion de pratiquer cette vertu, comme de priver ses sens de quelque satisfaction, de surmonter quelque répugnance, ou de renoncer à ses désirs, à ses goûts, à ses inclinations. Je ne me souviens pas de l'avoir vu déjeuner une seule fois pendant tout le temps que j'ai passé avec lui. La sensualité n'entrait pour rien dans ses repas. Quand il se servait lui-même, il prenait adroitement ce qu'il y avait de moins convenable. Si quelque aliment n'était pas de son goût, loin de paraître mécontent, il s'en réjouissait. Il mangeait par nécessité, mais sans faire attention à ce qu'il prenait, ou s'il y faisait attention, c'était pour pratiquer quelque acte de mortification. Si parfois son oncle ou le directeur nous conduisaient avec d'autres jeunes gens à quelque fête religieuse, dans une communauté ; quand, après la cérémonie, l'on offrait, selon l'usage, des rafraîchissements à ceux qui y avaient pris part, lui n'arrêtait même pas ses regards sur ces friandises, et aux instances qui lui étaient faites, il ne répondait que par un refus plein d'honnêteté et de modestie.

« Il ne donnait aucune liberté à ses regards et marchait toujours les yeux baissés. Je lui disais un jour pendant une promenade : « Je ne comprends pas pourquoi vous vous pri-
« vez des agréments que vous trouveriez dans la contempla-
« tion des beautés que nous offre le spectacle de la nature ;
« pensez-vous que ce soit un péché de lever les yeux ? Quel
« mal y aurait-il à regarder une belle prairie émaillée de fleurs,
« à admirer tant de merveilles de la puissance et de la sa-

« gesse du Créateur ? » Il me répondit : « Je suis tout à fait « de votre avis, et loin de penser qu'il y ait du mal, je crois « que la vue de tant de merveilles peut contribuer à élever « notre âme vers Dieu, si nous les considérons avec esprit de « foi, à l'exemple du prophète et des saints qui en prenaient « occasion de bénir celui qui les a créés. » Ainsi vous voyez qu'il ne blâmait pas ceux qui considèrent les œuvres de Dieu ; mais il se privait de ce plaisir innocent, afin d'avoir occasion de faire quelque acte de mortification. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de chercher Dieu dans les créatures, parce qu'il l'avait trouvé dans son cœur, comme saint Augustin.

« Vous pourriez croire peut-être, d'après ce que je viens de vous dire de son recueillement et de sa modestie, que sa vertu avait quelque chose d'austère et de rigide. Point du tout : il était gai et très aimable en récréation ; il recevait très bien les petites plaisanteries que je lui faisais parfois.

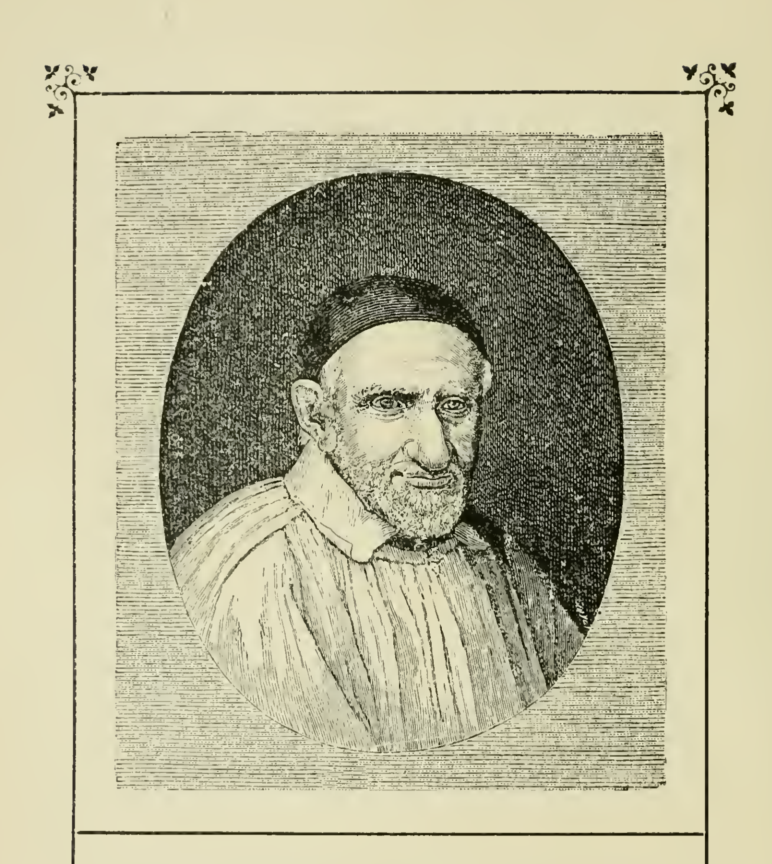
« Les mépris et les humiliations étaient pour lui des pierres précieuses : il suffisait de l'avoir offensé pour recevoir de sa part quelque témoignage de cordialité ou d'affection. En voici un exemple, dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je lui racontais un jour une action que j'avais faite dans un moment de vivacité ; cette action était contraire au règlement. Il me dit avec beaucoup d'égards, mais avec franchise, que j'avais eu tort. Un peu dépité de cette réponse, je répliquai avec humeur : « Pensez-vous que tout le monde a, comme « vous, des vertus de tempérament ? » Ma réflexion était blessante ; mais je vis que je ne l'avais pas même effleuré. Son visage ne fut ni moins calme ni moins souriant que si je lui avais fait un compliment. Je sentis que j'avais commis une injustice à son égard ; car il était d'un tempérament très vif, et je savais que si la nature paraissait avoir si peu d'empire sur lui, il ne le devait qu'à sa vigilance, à ses efforts et aux nombreuses victoires qu'il avait remportées sur lui-même ; aussi m'empressai-je de lui faire des excuses. Dès le même jour, il me prouva qu'il avait entièrement oublié mon procédé. M'étant servi de mon canif avec un peu de précipitation pour tailler une plume, je me fis une blessure profonde, et la douleur m'ayant fait pousser un cri perçant, il s'empressa de venir à moi, me témoigna beaucoup de compassion et pansa ma plaie avec la tendresse d'une mère.

« Je n'ai jamais vu dans ses mains un livre dont la lecture ne fût propre à augmenter la disposition qu'il avait pour la

vie de recueillement et d'oraison. Saint Jean Climaque, saint Bonaventure, saint Bernard, sainte Thérèse étaient les auteurs dont il se nourrissait. Il lisait aussi avec grand plaisir les vies des saints ; mais il revenait sans cesse sur les saints Évangiles et les Épîtres de saint Paul, qu'il avait apprises par cœur. La vie et les écrits de saint Vincent lui étaient aussi très familiers ; il désirait ardemment se remplir de l'esprit de son saint fondateur, et il s'efforçait de pratiquer tout ce que ce grand saint prescrit de plus parfait à ses enfants. »

Nous supprimerons plusieurs autres détails qui nous ont été donnés par la même personne, et nous terminerons en citant le fragment suivant d'une lettre écrite par un ancien professeur du petit séminaire de Montauban, à qui on avait demandé des renseignements. « M. Perboyre était alors un jeune homme de petite taille, à l'air délicat, au teint coloré, et dont la figure, empreinte d'innocence et de candeur, offrait l'expression de cette pudeur angélique et virginale, de cette humilité profonde, de cette aménité de mœurs et de caractère qui semblent le trait distinctif des âmes d'élite, prédestinées à donner au monde l'exemple des plus héroïques vertus. Son maintien d'une excessive modestie, son recueillement dans la prière, sa piété ardente, une pose d'ange adorateur dans les exercices religieux, me le faisaient tout naturellement comparer aux pieux Berchmans, aux Stanislas Kostka, aux Louis de Gonzague et à tant d'autres jeunes saints, qui, après avoir été les modèles de la jeunesse chrétienne, ont mérité la gloire d'en devenir les patrons. Je ne me rappelle jamais la sainte gravité, la grâce saisissante, la bonté et la mansuétude de ce doux et aimable visage, sans me dire en moi-même : Tels se montrèrent sans doute les Alberti, les Ubaldins et les Décalogne, types de vertus qui remplirent des parfums de leur piété sans faste les collèges qu'ils édifièrent par leur zèle à s'acquitter des plus minimes devoirs, et couronnèrent une belle et courte vie par une mort sainte et glorieuse. »





Portrait authentique de saint Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation des Prêtres de la Mission.

Chapitre VI. — VŒUX DE M. PERBOYRE. — SON DÉPART POUR PARIS.

LES jours du noviciat s'écoulaient, et le pieux séminariste croissait silencieusement dans la ferveur et la pratique de toutes les vertus. Il se préparait à la vie de missionnaire en se remplissant de l'esprit de Notre-Seigneur et de saint Vincent de Paul. Enfin arriva pour lui l'époque tant désirée des saints vœux ; il s'y était préparé par une scrupuleuse fidélité aux obligations qu'ils imposent ; l'obéissance lui était devenue comme naturelle ; la chasteté avait toujours eu ses plus tendres affections; la pauvreté faisait ses délices; il se sentait enflammé du désir de s'employer au salut des infidèles.

Ce fut le 28 décembre 1820, que ses souhaits furent comblés par l'émission des quatre vœux en usage dans la congrégation. Il serait difficile d'exprimer le bonheur qu'il éprouvait. C'est en ce jour que l'Église célèbre la mémoire des saints Innocents ; lui aussi offrait à Dieu une victime pure et sans tache, mais ce n'était encore que le prélude de l'holocauste qu'il devait lui offrir plus tard sur la terre de Chine. Ce jour des saints vœux lui fut toujours cher aussi bien que celui de son baptême.

Après s'être ainsi engagé définitivement dans la congrégation de la Mission, il fut appelé à Paris pour y commencer ses études théologiques. Mais avant son départ, il eut à faire quelques visites indispensables. Partout où il se présenta avec son oncle, il excita l'admiration par la piété et la modestie qui reluisaient dans tout son extérieur ; il avait beau se cacher, un parfum de vertu s'exhalait de sa personne et trahissait son humilité. Quand il sortait d'une maison, ceux qui l'avaient vu disaient : « Mon Dieu, quel saint jeune homme ! Que sa modestie est ravissante ! » Cette favorable impression se conserve encore de nos jours, quoique depuis ce temps-là il se soit écoulé plus de trente ans.

Nous ne pouvons taire un acte d'humilité qu'il fit à l'hôtel-de-ville, quand il se présenta pour obtenir son passeport. Le secrétaire l'ayant questionné sur la profession de son père, il lui répondit qu'il travaillait à la terre ; expression qui pouvait faire croire que son père était un ouvrier à gage, cultivant les

propriétés d'autrui. M. Thyéis, son ancien professeur, qui l'accompagnait, releva l'expression dont il s'était servi par les paroles suivantes : « Dites donc que votre père est propriétaire-cultivateur, car il ne cultive pas d'autres champs que les siens. — Mais il me semble, répondit le modeste jeune homme, que mon expression peut convenir ; car mon père est toujours occupé aux travaux de la campagne. » Tous ceux qui étaient au bureau furent frappés, édifiés en l'entendant parler de la sorte ; sa modestie avait déjà fait sur eux une vive impression, son humilité acheva de leur donner une haute idée de sa vertu. A son retour au petit séminaire, M. Thyéis n'eut rien de plus pressé que de raconter aux autres professeurs ce qui venait de se passer à l'hôtel-de-ville. Ils en furent plus édifiés qu'étonnés ; ils étaient accoutumés à recevoir de la part de Jean-Gabriel de continuels exemples d'humilité.

Sa vertu se montra encore, au moment de son départ, dans son parfait détachement de ses parents. Il les aimait beaucoup, il avait surtout pour son père et sa mère la plus tendre affection ; la pensée de les revoir avant de partir lui souriait ; mais il crut qu'il valait mieux sacrifier à Dieu cette satisfaction, quoique bien légitime. A la proposition que lui fit son oncle de voir sa famille, il répondit : « Saint Vincent ne s'est rendu qu'une seule fois chez ses parents, et il s'en est repenti ; si vous voulez me le permettre, j'offrirai à Dieu ce sacrifice. » L'oncle, ne voulant pas combattre des sentiments qui excitaient son admiration, le laissa libre.

Arriva enfin le moment des adieux à son oncle et à tous les professeurs, moment de vifs regrets pour eux, parce que l'ange de piété, qui les avait tant édifiés, allait laisser parmi eux un grand vide. Il partit, et quelques heures après, il s'arrêtait à Cahors pour y passer un ou deux jours. L'oncle l'avait ainsi réglé : il devait descendre chez ses confrères, qui dirigeaient le grand séminaire de cette ville, et ses parents devaient s'y rendre pour le voir à son passage. Ils ne manquèrent pas de s'y trouver ; car il leur tardait de presser dans leurs bras cet enfant de bénédiction qu'ils n'avaient pas revu depuis si longtemps. Mais la joie qu'ils eurent de le revoir après une si longue absence ne fut pas sans amertume, car ils ne se voyaient que pour se quitter. De pressantes instances lui furent faites par ses parents pour l'engager à venir passer quelque temps chez eux, plusieurs personnes se joignirent à leurs sollicitations, mais inutilement. Quand on lui montrait

le chemin du Puech, il répondait : « Ce n'est pas le chemin du ciel ; pour aller au ciel il faut faire des sacrifices. » Ses parents ne se lassaient pas de le regarder, et leur cœur était pénétré de douleur, quoiqu'ils fissent leur sacrifice avec générosité. Ils auraient voulu profiter de tous les moments qu'il passait à Cahors et ne pas le perdre de vue un seul instant ; ils souffraient lorsqu'il s'éloignait d'eux pour vaquer à l'oraison et à ses autres exercices de piété. Lorsque sa mère allait avec lui en quelque lieu, elle se plaignait qu'il marchait trop vite ; elle ralentissait le pas afin de le voir, de l'entendre et de prolonger ses jouissances maternelles. Son cœur se déchirait à la pensée qu'elle ne le verrait peut-être plus. D'un côté, elle ne pouvait, et ne voulait pas l'empêcher de partir ; de l'autre, elle aurait voulu ne le quitter jamais. De son côté, il n'était pas insensible à la tendresse de ses parents ; son cœur en était ému ; mais s'élevant au-dessus des sentiments de la nature, il disait à sa mère, quand elle se plaignait qu'il ne lui donnait pas le temps de le voir : « Ma bonne mère, il faut bien nous accoutumer à nous passer l'un de l'autre ; vous savez que le bon Dieu m'appelle à lui ; il faut commencer à nous quitter. » Le moment de la séparation étant venu, il embrasse ses parents pour monter dans la diligence. Il avait disparu déjà, et tandis qu'il s'éloignait, sa mère en pleurs avait encore les yeux fixés sur cette voiture qui lui ravissait son fils bien-aimé.

Chapitre vij. — M. PERBOYRE ÉTUDIANT A PARIS.

LA présence de M. Perboyre à Saint-Lazare produisit le même effet que ce vase de parfum que Marie répandit autrefois à Béthanie, sur les pieds du Sauveur : la maison fut toute remplie du parfum de ses vertus ; *domus impleta est ex odore unguenti.* Tout le monde fut charmé de sa piété et de sa modestie.

Il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur et de succès à l'étude des sciences ecclésiastiques. Ne se bornant pas à la surface des choses, il approfondissait toutes les matières qu'il avait à étudier, et s'en pénétrait de manière à pouvoir en rendre compte avec une précision et une clarté étonnantes. La *Somme* de saint Thomas était son livre favori, et à la fin de ses études, la doctrine de ce grand docteur lui était devenue familière.

Son unique but, en étudiant, était de plaire à Dieu et d'acquérir les connaissances nécessaires pour le faire aimer. Il avait en horreur la vaine gloire, l'esprit de dispute et le désir de briller et de paraître.

Le temps des études, époque si dangereuse pour ceux qui sortent du noviciat, ne lui fit rien perdre de sa ferveur. Il n'était pas de ces caractères exclusifs, qui ne savent garder aucun tempérament ; qui, emportés par le désir d'apprendre, se préoccupent entièrement de leurs études, et pour qui la science finit par n'être plus qu'un écueil funeste à la piété et par arrêter trop souvent l'essor d'une âme qui devait être toute à Dieu, et rendre presque inutile, et quelquefois même nuisible, la science qu'ils acquièrent. Il n'était pas non plus de ces personnes qui, sous prétexte que la piété est utile à tout, négligent la science ecclésiastique. Il avait compris qu'un prêtre a besoin de l'une et de l'autre. Saint Thomas n'était pas seulement son maître,il lui servait encore de modèle; et,comme lui, il allait souvent puiser dans les plaies du Sauveur crucifié les lumières célestes et les flammes ardentes de la charité.

M. Perboyre aimait à citer quelques traits de la vie de ce grand saint ; mais il était surtout une circonstance qui le touchait beaucoup, et qu'il se plaisait à rappeler ; c'était celle où JÉSUS-CHRIST dit au Docteur angélique : « *Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense voulez-vous ?* » Tout le monde connaît la belle réponse du saint : « *Seigneur, je ne veux que vous.* » Or voici ce que racontait à ce sujet un ecclésiastique fort respectable, qui l'avait connu à Montdidier, peu de temps après ses études :

« Je vous dirai qu'un jour ayant eu l'avantage d'aller avec lui en promenade, nous nous entretînmes longtemps de sujets graves et pieux tout à la fois ; notre conversation s'était étendue principalement sur saint Thomas, le Docteur angélique. Eh bien! il me dit des choses si touchantes à cet égard, surtout il prononça d'un ton de voix si pénétrant ces paroles, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, au rapport de l'historien du grand Docteur, lui avait fait entendre après la composition de ses pages admirables sur le sacrement adorable de l'Eucharistie : « *Recte locutus es de me, Thoma, et de meo sacramento, quam mercedem accipies ?* » que les larmes m'en vinrent aux yeux ; je n'en ai jamais perdu le souvenir : je vois encore d'ici l'endroit où il me parlait, et il me semble que c'était hier. »

On trouvait toujours en lui un esprit solide et judicieux, et

en même temps on voyait que la piété présidait à ses études, et qu'il parlait en homme qui n'a pas étudié seulement pour devenir savant, mais bien plus encore pour apprendre à connaître Dieu et à l'aimer. Il pensait que ce n'était que par la prière et l'humilité que l'on pouvait faire des progrès utiles dans les sciences ; et c'est pour cela qu'écrivant peu de temps après à son frère qui faisait ses études, il lui adressait ces paroles vraiment remarquables : « Tâchez d'éviter un écueil que rencontrent souvent les étudiants en philosophie ; ils s'accoutument à parler de Dieu avec une liberté peu respectueuse ; ils affaiblissent insensiblement en eux les sentiments religieux que doit inspirer l'idée de cette adorable Majesté : la foi en souffre, la piété aussi. L'humilité et la prière procurent plus de connaissance de Dieu que de superbes raisonnements. Il faut travailler de toutes les manières à croître de plus en plus dans cette connaissance, et nous rappeler ce que dit l'Apôtre : « Nous ne cessons de prier pour vous et de de-« mander que vous soyez remplis de la connaissance de sa « volonté en toute sagesse et toute intelligence spirituelle..., « croissant dans la science de Dieu ; *Non cessamus pro vobis orantes et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis ejus, in omni sapientia et intellectu spirituali... crescentes in scientia Dei.* »

M. Perboyre avait su éviter ces inconvénients qu'il signalait à son frère. De même que sa piété ne nuisait pas à ses études, son travail ne nuisait pas à sa ferveur. Plus il apprenait à connaître Dieu, plus il s'appliquait à l'aimer et à le servir.

Le pieux étudiant était d'une obéissance sans bornes pour tous ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Son affection pour tous ses confrères était si cordiale, que chacun d'eux voyait en lui un ami intime, sincère, dévoué. Il portait néanmoins à tous un grand respect et ne se laissait aller à aucune familiarité ; c'était une participation de la charité de JÉSUS-CHRIST son divin modèle. Il partageait également et leurs joies et leurs tristesses ; quand ils étaient dans la peine, il faisait tout ce qu'il pouvait pour les consoler, et trouvait des paroles d'une douceur inexprimable. Dans les récréations, tout ce qui pouvait entretenir la piété était bien accueilli par lui, et il avait un talent admirable pour ramener la conversation sur des sujets édifiants ; cela ne l'empêchait pas de se prêter volontiers à d'innocentes plaisanteries pour contribuer au délassement de ses condisciples ; mais comme Dieu était le centre

de toutes ses affections, il ne tardait pas à revenir à lui. Aussi on recherchait son entretien, on aimait à converser avec lui, parce qu'il y avait toujours à gagner. Sa ferveur dans les exercices de piété allait toujours croissant ; pendant les saints offices, on le voyait tantôt occupé à lire les prières de l'Église, tantôt absorbé dans ses méditations profondes ; d'autres fois il ressemblait à une personne qui écoute attentivement et avec amour une voix qui lui parle et qui le remplit de joie. On eût cru voir alors l'ami de l'époux se réjouissant à cause de la voix de l'époux, ou bien la sainte épouse des Cantiques lorsqu'elle disait : *Mon âme s'est fondue lorsque mon bien-aimé a parlé.* Ce qui frappait surtout en lui, c'était son recueillement habituel, son égalité de caractère et ce bel ensemble de vertus si bien assorties, et qui ne se démentaient jamais dans quelque circonstance qu'il se trouvât. Terminons par le témoignage que lui rendait un pieux missionnaire qui avait fait ses études ecclésiastiques avec lui. « J'ai toujours trouvé en lui, à cette époque, un modèle parfait de toutes les vertus. On respirait autour de lui un parfum de sainteté qui édifiait et excitait à devenir meilleur. Je n'ai jamais remarqué en lui la moindre faute ; il s'accusait quelquefois de manquer à la douceur ; mais je n'ai jamais pu connaître en quoi il y manquait. On pourra dire sur son compte tout le bien que l'on voudra ; je ne crois pas qu'il soit possible d'exagérer. Il n'y avait en lui rien d'extraordinaire, mais il n'y paraissait rien de défectueux ; et plus on le considérait, plus on l'étudiait, plus aussi on était étonné de le trouver parfait en tout et partout. »

Chapitre viij. — SON SÉJOUR AU COLLÈGE DE MONTDIDIER.

APRÈS avoir terminé ses études à Paris, M. Perboyre fut envoyé au collège de Montdidier. Nous nous bornerons à reproduire les documents qui nous ont été donnés à ce sujet :

« Ce saint jeune homme était sous-diacre lorsqu'il fut envoyé parmi nous. Son nom de Gabriel, son visage qui exprimait la candeur et la modestie, son sourire bon, aimable, gracieux, tout en lui nous prévint en sa faveur ; c'est trop peu dire, nous

étions dans l'enchantement. Les élèves, de leur côté, malgré la légèreté de leur âge, s'exaltèrent à la vue du mérite, de la vertu pleine d'attraits, de la sainteté sans fard et sans contrainte du nouveau professeur. Sa vie toujours édifiante, ses rapports gracieux, aisés et prévenants vis-à-vis de chacun, lui conciliaient l'estime et lui attiraient le cœur de tout le monde. Il était visible pour tous qu'il ferait beaucoup de bien parmi nous : lui seul ne s'en apercevait pas. Aussi ne tardâmes-nous point à remercier Dieu, ainsi que les supérieurs de la congrégation, du don si précieux qu'ils nous avaient fait dans la personne du jeune et fervent imitateur de saint Vincent de Paul. Quelle bénédiction en effet pour une maison que la présence et la collaboration d'un jeune homme que chacun était déjà disposé à regarder comme un saint, mais un saint surtout dont la manière d'être était si attrayante, dont la sainteté jetait de l'éclat sur l'instruction et la science ; parce qu'elle était embellie par une intelligence ornée, et parce qu'elle exprimait toutes les qualités qui rendent la religion aimable et vous attachent à ses divins préceptes.

« Il était donc pieux : oui, et très pieux ; d'une piété douce, attrayante, angélique ; d'une piété que tout le monde pouvait remarquer avec facilité dans son maintien, dans sa conversation, pendant l'oraison et durant ses fréquentes visites au Saint-Sacrement, car il se serait fait scrupule d'y manquer avant de commencer sa classe et, en sortant, de la faire. Mais là surtout où il était édifiant, bien beau et délicieux à voir, c'était à l'action de grâces après la sainte communion. Sa pose habituelle alors était d'avoir les mains croisées sur la poitrine en forme de palmes, le corps à genoux dans une immobilité complète, les yeux doucement fermés, un visage qui reflétait les pures et saintes joies de son intérieur. Que se passait-il dans son âme pendant ces délicieux instants? Eh ! sans doute elle jouissait du bonheur de la présence de l'époux qu'elle chérissait, et elle était tout entière à la conversation qu'elle tenait avec lui ! le petit Perboyre n'avait plus alors que les apparences de l'humanité, tout juste ce qu'il en fallait pour que nous fussions ravis de le voir ; du reste, il était là comme un séraphin ; son âme en éprouvait toutes les émotions, tous les ravissements.

« A l'époque où notre jeune saint fut envoyé à Montdidier, on venait de donner une retraite aux élèves. La ferveur régnait parmi eux. Les petits étaient charmants à tous les exercices

de piété ; ailleurs ils étaient gais, contents et travaillaient bien ; mais ils n'avaient pas, comme les grands, une congrégation, des réunions particulières, ni des petits exercices de surérogation où s'entretient la piété, où elle s'alimente et se fortifie. On fit donc naître en eux le désir d'un enrôlement volontaire sous une bannière qui marcherait à la suite du guidon des grands congréganistes, d'une association qui aurait ses statuts, ses fêtes et ses privilèges ; en un mot, d'une congrégation des Saints-Anges, dont le directeur serait pris parmi leurs maîtres et le préfet parmi leurs condisciples, à leur choix l'un et l'autre, leur promettant bien de ratifier leurs suffrages. Sans attendre le résultat, je pense qu'on devinera sans peine le nom de celui de leurs maîtres que désigna l'universalité des votes ; celui de M. Perboyre en sortit par acclamation, et les enfants, n'écoutant que leur saine logique, se donnèrent un ange pour les conduire sous la bannière des Saints-Anges.

« Notre saint jeune homme avait une piété trop active, trop généreuse pour ne point embrasser à la fois plusieurs sortes de cultes, plusieurs genres de dévotion. Tout à l'heure, je vous disais en raccourci la dévotion dont il était animé envers le Saint-Sacrement, les fréquentes visites qu'il faisait au pied de l'autel ; celle qu'il professait aussi envers les saints Anges, et comment il sut la communiquer à ses enfants qu'il enrôlait sous leur bannière. Il me reste maintenant à vous parler d'une autre dévotion dont les caractères n'étaient ni moins frappants, ni les hommages moins sincères. Je veux dire sa dévotion à la sainte Vierge.

« S'il est vrai, comme l'affirment saint Bernard et plusieurs autres Pères, que la dévotion à Marie est une marque de prédestination, nous eussions pu, tous tant que nous étions au collège, à l'époque où l'habitait ce vertueux confrère, nous prononcer sans hésitation sur son avenir éternel et le proclamer bienheureux. Sa chambre était une sorte de petit sanctuaire, orné d'images et d'emblèmes qui lui retraçaient diverses situations de la Mère de Dieu, et les différentes invocations sous lesquelles elle est honorée dans l'Église. Il était très instruit de leur objet et de leur origine, ce qui prouvait qu'il avait, pour éclairer et nourrir sa piété, lu beaucoup de choses concernant la vie, la puissance et les miracles de la sainte Vierge. Quant au culte qu'il lui rendait, c'était quelque chose de plus que de la dévotion, c'est-à-dire, qu'à sa dévotion

à Marie, à sa persévérance à invoquer son assistance divine, se joignaient visiblement une confiance, un abandon, une tendresse qui ressemblaient à l'émotion d'un fils qu'on verrait tantôt aux genoux, tantôt dans les bras d'une mère chérie et adorée.

« Toutes les vertus de notre jeune confrère étaient singulièrement embellies par la candeur, la douceur, la simplicité. Sa physionomie était du petit nombre de celles qu'on ne se rassasie jamais de voir, dont la vue porte au cœur et à l'âme tout à la fois quelque chose qu'on ne définit point, mais qu'on ne peut et qu'on ne voudrait pas d'ailleurs se défendre d'aimer : c'était comme un reflet de beaucoup de grâces divines, une expression de la beauté intérieure et de la situation de l'âme. Et pourquoi chercher autre chose ? Cette âme n'avait-elle pas lieu d'être satisfaite, de nager même dans la joie ? Elle régnait sur tout lui-même. Tous ses organes, toutes ses facultés physiques lui étaient soumises et la servaient avec une édifiante fidélité ; tous ses sens lui obéissaient, ou plutôt elle les tenait dans un sévère et dur esclavage. C'était une âme qui ne touchait pour ainsi dire pas à la terre, et qui vivait au milieu des attributs de l'humanité, absolument comme un ange qui en emprunte les formes, quand il vient ici-bas pour accomplir une mission céleste.

« A ce que je viens de dire, il ne sera peut-être point superflu d'ajouter qu'une modestie angélique et une chasteté toute virginale, étaient, à n'en pas douter, au nombre des causes premières de cette quiétude et de cette satisfaction habituelle de son âme : il en était redevable à sa vigilance et à la fidélité avec laquelle il observait le pacte du saint patriarche, de peur que ses yeux ne s'arrêtassent sur quelque objet capable d'émouvoir en lui le vieil homme, de troubler la paix de son cœur et la tranquillité de son âme. Sans prétendre qu'il eût peu à combattre, parce que sa foi toujours active et sa charité toujours fixée sur son objet le tenaient dans une région trop élevée pour que les flèches du démon de la chair pussent l'atteindre, je suis porté à croire cependant que sa sainteté était comme une sainteté de privilège et de prédilection ; qu'à cette époque de sa vie, Dieu l'attirait plutôt à lui par les douceurs et les consolations que par les épreuves et les combats. Dieu les lui réservait pour un autre temps, et nous savons avec quel courage et quelle constance inébranlables il en triompha.

« Dans les habitudes de la vie et dans ses rapports avec tout le monde, il était d'une humeur toujours égale ; ne riant jamais aux éclats, mais ayant toujours un sourire gracieux sur les lèvres ; plein de douceur, de prévenance et d'amabilité, il exprimait ces délicieuses qualités dans toute leur beauté naturelle ; rien en lui ne ressentait ni l'étude, ni la gêne, ni les manières d'emprunt ; il ne copiait personne que son divin Maître, en sorte qu'il suffisait de le voir avec un peu d'attention pour se sentir porté à répéter à tous en le montrant : « Voyez comme le Seigneur est bon ! comme son joug est « aimable ! comme son fardeau est léger ! Apprenez-le par la « contemplation de son serviteur, plus encore que par la lec- « ture du texte sacré. »

« C'était déjà l'habitude depuis longtemps à Montdidier de donner la messe le dimanche et les fêtes aux prisonniers ; de les visiter deux fois par jour pour leur faire la prière du matin et du soir avec une lecture sur les vérités de la religion, à la suite de quoi on leur distribuait des aumônes en vivres et quelquefois en vêtements. Pour les vivres, c'était ordinairement ce qu'on desservait des tables ; les écoliers y ajoutaient fréquemment une portion de leur dessert, dont ils se privaient avec grand plaisir pour une si bonne œuvre.

« Souvent il y avait trop pour les prisonniers; on partageait alors la provision : une partie était pour eux, l'autre partie était pour les pauvres de la ville. Or, à peine M. Perboyre fut-il à la maison, qu'il fut connu et apprécié, et qu'on songea à s'en rapporter à son zèle et à sa sagesse pour présider à ces distributions et en faire une œuvre dans des proportions plus élevées. En effet, c'était l'homme qui convenait, et le choix en était excellent.

« Sa charité ingénieuse ne tarda pas à trouver les moyens de faire de cette œuvre quelque chose d'important et de profitable à la religion ; il multiplia les ressources en faisant entrer dans la caisse de l'œuvre le produit des amendes que devaient payer les élèves pour cause de négligence dans l'arrangement de leurs effets, ou pour la détérioration qu'ils occasionnaient aux effets de leurs condisciples ; et aussi le produit de la vente des objets que ne réclamaient ni les élèves ni leurs parents. Il consultait cette caisse, en ménageait les ressources, et prévoyait les besoins d'une mauvaise saison.

« Tous les jours, à la récréation de midi, on le voyait sortir, se dirigeant avec des corbeilles que portaient des élèves, tou-

jours avides de le suivre, tantôt vers la prison, tantôt vers les faubourgs. Il connaissait son monde; faisait ses distributions avec beaucoup de sagesse et d'affabilité, les accompagnant toujours de quelques bonnes et salutaires réflexions, de paroles d'encouragement et de résignation; il s'en revenait couvert des bénédictions du pauvre. Il était satisfait, content, heureux, *parce que*, disait-il, *je viens de faire ce que faisait notre saint fondateur*. Il est donc prodigieux comme cette œuvre lui allait bien, et comme il lui donna de l'extension. Point de doute qu'il n'eût voulu l'étendre encore, et ne lui donner d'autres bornes que celles de sa charité qui n'en avait point. »

Nous ajouterons peu de chose à cet édifiant récit. Pendant son séjour à Montdidier, le jeune missionnaire fut un parfait modèle d'édification. Quelques prêtres du diocèse d'Amiens, qui étaient associés à la direction de l'établissement, avaient pour lui une sorte de vénération, et, lorsqu'ils venaient à parler de lui dans leurs entretiens, ils le désignaient souvent par le titre de *petit saint*. Ils ne le possédèrent que deux ans, après lesquels il quitta le collège en y laissant de sa piété et de sa modestie des impressions et des souvenirs que le temps n'a pas encore effacés.

Chapitre X. — M. PERBOYRE AU GRAND SÉMINAIRE DE SAINT-FLOUR.

ARRIVÉ à Paris, où le rappelait la volonté de ses supérieurs, M. Perboyre fut averti de se préparer à recevoir la prêtrise. Cette annonce le remplit à la fois de bonheur et de crainte, car, si d'une part il appréciait l'avantage de monter tous les jours à l'autel pour y offrir la victime sainte et se nourrir du pain des anges, de l'autre il tremblait de n'être pas assez bien disposé. Mais tandis qu'il s'humiliait devant Dieu, ses supérieurs et ses confrères se félicitaient de son élévation au sacerdoce, sachant bien que sa vie entière avait été comme une longue préparation à cette dignité sublime. Il possédait en effet une grande connaissance des vérités qu'un prêtre doit enseigner aux autres, et sa conduite était l'expression des vertus éminentes que l'Église demande de ceux qui sont appelés aux saints ordres.

Avant d'être promu au sacerdoce, il se recommanda aux prières de ses amis et de ses parents. Nous citerons un fragment d'une lettre écrite à son père à cette occasion : « Il est donc déterminé, mon cher père, et il n'est déjà plus bien loin le jour où le Seigneur doit imposer pour jamais sur ma tête le joug du sacerdoce ; ce jour sera le plus beau de ma vie. Quel bonheur pour moi si je pouvais recevoir la prêtrise avec toutes les dispositions requises ! quelle source de grâces pour moi et pour les autres ! Il faut que la miséricorde de Dieu soit bien grande pour se choisir des ministres si indignes ; vous savez combien peu j'avais mérité cette faveur. Suppliez, je vous en prie, Notre-Seigneur de ne pas permettre que j'abuse des grâces qu'il veut bien m'accorder. Dans un mois je serai prêtre ; c'est le 23 septembre. J'espère que vous, ma chère mère, mes sœurs, tous mes parents, vous unirez tous vos prières pour attirer sur moi les bénédictions du Ciel ; je me recommande spécialement aux prières de ma tante Rigal. Vous en serez très amplement dédommagés, quand j'aurai le bonheur de dire la sainte messe, non pas en vertu de mes propres prières, mais par les mérites de Celui qui s'offrira à Dieu son Père entre mes mains. »

Avant l'ordination, le jeune diacre passa quelques jours dans la retraite. Deux autres confrères se préparaient à recevoir la même grâce ; et l'un d'eux a dit plus tard qu'il lui suffisait de porter les yeux sur M. Perboyre pour sentir un accroissement de dévotion. Il fut ordonné le 23 septembre 1825, dans la chapelle des Filles de la Charité. Le lendemain il offrit, pour la première fois, le saint sacrifice de la messe; avec quelle ferveur et quels élans d'amour, Dieu seul l'a connu. Depuis ce moment, il travailla avec un nouveau zèle à se dépouiller entièrement de tout ce qu'il pouvait y avoir d'humain en lui. La pensée qu'un prêtre doit être un autre JÉSUS-CHRIST, *sacerdos alter Christus*, fut toujours présente à son esprit, et il s'appliqua plus que jamais à retracer en lui l'image de ce divin Sauveur.

Bientôt après, on l'envoya au grand séminaire de Saint-Flour, où il devait enseigner la théologie dogmatique. A en juger selon les apparences, on aurait pu le trouver encore bien jeune pour une charge si importante ; il la remplit cependant avec distinction, car chez lui la science et la sagesse avaient prévenu les années.

Il était le premier à donner aux séminaristes l'exemple des

vertus qui doivent distinguer un saint prêtre. Dans le confessionnal, ceux qui s'adressaient à lui croyaient voir Notre-Seigneur. Si des séminaristes venaient dans sa chambre, il les accueillait avec tant de bonté, qu'ils se retiraient toujours à regret, attirés qu'ils étaient vers lui par la cordialité de ses manières. Aujourd'hui encore, après bien des années, ceux qui l'ont vu alors se rappellent l'impression qu'il faisait sur eux. En récréation, il se montrait affable, sans descendre à la familiarité ; pendant les repas, sa modestie charmait tout le monde. Mais ce qui attirait spécialement l'attention, c'était de le voir célébrer les saints mystères. « Comme il disait bien la messe ! rapporte un de ses confrères ; quelle ferveur à l'autel ! nos séminaristes l'appelaient le petit saint. En chaire, son esprit et son cœur parlaient à la fois ; mais c'était l'esprit de sainteté, c'était un cœur tout brûlant de l'amour divin. Il détestait le langage recherché ; son éloquence était celle des livres sacrés, des docteurs et aussi de la haute philosophie, car il était profond dans ses discours. » « Je me souviens, dit à son tour un de ses élèves, d'une excellente conférence qu'il nous fit, un dimanche, sur la charité : jamais je n'ai entendu établir d'une manière plus solide l'unité du double précepte de l'amour envers Dieu et envers le prochain ; j'avais peine à comprendre qu'il fût possible de parler avec tant de maturité et de force à l'âge de vingt-cinq ans. »

Ses confrères n'étaient pas moins édifiés des vertus dont il leur offrait le spectacle journalier, et ils ne se contraignaient pas toujours pour publier ce qu'ils en pensaient. « Voyez-vous M. Perboyre ? disait un des professeurs à un élève ; eh bien! c'est un saint, et un saint privilégié ; je parierais qu'il a conservé l'innocence du baptême. » Le supérieur du grand séminaire se félicitait d'avoir un tel collaborateur ; mais il ne jouit pas longtemps de l'avantage de le posséder, car à la fin de l'année scolaire, M. Perboyre fut nommé à un nouveau poste dans lequel nous allons le suivre.



Chapitre x. — M. PERBOYRE SUPÉRIEUR DE LA PENSION ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-FLOUR.

LE pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour était alors à son début, et subissait les pénibles épreuves auxquelles Dieu soumet ordinairement toutes les œuvres dont il est l'auteur. M. Trippier, dont le nom vivra longtemps dans le diocèse, l'avait fondé et dirigé pendant les premières années, au milieu des obstacles et des difficultés de tous les genres. Vers la fin de 1827, M. Perboyre fut appelé à le remplacer, et quoique beaucoup de combinaisons eussent été faites et abandonnées avant que le choix fût décidément fixé sur lui, l'événement prouva qu'il était l'homme destiné par la Providence, à assurer la conservation et à préparer la prospérité de cette œuvre importante. Il se trouva là d'abord avec des collaborateurs inexpérimentés ; la maison était dépourvue de ressources pécuniaires, et la plupart des élèves étaient animés d'un mauvais esprit. Les ennemis ne manquaient pas non plus au dehors ; et il faut bien dire en même temps que l'âge du nouveau supérieur inspirait quelques craintes aux personnes qui s'intéressaient le plus à la prospérité de cette maison. Mais bientôt les précieuses qualités du directeur firent oublier sa jeunesse ; le mauvais vouloir fut désarmé en face d'un homme dont la vertu exerçait un ascendant irrésistible ; la confiance des parents qui avaient à cœur l'éducation de leurs enfants, lui fut justement acquise.

A peine fut-il entré dans l'établissement, que tout prit une physionomie nouvelle ; les élèves, qui, comme on vient de le dire, avaient peine à se plier au joug, se trouvèrent tout à coup dominés et disposés à la discipline, sans pouvoir d'abord s'expliquer la transformation qui s'opérait en eux, ni comprendre le mystérieux ascendant qui subjuguait leur volonté. Ce pensionnat, qui ne comptait que trente élèves à son arrivée, en reçut plus de cent au commencement de l'année suivante. Si l'on demande comment il s'y prit pour obtenir cet heureux résultat, la réponse sera facile : ses vertus qui, malgré son humilité profonde, frappaient tous les regards, lui attirèrent le respect et la vénération des élèves ; sa bonté et sa douceur lui

gagnèrent leur affection ; sa prudence, sa fermeté et surtout ses prières firent le reste.

Comme un supérieur doit répondre devant Dieu de la conduite de ceux qui sont confiés à sa charge, il se rendait un compte exact du bien et du mal qui se faisaient dans l'établissement ; il prenait des mesures pour augmenter l'un et diminuer l'autre. Il avait l'œil à tout, il savait tout ce qui se passait ; il veillait et faisait veiller pendant la nuit pour préserver de tout danger ces enfants qui lui étaient si chers. Les traitant avec une affection paternelle, il n'avait point de privilégié ; ou si, parfois, quelqu'un d'entre eux recevait quelque marque particulière d'intérêt, ces témoignages, ainsi qu'on l'a remarqué, s'adressaient toujours à ceux qui étaient plus mal partagés du côté de la fortune. Dans leurs maladies, il les faisait soigner avec sollicitude, les visitait souvent, leur donnait des encouragements et des consolations, les réjouissait par quelques bons mots, leur apprenait à sanctifier leurs souffrances et à les supporter par amour pour Dieu. S'ils éprouvaient quelque peine, ils étaient sûrs de trouver dans ses paroles un baume salutaire qui leur faisait oublier leurs chagrins. Fallait-il faire des reproches à un élève, il ne se servait point d'expressions dures ou blessantes ; il lui parlait d'un ton compatissant et pénétré, lui faisait sentir tout ce qu'il y avait de déraisonnable dans sa conduite, et combien ces fautes causaient de déplaisir à Dieu, qui le comblait de tant de bienfaits. Quelquefois il se mettait à genoux au pied du crucifix, faisait une amende honorable au nom de l'élève, qu'il engageait aussi à demander pardon à Dieu ; et le coupable s'en retournait avec le repentir dans le cœur et les larmes aux yeux. Quand il entreprenait ainsi un écolier, on pouvait d'avance affirmer sa conversion ; car, s'il ne se rendait pas à un premier assaut, M. Perboyre priait, se mortifiait pour lui, revenait à la charge, le pressait avec de plus vives instances, et finissait par obtenir une victoire complète.

Quand il adressait des reproches, c'était avec tant de bonté et de douceur, qu'il les faisait aimer en quelque sorte. Quelquefois néanmoins, mais rarement, il prenait un ton sévère et parlait aux élèves avec tant d'autorité qu'il les atterrait ; son langage faisait une si grande impression sur eux qu'ils en étaient plus morts que vifs, et les professeurs eux-mêmes, lorsqu'ils l'entendaient dans ces circonstances, sentaient un frisson courir dans leurs membres, tant sa parole avait de

vertu et d'efficacité. S'il lui fallait punir, il ne reculait pas devant cette pénible nécessité ; mais on s'apercevait facilement qu'il se faisait violence, et l'on était plus fâché du chagrin qu'on lui causait que de la punition elle-même. Le plus grand châtiment que les professeurs pussent infliger à un élève, c'était de le conduire devant le supérieur, tant ils craignaient de lui déplaire.

Au tribunal de la pénitence, il avait un talent particulier pour porter à la piété les élèves qui s'adressaient à lui. Sa modestie, sa parole douce, pénétrante, charitable, opéraient des merveilles : « Je croyais me confesser, non pas à un homme, mais à un ange », disait un respectable ecclésiastique, qui avait été son pénitent à cette époque. Qu'un élève irrégulier se décidât à le prendre pour directeur, on augurait de cette démarche un résultat avantageux, et les suites prouvaient que l'on ne s'était pas bercé d'une espérance trompeuse, car une amélioration notable ne tardait pas à remplacer l'indiscipline. Aussi, quand les professeurs ne savaient plus que faire ni quel parti prendre avec un élève, leur dernière ressource était de s'adresser à M. Perboyre, connaissant l'influence que sa vertu exerçait sur les esprits les plus revêches et les caractères les plus difficiles. En voici un exemple : il y avait dans la maison un écolier que personne ne pouvait gagner, et qui se montrait tellement intraitable que, d'après l'opinion de la majorité des directeurs, toute tentative pour le ramener à de meilleurs sentiments, serait désormais inutile. On concluait de là que le seul parti à prendre était d'en délivrer le pensionnat et de le renvoyer à sa famille. Le supérieur, mettant sa confiance en Dieu, entreprit lui-même cet élève, et changea si bien ses dispositions, qu'à la grande surprise des professeurs et des jeunes gens du pensionnat, il parvint en peu de temps à faire de lui un écolier édifiant. « Il faudrait l'avoir connu comme nous, disent ses collaborateurs, pour se faire une idée de ses nombreux moyens : ici il prenait un ton ferme et résolu; là il employait ce que la tendresse paternelle a de plus doux; ailleurs il tempérait l'un par l'autre, parce que, dans son jugement exquis, il le croyait nécessaire pour atteindre le but qu'il se proposait. »

Lorsqu'un élève devenait dangereux pour les autres, il le renvoyait sur-le-champ, et dans ce cas aucune considération ne pouvait l'arrêter. Quoiqu'il fût très habile à connaître son monde, à discerner les caractères et à trouver les moyens les

plus propres pour les conduire, il ne comptait pas sur ses lumières, mais sur la grâce de Dieu, qu'il ne cessait de réclamer par les prières les plus ferventes. « Il m'a singulièrement frappé, racontait un jeune homme qui avait mérité de vives réprimandes ; j'étais dans sa chambre : tout à coup il s'est tourné vers son crucifix et il m'a dit : « Que de tristes moments, « mon ami, vous me faites passer aux pieds de JÉSUS-CHRIST « en croix ! » En effet, lorsqu'un élève ne marchait pas dans les sentiers de la vertu, c'était devant JÉSUS crucifié qu'il allait implorer la miséricorde du Seigneur, et il ne se lassait pas de prier jusqu'à ce qu'il eût obtenu la grâce qu'il sollicitait.

Les élèves avaient pour lui une affection incomparable, et en quelque sorte une vénération sans bornes. Voici ce qu'écrivait de lui un de ceux qu'il a eus sous sa conduite. « Pendant près de six ans, le bon M. Perboyre fut mon supérieur et mon père. J'ai été assez heureux pour admirer l'éclat de ses éminentes vertus, et pour sentir quelque chose des suaves parfums qu'elles exhalaient autour de lui. Car pouvait-on approcher de lui, pouvait-on le voir, sans être touché, attiré, et comme entraîné par cette douceur tout angélique, par cette humilité si profonde, par cette charité merveilleuse ; par tout cet assemblage de vertus qui faisaient de lui un saint prêtre visiblement prédestiné, et une copie vivante du Sauveur lui-même ? Aussi je dois le dire à sa louange, je ressens encore et ressentirai toujours les vives et heureuses impressions que firent en moi ses conseils paternels, parce qu'ils portaient l'empreinte et le cachet d'une sagesse toute divine... »

Chapitre xj. — SA CONDUITE ENVERS SES PROFESSEURS ET SES DOMESTIQUES.

ON a vu quelle était la conduite de M. Perboyre envers ses élèves ; il n'était pas moins parfait dans ses rapports avec ses collaborateurs, jeunes ecclésiastiques du diocèse, qu'animait une volonté sincère de bien s'acquitter de leurs fonctions. Ils ne formaient entre eux qu'une famille unie par les liens de la charité, et l'estime respectueuse, qu'ils avaient pour leur supérieur, les faisait aller au-devant de ses moindres désirs. Quant à lui, vivant au milieu d'eux comme avec des frères chéris, il s'ap-

pliquait à les former, encore plus par ses exemples que par ses leçons, à la pratique de tous les devoirs que prescrivait leur position. « Il était bien loin, disaient-ils, de se prévaloir de l'autorité que lui donnait son titre ; il ne voulait être, parmi nous, que le premier entre des égaux : *Primus inter pares*. Chacun trouvait en lui un père tendre, un ami sincère, un maître solide, un conseiller loyal et fidèle ; en un mot, tout ce qu'on peut désirer dans un bon supérieur. Il fallait qu'il eût bien appris à obéir, pour commander comme il le faisait. Jamais de paroles dures, jamais de ton impérieux avec nous ; il écoutait nos plaintes et nos avis avec une bonté indicible. Lui avait-on manqué ? on était sûr de trouver en rentrant chez lui un accueil honnête et bienveillant. S'agissait-il de donner un avertissement qui courût risque de n'être pas bien accueilli ? il mettait à contribution tout ce que la charité a de plus industrieux. Assurément il nous ménageait comme la prunelle de ses yeux. De quelque côté que nous vinssent les peines, non seulement il y compatissait, mais encore il avait un talent tout particulier pour les soulager. »

Comme l'établissement était en voie de prospérité, que le nombre des élèves augmentait de jour en jour, et qu'il régnait parmi eux un excellent esprit, et un amour déclaré pour le travail, M. Perboyre aurait pu se complaire à considérer cet heureux développement ; mais loin de se laisser éblouir par des pensées d'amour-propre, il rapportait tout à Dieu, et ne se croyait propre qu'à attirer la malédiction du Ciel sur l'œuvre dont il était chargé.

Il s'efforçait d'inspirer les mêmes sentiments à ses collaborateurs, il ne craignait rien tant que de les voir tirer vanité de leurs succès. « Rappelons-nous souvent, leur disait-il, ces paroles de saint Paul : *Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement*. Nos prédécesseurs ont semé, nous recueillons le fruit de leurs travaux : il y a plus de difficulté à défricher et à cultiver un champ, qu'il n'y en a à enlever la moisson quand elle est mûre. Vous vous réjouissez du bien qui se fait ; mais qui vous a assurés que ce ne sont pas les prières de quelque bonne femme cachée dans un village, ou peut-être de quelque chrétienne de la Chine, qui nous ont attiré ces bénédictions ? Prenons garde, rapportons tout à Dieu ; car il nous punirait si nous nous complaisions en nous-mêmes. »

Un jour de fête, tous les élèves s'étaient approchés de la

table sainte. Les professeurs se félicitaient de ce grand acte de piété, et l'un d'eux lui dit : « Eh bien ! Monsieur, vous devez être content, tous nos élèves ont communié aujourd'hui avec une ferveur remarquable. — Oui, soyons contents, répondit-il, si Dieu l'est. Mais craignons aussi qu'il ne soit pas autant satisfait de nous qu'il devrait l'être ; car il peut se faire qu'il soit venu volontiers dans les cœurs de nos enfants, et qu'il ne trouve pas en nous ce qu'il désirerait y trouver. »

« Il était l'ennemi implacable de l'amour-propre, disait à ce sujet un de ses professeurs, parce qu'il le regardait comme le grand ennemi de Dieu. C'est pourquoi il le poursuivait sans cesse, et ne pouvait l'apercevoir sans l'attaquer aussitôt. *Dieu seul*, répétait-il souvent, *Dieu seul ;* lorsqu'il parlait sur cet article, on se rappelait Notre-Seigneur réprimant la vaine complaisance de ses disciples, et leur disant : *Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair...*, *ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis*, *mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux...* »

La charité du bon supérieur ne s'exerçait pas seulement sur ses élèves et ses professeurs, il avait un soin particulier des domestiques. Il pourvoyait à tous leurs besoins spirituels et corporels avec une sollicitude paternelle. Il veillait à ce qu'ils remplissent avec exactitude tous les devoirs de la religion ; il les faisait instruire et les instruisait lui-même. On l'a vu descendre de sa chambre, pendant les vacances, pour catéchiser un seul domestique, ou pour lui faire une lecture spirituelle.

Parmi les domestiques, se trouvait une fille chargée de faire la cuisine et les achats pour tout ce qui concernait son office. Il n'avait avec elle que les rapports absolument indispensables, et il ne souffrait pas une parole inutile dans les comptes qu'elle lui rendait. Du reste, bon et charitable pour tous ses serviteurs, il veillait à ce qu'il ne leur manquât rien de ce qui leur était nécessaire, et s'ils étaient malades, il leur prodiguait tous les soins qu'ils pouvaient désirer. Lorsqu'il remarquait en eux quelque manquement, il les reprenait avec fermeté et avec douceur, et leur inspirait une grande horreur des fautes par lesquelles Dieu était offensé. Jamais il ne leur faisait de reproches pour ce qui le concernait personnellement. Qu'il fût bien ou mal servi, il était toujours content. Il savait supporter avec patience leurs bizarreries de caractères, les encourageait, s'appliquait à maintenir l'union parmi eux ; mais s'ils avaient

des défauts essentiels, il les renvoyait sans miséricorde. Quand il leur parlait, c'était moins un maître usant de son autorité, qu'un serviteur s'adressant à son chef; car lorsqu'il demandait quelque chose, il le faisait toujours avec humilité, bonté et charité. « Ah ! le saint homme! disent encore ces domestiques, combien il était doux de travailler sous ses ordres ! comme il savait nous consoler dans nos peines ! quel touchant intérêt il prenait à tout ce qui nous concernait ! » A quelque heure et à quelque moment qu'ils vinssent frapper à sa porte, ils étaient sûrs d'être bien accueillis. « J'avais souvent occasion de le déranger, disait le portier de la maison; eh bien! jamais je n'ai pu remarquer dans son air, ni dans ses paroles, qu'il fût tant soit peu importuné par ces dérangements. » Aussi ses domestiques avaient pour lui une grande affection et la plus vive reconnaissance.

Chapitre xii. — SES VERTUS A LA PENSION ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-FLOUR.

PENDANT les cinq années de sa supériorité à Saint-Flour, M. Perboyre se montra parfait observateur des devoirs attachés à sa charge. Obligé d'être à la fois supérieur èt économe de son établissement, il devait sentir de la répugnance à entrer dans une multitude de petits détails matériels, dont il faut pourtant s'occuper quand il s'agit de pourvoir à tous les besoins. Il le faisait donc avec une attention qui ne laissait rien à désirer. Il avait mis dans la maison tout l'ordre et toute l'économie possibles ; rien ne souffrait, parce que rien n'était négligé. Il se regardait comme tenant la place de cette Providence qui veille avec tant de charité sur toutes ses créatures. Quoiqu'il prît souvent sur son repos pour régler les affaires, il était toujours levé à quatre heures, et si le portier manquait d'exactitude à venir le réveiller, il lui en faisait des reproches et lui recommandait fortement d'être plus fidèle à exécuter ses ordres.

Extrêmement réservé, jamais on n'a pu surprendre sur ses lèvres la moindre médisance. Il ne s'entretenait de ses élèves que lorsque cela était nécessaire. S'il en renvoyait un, on ne l'entendait plus parler de lui. On voyait par toute sa conduite qu'il avait compris toute l'étendue du précepte de la charité.

A ses yeux, le prochain n'était pas seulement une créature semblable à lui, mais un ami, un frère, un membre de JÉSUS-CHRIST ; et de là cette cordialité avec laquelle il recevait tout le monde sans exception.

C'était surtout envers les pauvres qu'il témoignait sa charité; il leur donnait toujours la première place dans son cœur ; il les recevait et leur parlait avec beaucoup de respect, parce qu'il considérait JÉSUS-CHRIST dans leur personne, et il trouvait un grand plaisir à causer avec eux. Il leur apprenait à supporter leurs privations avec patience, leur disant que JÉSUS-CHRIST s'était fait pauvre pour sanctifier leur état, et que, s'ils étaient bien résignés, Dieu leur ferait part un jour des richesses du ciel. Jamais il ne les laissait partir sans leur donner quelques secours ; si parfois sa bourse était à sec, alors seulement il ressentait les inconvénients de la pauvreté : il allait quêter auprès des professeurs en leur disant qu'il n'avait plus rien, qu'il venait implorer leur charité pour JÉSUS-CHRIST, et ses collaborateurs, sachant tout le plaisir qu'ils lui procureraient, s'empressaient de répondre à son appel.

Lorsqu'il prit la direction de l'établissement, il le trouva avec trente-quatre élèves et sans ressources. Au lieu de se plaindre de cet état de choses, il pensait à la pauvreté de Notre-Seigneur, et comme il était toujours content, il faisait partager aux autres la joie dont son cœur était rempli. Si on lui représentait le dénûment de la maison : « Eh bien ! que voulez-vous? répondait-il, nous sommes heureux d'être comme Notre-Seigneur, qui manquait de tout, qui n'avait pas même une pierre où il pût reposer sa tête ; et cependant il était le maître du monde. » Dans sa chambre, on ne voyait que le strict nécessaire; quelques meubles fort communs, un crucifix, une image de la sainte Vierge et une de saint Vincent de Paul. Pour ses habits, il les faisait souvent raccommoder. Si on lui disait : « Monsieur, cela ne vaut plus rien, il faut acheter du neuf, » il répondait : « C'est encore trop bon pour moi. »

Il avait une confiance admirable en la divine Providence, et quoiqu'elle fût souvent mise à l'épreuve pendant le temps qu'il a été supérieur, elle n'en souffrit pas la moindre altération. Les ressources manquaient-elles pour son établissement? il ne s'en inquiétait pas : « Notre Seigneur est assez riche, disait-il, il nous donnera ce dont nous avons besoin. » Et en effet, la Providence ne manquait pas de venir à son aide.

Malgré la détresse où l'on se trouvait, comme le local était incommode et malsain, il pensa à faire construire un établissement convenable sur un terrain beaucoup plus spacieux et mieux aéré ; mais il éprouva des difficultés insurmontables de la part du conseil municipal, et il dut ajourner son projet. Il prononça alors ces paroles que bien des personnes ont regardées comme prophétiques : « C'est égal, le gant est jeté, un autre le relèvera. » Quelque temps après son départ, l'établissement fut construit sur le terrain qu'il avait choisi.

En 1831, il se forma dans le voisinage une maison rivale de la sienne. Plusieurs personnes craignirent pour la prospérité du pensionnat ecclésiastique. Pour lui, loin de s'effrayer, il témoigna presque de la joie. « J'en suis en quelque sorte bien aise, disait-il ; nous serons excités à mieux faire. Après tout, pourvu que le bien se fasse, n'importe par qui. »

Toujours animé d'un plus grand désir de vivre de la vie de Jésus-Christ, il travaillait à s'établir de plus en plus dans la pratique de la mortification. Quoique d'un caractère vif et sensible, on ne pouvait remarquer en lui la plus petite impatience. Ayant un jour été frappé fortement à la tête, par l'imprudence d'un élève, il ne fit aucune plainte, ne témoigna aucune peine, et s'empressa d'adoucir à l'élève le regret que son imprévoyance lui causait. Les choses les plus inattendues ne pouvaient ni le surprendre, ni trouver sa douceur en défaut.

Ses mortifications ayant gravement altéré sa santé, il était presque toujours souffrant, mais il ne se relâchait en rien de ses austérités ni de ses occupations. Pendant la saison rigoureuse, on ne le voyait presque jamais s'approcher du feu. Pour ses repas, il aurait été impossible de savoir quel était son goût, ni si un aliment lui convenait mieux qu'un autre. Lorsqu'il se trouvait seul pendant les vacances, à peine permettait-il qu'on s'occupât de sa nourriture. Le médecin lui avait ordonné de prendre un peu de thé dans l'après-dîner ; mais la cuisinière, n'en connaissant pas la préparation, le faisait bouillir dans l'eau et le lui servait sans plus de façons. Plusieurs mois après, une dame, qui avait un de ses enfants à la pension, ayant vu comment procédait la cuisinière, lui demanda pourquoi elle ne mettait pas un peu de sucre dans le thé. « — Je ne savais pas qu'il fallait le sucrer. — Est-ce que M. Perboyre n'a pas témoigné de la répugnance à prendre cette boisson préparée de la sorte ? — Non, Madame, et il ne m'a jamais fait aucune observation à ce sujet. » La cuisinière, mieux renseignée, agit

en conséquence ; mais M. Perboyre ou ne s'en aperçut pas, ou ne laissa pas soupçonner qu'il se fût aperçu du changement.

Il faisait sa grande étude de JÉSUS crucifié ; c'était à ses pieds qu'il cherchait la lumière et la force, qu'il pleurait ses péchés et ceux des autres, qu'il oubliait tout, qu'il s'oubliait lui-même et se trouvait pour ainsi dire dans un autre monde. « Souvent, disait un de ses domestiques, lorsque je venais frapper à sa porte, il n'entendait rien, parce qu'il était tout absorbé dans la méditation des souffrances de son Dieu. » Ennuyé d'attendre, le domestique entrait et le trouvait les yeux baignés de larmes et sanglotant au pied de la croix. Il fallait s'approcher de lui et parler d'un ton plus fort que de coutume pour le faire revenir à lui ; alors il s'humiliait, il rougissait d'avoir été surpris dans cet état. Mais si la croix avait pour lui de si puissants attraits, le tabernacle où JÉSUS repose pour nous n'en avait pas moins. De sa chambre à la chapelle, il n'y avait qu'un petit passage à traverser ; il profitait de cette facilité pour rendre à son divin Sauveur de fréquentes visites. A peine levé, il allait s'entretenir avec lui ; dans la journée, il y revenait souvent et toujours avec un grand bonheur ; son devoir et ses occupations pouvaient seuls l'en arracher ; le soir il y retournait encore, et prolongeait sa prière fort avant dans la nuit.

Il avait rempli le diocèse de la bonne odeur de ses vertus. On ne parlait de lui qu'avec un profond sentiment d'estime, et maintenant encore, son souvenir vit dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Monseigneur l'évêque de Saint-Flour, qui le consultait souvent, ne consentit qu'avec beaucoup de peine à le laisser partir, lorsqu'il fut rappelé à Paris. Toutes les personnes capables le regardaient comme un supérieur distingué et un saint. Les vicaires-généraux ne tarissaient pas en éloges sur sa conduite ; le supérieur du grand séminaire, directeur de sa conscience, habile à discerner le mérite, et fort peu enclin à faire des compliments, disait de lui : « M. Perboyre est l'homme le plus accompli que je connaisse. C'est un homme tout en Dieu et qui ne perd pas de vue sa présence une seconde. » Les prêtres qui vivaient avec lui en portaient le même jugement. « S'il me fallait signaler les défauts que j'ai remarqués en lui, disait l'un d'entre eux, j'avoue que je serais bien embarrassé, parce que je n'ai jamais découvert l'ombre d'une imperfection. »

Chapitre xiij. — MORT DE SON FRÈRE LOUIS. — VISITE A SA FAMILLE.

AU commencement de l'année 1832, M. Perboyre reçut une nouvelle qui le jeta dans une profonde affliction. Il avait perdu son frère Louis, parti depuis plus d'un an pour la Chine, où il se proposait de prêcher l'Évangile aux infidèles, mais qui mourut avant d'arriver au terme qu'il désirait atteindre. On nous permettra de donner, sur la vie et les derniers moments de ce pieux missionnaire, quelques courts détails qui ne seront peut-être pas sans intérêt.

Pendant le cours de ses études ecclésiastiques, il se sentit fortement inspiré d'aller annoncer la foi aux idolâtres de la Chine. Sur ces entrefaites, quatre jeunes missionnaires de ce royaume arrivèrent à Paris. Louis Perboyre, chargé de leur servir d'ange gardien et de précepteur, s'acquitta de cette œuvre avec zèle et leur fit faire des progrès rapides. Mais ses leçons n'étaient pas gratuites ; il s'en faisait donner à son tour par ses élèves, et il en profita si bien, qu'il acquit en peu de temps une connaissance assez étendue de la langue chinoise. En 1830, il fut ordonné prêtre, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-quatre ans accomplis; et il partit pour la Chine avec ses quatre Chinois, auxquels s'étaient joints deux autres Chinois venus depuis peu à Paris. Ils s'embarquèrent au Hâvre, le 3 décembre 1830. Ils avaient dans leur compagnie quatre jeunes prêtres des Missions-Étrangères, qui, remplis de l'esprit apostolique, s'en allaient aussi à travers les mers répandre le feu sacré dont leurs cœurs étaient embrasés. Parmi eux se trouvaient MM. Lamothe et Borie, qui versèrent quelques années après leur sang pour la foi, et M. Vérolles, dont le front fut plus tard orné de la mitre ; c'est à son obligeance que nous devons d'intéressants détails sur le voyage et la mort de Louis Perboyre. Il les a consignés dans la lettre suivante.

« MONSIEUR L'ABBÉ,

« Je suis heureux de pouvoir vous donner quelques détails au sujet de M. Louis Perboyre, l'un de mes compagnons de voyage. C'était en l'année 1830 ; nous demeurâmes au Hâvre

tout le mois de novembre, et le 3 décembre nous mîmes à la voile. Un épais brouillard nous déroba bientôt de la vue des côtes de France. Au golfe de Gascogne, à la hauteur de la Rochelle, nous fûmes assaillis d'une rude et violente tempête, trois jours durant ; le 8, fête de la Conception-Immaculée, le calme succéda à l'orage. Nous continuâmes notre route, qui toujours fut lente et contrariée par les vents. Nous saluâmes Porto-Santo, Madère, Palma, les îles du Cap-Vert, le Cap-aux-Vaches, à l'extrémité de l'Afrique ; et le 17 mars, nous arrivions à l'île de France. Quelques jours après, notre navire mouillait à l'île Saint-Denis, île Bourbon. Nous y restâmes huit jours : au lieu d'attendre notre navire qui devait y séjourner un mois, M. Perboyre pensa, comme nous, qu'il valait mieux monter un bâtiment de Java, qui venait du Cap et retournait à Batavia : nous pensions ainsi arriver plus tôt et plus facilement en Chine. Les vents refusèrent ; nous revînmes donc vers le sud chercher d'autres vents qui nous permissent de cingler à l'est. A l'île de France, à Bourbon, les chaleurs étaient excessives. Quelques jours après notre départ, la température changea tout à coup ; le vent du pôle sud nous glaçait de suite. Toutes les éruptions cutanées rentrèrent, et cette ébullition du sang qu'avait éprouvée M. Perboyre cessa tout à coup. Nous avions déjà passé Saint-Paul et Amsterdam, lorsque le malaise, la fièvre, et bientôt le délire s'emparèrent de notre cher Louis ; c'était une fièvre cérébrale.

« Que faire? A bord, nous n'avions ni médecin ni médecines ; sur ce navire côtier, rien que de l'huile de castor pour purger les malades ; je lui fis prendre un bain de pied, il eût fallu de la glace pour mettre sur sa tête. Mais où la trouver ? et comment la mettre ? Nous priâmes, nous fîmes des neuvaines pour sauver notre cher confrère, mais il était mûr pour le ciel ; le bon Dieu avait reçu en sacrifice ces pieux et fervents désirs de l'apostolat qui dévoraient son cœur. La connaissance lui revint cependant quelques moments, il put se confesser et recevoir l'extrême-onction (nous ne pûmes célébrer le saint sacrifice) des mains de son confesseur, depuis généreux martyr de la foi, M. Delamothe, qui expirait dix ans plus tard, en 1840, sous le poids de ses chaînes, tenaillé, déchiré par lambeaux, dans les prisons de la Cochinchine. M. Perboyre rendit sa sainte âme au Seigneur, après huit jours de maladie, le 2 mai 1831, s'il m'en souvient bien. Nous remontions alors vers le nord, non loin des côtes de la Nouvelle-Hollande.

Il n'avait pas emporté de chapelle, nous y suppléâmes de notre mieux : il fut donc revêtu de ses ornements sacerdotaux ; nous récitâmes l'office des morts ; la croix en tête, on s'avança en procession jusque sur l'arrière du navire. Il était renfermé dans son hamac que l'on avait recousu par-dessus ; tous les passagers et les protestants officiers du navire prirent part à cette douloureuse et bien lugubre cérémonie, et après avoir béni l'Océan, ces abîmes sur lesquels nous étions suspendus depuis déjà cinq mois, et qui devenaient pour l'un de nous la maison de son éternité, nous le laissâmes glisser sur la planche fatale, et bientôt les flots de la mer l'eurent enseveli sans retour. Oh ! Monsieur l'abbé ! quel coup déchirant pour nous, et combien de fois nous répétions avec le Prophète : *Abyssus vallavit me, pelagus operuit caput meum, et terræ vectes concluserunt me in æternum.*

« Cette mort inattendue nous consterna ; le vénérable Borie, un de nos compagnons de voyage, me disait que jamais mort ne lui avait été si sensible ; et de fait nous l'aimions tous bien cordialement, tant il était aimable à tous. C'était une douceur, une complaisance, une suavité, une candeur, une innocence, une simplicité qui lui gagnaient tous les cœurs, une réunion si heureuse de qualités, je dirais surhumaines, que nous avions admirées en lui constamment, sans qu'il y ait jamais eu le démenti d'un seul instant. Il reconduisait en Chine six élèves chinois dont on avait commencé à Paris l'éducation cléricale ; cette charge était assez pénible vu les difficultés de la traversée ; nous avions à bord du navire quarante passagers, qui, pour la plupart, blasphémaient du matin au soir, et chantaient la *Marseillaise*, sans compter la *Parisienne*.

« M. Perboyre, toujours égal à lui-même, conservait au milieu de ce vacarme turbulent la sérénité de son âme ; il poursuivait son œuvre, l'éducation de ses chers Chinois, et chaque jour, autant que le lui permettait le mal de mer, il leur faisait quelque conférence et les exercices de Saint-Lazare. C'était un contraste bien édifiant avec la dissipation bruyante et impie de nos passagers.

« Souvent j'ai conversé avec lui dans des *a parte* dont j'ai gardé bon souvenir. Il était instruit, surtout très judicieux, avait un coup d'œil sûr, et tout déclarait en lui un sujet fort distingué. Sa piété solide et affectueuse, sa ferveur, son zèle des âmes, son amour pour JÉSUS-CHRIST et sa sainte

Mère, sa dévotion toute filiale à saint Vincent de Paul, etc., tant de dons si éminents de l'esprit et du cœur sont encore aujourd'hui, après plus de vingt ans écoulés, présents à mon esprit, à mon cœur, et renouvellent ma peine que nous l'ayons ainsi perdu au début de sa carrière, et que tant de fruits de salut qu'il devait opérer dans l'Extrême-Orient, aient été ainsi étouffés, et comme taris dès un si beau commencement, et enlevés à nos espérances. Puisse-t-il nous aider du haut du ciel !

« Agréez, etc... »

Loin de se laisser abattre par un coup si terrible, notre bienheureux en prenait occasion de s'attacher plus fortement à Dieu. Non content de remplir les devoirs d'un bon supérieur, il s'appliquait aussi à s'avancer dans les vertus du missionnaire. Quoique seul, et livré en quelque sorte à lui-même dans sa maison, car il n'avait avec lui aucun confrère, il suivait la règle avec une scrupuleuse exactitude ; et pour les exercices qu'il ne pouvait faire seul, il se rendait au grand séminaire, afin de s'unir à ses confrères. Ces mêmes règles, il ne les observait pas moins fidèlement en voyage, de telle sorte qu'un prêtre qui l'avait accompagné lorsqu'il se rendit dans sa famille, disait que le novice le plus fervent n'aurait pas montré plus de régularité.

Aux vacances qui suivirent la mort de son frère, M. Perboyre se rendit auprès de ses parents pour les consoler de la perte qu'ils avaient faite. « Je le retrouvai là, racontait le professeur qui l'accompagnait dans ce voyage, tel que je l'avais remarqué à Saint-Flour, toujours égal à lui-même, humble, recueilli, plein de bonté, édifiant, détaché de tout, etc. Pendant les dix jours qu'il passa chez ses parents, il ne cessa de me prouver qu'il les aimait en Dieu, pour Dieu et à cause de Dieu. L'homme de Dieu se révélait partout. On dit que saint Vincent pleura en quittant ses parents ; pour lui, il ne versa pas une larme, et cependant c'était pour la dernière fois qu'il les voyait. »

Le saint missionnaire annonça alors à sa famille que son intention était d'aller en Chine, que Dieu le pressait intérieurement pour cela, et qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour répondre à sa volonté. On voulut le détourner de ce projet, en lui faisant considérer les dangers qu'il aurait à courir, les privations et les persécutions qui l'attendaient ; mais il sourit à ces objections et répondit que c'était là précisément l'objet de ses désirs.

Avant de retourner à Saint-Flour, M. Perboyre se rendit à Montauban pour voir son oncle, et là aussi il parla de son projet de partir pour la Chine. On essaya de l'ébranler comme on l'avait fait au Puech : « Vous êtes si faible, lui disait-on, vous mourrez en route comme votre frère. — J'espère que je serai plus heureux que lui. — Mais si vous arrivez en Chine, vous pouvez vous attendre au martyre. — C'est tout ce que je souhaite. Puisque Dieu a voulu mourir pour nous, nous ne devons pas craindre de mourir pour lui. »

Après avoir rendu ses devoirs à son oncle, il reprit la route de Saint-Flour, et partout il fit admirer son recueillement et sa modestie. Toutefois, il n'y avait rien en lui de gêné ni de forcé. Ayant remarqué que son compagnon de voyage éprouvait un certain embarras dans ses rapports avec les personnes du monde, il lui dit en particulier qu'il n'était pas contraire à la modestie de lever les yeux sur les personnes à qui l'on parle, pourvu qu'on ne fixât pas ses regards sur elles : que si l'on avait l'air trop gêné, cela pouvait produire mauvais effet et décrier la piété.

A peine rentré à la pension ecclésiastique, il reçut une lettre qui le rappelait à la maison de Paris. Il n'en fut pas étonné, car sa santé s'affaiblissant de jour en jour, il avait écrit à ses supérieurs pour leur témoigner la crainte que l'établissement ne souffrît à cause de ses infirmités. Aussitôt que la nouvelle de son départ circula dans la ville,on put voir combien il était estimé. Cet événement fut regardé comme une calamité par les parents et les élèves. Ces derniers pleuraient autant que s'ils avaient perdu un père ou une mère. Pour lui, malgré la tendre affection qu'il leur portait, il se montra calme, résigné,et partit pour aller accomplir ailleurs la volonté de Dieu.

Chapitre XIV. — IL EST NOMMÉ SOUS-DIRECTEUR DU NOVICIAT DE LA CONGRÉGATION. SA CONDUITE DANS CET EMPLOI.

MONSIEUR Perboyre était apprécié de ses supérieurs comme il méritait de l'être ; ils jugèrent donc à propos de le nommer sous-directeur du noviciat. Ce n'était pas ce qu'il désirait ; il eût mieux aimé qu'on lui accordât la permission de partir pour la Chine, qui occupait sa pensée. Quoiqu'il n'eût été placé dans

le séminaire interne que comme coadjuteur, il dirigeait presque seul les novices, le directeur ne pouvant guère plus s'en occuper à cause de son âge et de ses infirmités. Il s'acquitta de sa nouvelle charge avec la prudence et le zèle qu'on pouvait attendre de lui, et ses travaux furent couronnés par le plus heureux succès.

En entrant dans cette charge si importante, il commença par s'humilier devant Dieu et le pria de lui donner la sagesse nécessaire pour correspondre à ses desseins. Il considéra attentivement tous les devoirs qu'il avait à remplir, et les moyens qu'il devait prendre pour procurer la gloire de Dieu et l'avancement de ses séminaristes.

Comme il était persuadé que son emploi demandait beaucoup de vigilance et de soins, il avait les yeux toujours fixés sur ses novices, pour réformer en eux tout ce qui était défectueux, et les conduire par degrés à la perfection dont ils étaient capables. Habile à discerner les esprits et se faisant tout à tous, il conduisait chacun par la voie qui lui convenait le mieux. Son zèle n'avait rien de précipité : il savait attendre quand il fallait et fermer les yeux sur bien des imperfections. Si parfois il lui paraissait expédient de parler ou d'agir avec fermeté, il le faisait de manière à ne blesser personne.

Il exigeait une exactitude scrupuleuse pour tout ce qui regarde l'obéissance, et il n'aurait pas laissé passer la moindre faute sur cet article. Sa charité ingénieuse savait avertir ceux qui tombaient en faute sans les froisser. On avait recommandé aux novices de ne pas toucher aux fleurs de la maison de campagne ; un jour, il aperçoit un d'entre eux qui en tenait plusieurs entre les mains. Il ne dit rien, mais cueillant une fleur, il la considère un instant, puis la laisse tomber en disant : « Il avait été défendu de cueillir des fleurs, et je n'y pensais pas. » Le novice comprit la leçon et en profita.

Ce qui charmait surtout ses novices, c'était sa bonté à les accueillir. Les plus timides n'avaient aucune peine à lui ouvrir leur cœur. Lorsqu'il lui arrivait un postulant, il se montrait si affectueux qu'une première entrevue lui suffisait pour gagner sa confiance. Ayant aussi à diriger des Frères coadjuteurs, il se mettait à leur portée et se servait de comparaisons pour leur faire mieux comprendre ce qu'il leur disait.

Sa bonté ne dégénérait pas en faiblesse et ne l'empêchait pas d'éprouver les novices afin de les former à une vertu solide. L'un d'eux ayant une sœur, Fille de la Charité, dans un hospice

de Paris, alla la voir et arriva pendant que la supérieure distribuait des images à ses compagnes. On lui en offre une qu'il accepte ; et, rentré au séminaire, il demande à M. Perboyre la permission de la garder. Le directeur, avec toutes les apparences du mécontentement, lui signifie qu'il faut rendre cette image à la supérieure, et faire ses excuses du mauvais exemple qu'il a donné à la communauté, en recevant un cadeau sans autorisation. Cet ordre avait de quoi blesser l'amour-propre : néanmoins le jeune homme s'y soumet et s'apprête à obéir. Il avait à peine fait quelques pas, que M. Perboyre le rappelle : « Attendez, lui dit-il, vous irez à deux heures. » A l'heure fixée, le novice se rend à l'hospice ; on lui apprend que la supérieure est absente pour quelque temps. Il revient donc et rend compte de sa démarche au directeur, qui savait fort bien que la supérieure ne serait pas visible alors, mais qui témoigna au novice la satisfaction que sa bonne volonté lui causait.

M. Perboyre était, comme l'ont été tous les saints, l'ennemi des parloirs ; et lorsqu'un séminariste y était appelé, il ne lui donnait ordinairement que dix minutes pour faire sa visite. Il n'aimait pas qu'on se répandît au dehors ; il pensait que quiconque entre dans la congrégation, doit y trouver son bonheur, et ne pas s'exposer à perdre l'esprit de son état, peut-être même sa vocation, en entretenant des relations fréquentes avec les étrangers.

En récréation, il se montrait bienveillant et aimable, sans rien perdre de sa gravité. Il parlait peu, et, par charité autant que par modestie, il laissait la parole aux novices ; mais il se réservait d'apprécier leurs propositions, il les rectifiait quand elles manquaient de justesse. C'est alors qu'apparaissait l'homme d'un jugement sûr, le théologien prudent et éclairé.

Au saint tribunal de la pénitence, il était doux, patient, parlait peu, mais les quelques mots qu'il disait, respiraient un sincère amour de Dieu, un désir véhément de le faire aimer. En le quittant, on se sentait éclairé, échauffé, disposé à tout faire pour plaire à Dieu.

M. Perboyre avait aussi le don de consoler les affligés, de calmer ou de faire disparaître les tentations, et surtout de discerner ce qui venait de Dieu d'avec ce qui n'était que le fruit de l'imagination, ou une tromperie du démon. Les séminaristes étaient heureux lorsqu'ils pouvaient l'entretenir quelques instants sur leur intérieur. Ils lui faisaient part avec un grand abandon de leurs peines d'esprit, le consultaient sur

leurs résolutions, sur leurs projets d'avenir, et recevaient ses décisions comme des oracles.

Il s'appliquait à leur inspirer une tendre dévotion pour la sainte Vierge ; il leur parlait souvent soit en public, soit en particulier, de sa grandeur et de ses bontés. Il leur faisait comprendre aussi la nécessité de recourir à saint Joseph pour acquérir la vie intérieure. Il n'oubliait pas non plus de leur inculquer combien il est utile d'honorer les saints anges, de réclamer leur médiation et de leur témoigner une grande reconnaissance. Il leur recommandait spécialement d'invoquer l'ange gardien toutes les fois qu'ils sortaient de leurs chambres ou qu'ils y entraient, et il ne manquait pas lui-même à cette pieuse pratique. Un de ses novices ayant été assailli par une grande tristesse, accompagnée de doutes sur sa vocation, parce qu'il avait appris que sa mère était gravement malade, s'adressa à son directeur pour trouver force et consolation auprès de lui. Quand il eut exposé sa peine, M. Perboyre lui dit : « Eh bien ! mon cher ami, si j'allais moi-même consoler votre mère, seriez-vous satisfait ? — Sans doute, lui répondit le novice, et j'en éprouverais une grande joie. — Eh bien ! reprit le directeur, il faut vous adresser à quelqu'un qui s'en acquittera beaucoup mieux que moi. Je vous engage à lui envoyer votre ange gardien et à prier aussi le sien qu'il vous aide pour cela. » Le novice se retira satisfait et ses doutes s'évanouirent.

Quelquefois un mot lui suffisait pour apaiser les plus grands troubles et calmer les tentations les plus violentes. Un de ses novices était bouleversé depuis quelque temps ; tout lui déplaisait ; il lui semblait qu'il n'aurait jamais le bonheur dans l'état qu'il avait embrassé, ni le courage d'y persévérer. Il va donc trouver son directeur, et lui fait part des raisons qu'il croit avoir de se retirer dans sa famille. M. Perboyre l'écoute avec beaucoup de calme, et dit en souriant : « Quoi, ce n'est que cela qui vous effraie ? continuez votre retraite, tout cela n'est rien. » Le novice se retire fort étonné que M. Perboyre ne lui eût pas dit autre chose ; mais il le fut bien davantage, quand il s'aperçut que toutes ses craintes avaient été dissipées par ce peu de paroles.

Un autre novice avait conçu contre lui une telle antipathie qu'il ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, ni penser à lui sans éprouver des sentiments d'aversion. Or, comme ce séminariste souffrait de se voir dans cet état, il prit le parti de dévoiler ses sentiments à son directeur. M. Perboyre l'écouta le sourire

sur les lèvres, puis l'embrassant avec une bonté affectueuse, lui dit qu'il avait bien raison, que pour lui, il ne comprenait pas comment on pouvait le supporter, que si on le connaissait, on aurait de lui une opinion bien plus triste encore. Le séminariste se retira le cœur pénétré de tant de bonté et d'humilité, et depuis ce moment, il n'éprouva que des sentiments d'estime et d'affection pour son saint directeur.

Le trait suivant fera juger aussi combien il possédait le secret de tranquilliser les âmes. Un prêtre de la Mission avait un neveu qui faisait ses études cléricales dans le grand séminaire de son diocèse. Ce jeune homme se distinguait par ses talents et sa piété; la carrière qu'il avait embrassée lui plaisait, et il travaillait avec ardeur à acquérir les connaissances et les vertus exigées par sa vocation. Tout à coup il se sent assailli par une grande tristesse, et tombe dans une profonde mélancolie. Il n'a plus aucun goût pour l'étude ni pour les exercices religieux ; tout lui devient insupportable ; sa conscience est dévorée de scrupules et travaillée par le désespoir. Cependant sa conduite était fort régulière, ses supérieurs n'avaient remarqué en lui aucun changement, parce qu'il concentrait sa peine et n'en faisait part à personne. Dans cette situation cruelle, il écrit à son oncle qu'il est entièrement découragé, qu'il ne peut plus rien apprendre, et qu'il éprouve un dégoût invincible pour tous les exercices de piété. Son oncle, pensant qu'un voyage pourrait amener une diversion avantageuse à son état, le fait venir à Paris et le confie à M. Perboyre. Celui-ci le traita avec tant de bonté et d'intelligence, que ses scrupules et sa mélancolie se dissipèrent ; il retrouva le bonheur, l'amour de sa vocation, le goût pour l'étude et pour la piété, et il s'en retourna dans son diocèse parfaitement guéri.

Chapitre XV. — EXEMPLES QUE M. PERBOYRE DONNE A SES NOVICES.

Ce n'était pas seulement par des instructions et par une direction habile, mais aussi par ses exemples que M. Perboyre formait ses novices aux vertus qu'ils devaient pratiquer. S'il les exhortait à la perfection, sa vie en disait beaucoup plus qu'il ne leur demandait. Les jeunes gens admis au noviciat étaient frappés de sa

modestie, de son recueillement, et se sentaient pénétrés de vénération pour lui. On lira avec intérêt les impressions qu'il produisit sur un ecclésiastique à son entrée dans la compagnie. « La première fois que je le vis, dit ce missionnaire, ce fut chez M. Étienne, qui était alors procureur-général de la congrégation. Ils étaient debout l'un et l'autre, et moi en face des deux. M. Perboyre avait l'air si humble et si modeste que je le pris, pardonnez-moi, pour un frère de la compagnie, livré aux derniers emplois de la maison. Ce qui m'étonnait, c'est que M. Étienne semblait en faire grand cas, et avoir beaucoup d'égards pour lui. Cependant ce Frère si pauvre, si silencieux, qui avait pour moi l'air de Notre-Seigneur souffrant, me revenait, me faisait l'effet d'un saint ; et cette première impression n'a fait que se fortifier de plus en plus, à mesure que je l'ai connu davantage. Après sa sortie de la chambre, je restai stupéfait, lorsque M. Étienne me dit que cet homme, si pauvrement vêtu, était le directeur des novices. Je ne l'avais vu que comme Frère servant, il me tardait de le voir comme maître des novices et de l'entendre, car il n'avait rien dit dans cette entrevue, ou, s'il avait parlé, aucune de ses paroles ne m'était restée ; seulement il m'avait semblé voir dans sa personne toutes les vertus que j'avais lues dans les vies des saints. Depuis bien des années, j'avais envie de rencontrer un saint : il me semblait que si Dieu m'accordait cette grâce, ce serait pour moi une bonne fortune qui contribuerait à ma sanctification. Tout ce que j'avais trouvé jusque-là ne remplissait pas l'idée que je m'étais faite d'un saint. En voyant M. Perboyre, il me sembla que Dieu avait exaucé mes désirs. En effet il était si saint que je ne lui ai pas vu faire une faute en paroles ou en action, quoique je l'aie observé à dessein pendant près de six mois que j'ai passés avec lui dans la plus grande intimité. Toutes les vertus lui étaient si naturelles qu'elles semblaient être nées et avoir grandi avec lui ; il les pratiquait sans effort, au moins en apparence, et n'avait qu'à se laisser aller aux habitudes de sa vie, en sorte qu'on ne savait pas distinguer en lui la nature et la grâce qui paraissaient être confondues, tant elles étaient d'accord. La sainteté avait comme passé dans son sang, et je ne sais si l'on peut être plus saint. Aussi j'avais dit plusieurs fois à des confrères, avant qu'il fût martyr, vous verrez que M. Perboyre sera canonisé. »

Dans une conférence qu'il faisaït un jour aux novices, il

leur dit qu'il y avait des personnes qui, par leur position, étaient obligées particulièrement à édifier, que néanmoins on en trouvait qui ne remplissaient pas cette obligation ; mais que cela n'autorisait pas le relâchement dans ceux à qui on ne donnait pas les exemples qu'ils avaient droit d'attendre. Un novice, alors chargé d'un emploi, pensa que M. Perboyre avait peut-être voulu lui adresser un avis. Il examina donc de quelle manière il remplissait son office, mais n'ayant pas trouvé matière à réforme, il alla dire au directeur que ses paroles l'avaient frappé, et qu'il désirait connaître en quoi il pouvait avoir mal édifié ses confrères. Quel fut son étonnement lorsque M. Perboyre lui répondit : « Vous vous êtes trompé ; dans tout ce que j'ai dit, je n'avais en vue que moi-même. »

Un autre jour, comme le même novice nettoyait le corridor voisin de la chambre de M. Perboyre, celui-ci en sortit et le novice ne s'aperçut pas qu'il poussait sur lui les baiayures. Ayant levé la tête, il fut tout honteux, et s'étant mis en devoir de lui faire des excuses, il reçut cette réponse : « Vous ne savez donc pas que je suis la balayure de la maison ? » Dans une conversation, un missionnaire lui coupa la parole, le traita d'orgueilleux, et lui dit les choses les plus pénibles. M. Perboyre, loin de paraître troublé de cette sortie si brusque et si peu méritée, répondit par un doux sourire et par une marque d'approbation. « On voyait, dit un confrère témoin de cette scène, qu'il savourait l'humiliation, et qu'il en faisait ses délices. » Celui qui l'avait ainsi traité, n'agissait pas de la sorte parce qu'il trouvait à redire dans ses paroles : il avait pour lui la plus grande estime et la plus tendre affection; mais, sachant quelle était l'humilité de M. Perboyre, il avait voulu lui procurer l'occasion de satisfaire son goût pour les humiliations.

Un jour qu'il revenait de la maison de campagne avec les séminaristes, des enfants se mirent à les insulter par des paroles outrageantes, et, comme pour leur fermer le passage, se couchèrent à côté les uns des autres. Un séminariste était d'avis qu'il fallait leur donner une leçon, mais M. Perboyre lui répondit : « Venez par ici, faisons un petit détour ; il vaut mieux nous écarter un peu et ne pas donner occasion d'offenser Dieu. » On passa donc dans le champ qui bordait le chemin. Un homme s'étant aperçu de la méchanceté de ces enfants, dit alors aux novices : « Vous deviez leur marcher sur le ventre. — Nous avons mieux fait, répliqua le bienheureux Perboyre, nous avons passé à côté. »

Le zèle qu'il avait pour l'amendement et la perfection de ses novices, le portait à s'offrir tous les jours comme une victime, et à prier avec ardeur afin d'attirer sur ses travaux les bénédictions du ciel, car il n'attendait rien que de Dieu, la source de toutes les grâces. « On ne fait de bien réel dans les âmes, disait-il, que par la prière. » Quand il fallait étudier de plus près un sujet qu'il avait lieu de croire nuisible, ou dépourvu de vocation, il s'adressait à Dieu ; il demandait une neuvaine aux séminaristes avant la célébration des fêtes de la sainte Vierge; et, à l'issue de ces neuvaines, souvent un novice quittait la maison, après avoir participé avec les autres aux exercices dont il avait été l'occasion et l'objet.

Tel était le directeur que la Providence avait donné au séminaire interne de Saint-Lazare. Ses élèves n'avaient qu'à le considérer pour connaître la voie dans laquelle ils devaient marcher. « En effet, dit l'un d'eux, il sortait de sa personne une vertu sanctifiante qui a laissé de profondes impressions dans tous ceux qui l'ont approché. Il était saint, et il avait le don de faire des saints. On n'aurait pas osé commettre la moindre faute devant lui, non seulement à cause de son autorité, mais encore à cause de sa sainteté,qui condamnait toutes les imperfections. Rarement il reprenait en paroles celui qui manquait ; son caractère n'était pas réformateur, mais pacifique et régulier. Il laissait passer quelques imprudences, mais il prêchait toujours à la manière de saint François. Il conseillait beaucoup à ses élèves d'étudier dans les anciens, et surtout dans la vie et les écrits de saint Vincent, l'esprit primitif de la congrégation ; il adressait souvent ses prières à Notre-Seigneur, afin qu'il le répandît avec abondance sur toute la compagnie, persuadé que pour conserver et pour étendre il fallait employer les mêmes moyens dont on s'était servi au commencement pour établir. Voilà pourquoi il estimait tant et pratiquait si bien l'aimable simplicité, qui est bénie de Dieu, en même temps qu'elle est agréable aux hommes. Ses élèves, témoins et admirateurs de ses vertus, se sont efforcés de servir Dieu avec plus de ferveur, et de suivre fidèlement les saintes pratiques de la règle. Voilà seize ans que je l'ai quitté ; cependant son souvenir me parle encore, *defunctus adhuc loquitur*, et m'enseigne comme s'il était lui-même présent la simplicité, l'humilité, la douceur, la mortification, le zèle et surtout le recueillement et la vie intérieure. »

Chapitre XVI. — M. PERBOYRE OBTIENT L'AUTORISATION DE PARTIR POUR LA CHINE.

MONSIEUR Perboyre préparait donc des hommes apostoliques qui devaient aller annoncer la bonne nouvelle dans tout l'univers, et ramener à Dieu un grand nombre d'âmes égarées. Mais une pensée le poursuivait partout. Lui aussi, il désirait depuis longtemps arroser la terre étrangère de ses sueurs. Il savait que Dieu l'appelait, et il n'avait rien omis pour correspondre à sa vocation. Mais le même Dieu, qui l'appelait et le pressait si fortement d'un côté, le retenait de l'autre. Ses supérieurs et ses directeurs, instruits de ses désirs, lui avaient toujours dit qu'il ne devait pas y penser, que sa santé ne résisterait pas aux fatigues et aux privations ; qu'il n'était même pas en état de supporter les incommodités du voyage. La mort si imprévue de son frère Louis était surtout un argument qu'on lui opposait. Il avait beau répéter que la voix de Dieu le poussait intérieurement, ses paroles passaient pour une pieuse illusion de son zèle. Les jours, les mois, les années s'écoulaient, et l'accomplissement de ses vœux se faisait toujours attendre. Toutefois il se soumettait sans accuser personne, il ne s'en prenait qu'à lui-même, il s'humiliait devant Dieu, et versait des larmes en pensant que ses péchés lui avaient fait perdre une si belle vocation. C'est ce qu'il manifesta en plusieurs circonstances. Un jour, entre autres, parlant sur les vocations, il dit qu'il y avait une vocation générale pour la mission : qu'il fallait la conserver avec soin ; mais qu'il y en avait aussi une particulière à tel emploi, que la moindre infidélité pouvait faire perdre. « Pour moi, ajouta-t-il avec un profond sentiment de tristesse, j'ai certainement perdu cette vocation particulière par mes infidélités. Voilà quatorze ans que je demande à aller en Chine, disait-il une autre fois à un séminariste, j'avais cette vocation avant d'être missionnaire, je ne suis entré que pour cela à Saint-Lazare. »

Le motif qui le portait vers la Chine, c'était le désir de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes ; c'était l'espérance d'y trouver le martyre. Depuis plus de six ans, il demandait tous les jours à Notre-Seigneur, pendant la consécration, la grâce de verser son sang pour lui. Être mission-

naire en Chine n'était qu'un moyen d'atteindre son but. Aussi aimait-il à parler de M. Clet, qui est mort pour la foi dans ces mêmes contrées. « Quelle belle fin que celle de M. Clet! disait-il à un novice, priez Dieu que je finisse comme lui. » Ayant un jour réuni les séminaristes dans la salle des conférences, il leur montra une corde et un habit ensanglanté, et leur dit d'un ton animé : « Voici l'habit d'un martyr, voici l'habit de M. Clet! voici la corde avec laquelle il a été étranglé! quel bonheur pour nous, si nous avions un jour le même sort! » Lorsqu'il fut sorti, il prit à part un séminariste, et lui dit : « Priez donc bien que ma santé se fortifie, et que je puisse aller en Chine, afin d'y prêcher JÉSUS-CHRIST et de mourir pour lui. »

Il montrait donc quelquefois aux séminaristes les habits que portait M. Clet, quand il souffrit pour la foi, ainsi que la corde qui avait servi à l'étrangler ; mais cette faveur était rare et accordée comme une récompense. Qui pourra exprimer avec quel respect et quelle vénération il déployait devant nous ces précieuses reliques, disait à ce sujet l'un de ceux qui les avait vues! Il nous faisait remarquer les taches de sang qui les embellissaient, qui en relevaient l'éclat comme autant de perles précieuses. Si nous cherchions, en les touchant, à ressentir cette vertu cachée dans tout ce qui a appartenu à un serviteur de Dieu, il y puisait, lui, une ardente inspiration du martyre. Aussi son visage était-il alors tout enflammé ; on découvrait dans son être et dans ses paroles de brûlants désirs de verser son sang pour le divin maître.

Enfin, un jour arriva où les séminaristes le virent comme troublé; il paraissait négocier une affaire sérieuse, et demander quelque grande grâce, car il priait plus souvent qu'à l'ordinaire, et avec une nouvelle ardeur. Comme il avait la preuve que sur la terre on s'opposait à ses désirs, il voulait faire violence au ciel, et le suppliait de changer les dispositions de ses supérieurs à son égard.

Il venait d'apprendre qu'on allait envoyer des missionnaires en Chine; mais il n'était pas du nombre. Pressé par une inspiration mystérieuse, il vient se jeter aux pieds du supérieur-général, et le conjure avec larmes de ne pas mettre obstacle plus longtemps à sa vocation. Le vénérable supérieur, profondément ému, lui promet d'en parler au conseil; mais la majorité des membres déclare qu'il y aurait imprudence à laisser partir M. Perboyre; qu'il fera plus de bien en France

que dans la Chine; que d'ailleurs, vu le mauvais état de sa santé, ce serait lui donner la mort. Cependant M. Étienne, alors procureur-général, combattit ces objections ; et quant à celle qui regardait la santé de M. Perboyre, il demanda qu'on s'en rapportât à l'avis du médecin. Celui-ci, ayant été consulté, prononça d'abord que, si M. Perboyre partait, il était à craindre qu'il ne mourût en route. Après cette décision, tout paraissait fini. Il n'en fut cependant pas ainsi. M. Perboyre continua de solliciter auprès de celui qui tient les cœurs des hommes dans ses mains; il conjura Marie, sa bonne mère, de ne pas l'abandonner dans cette circonstance si importante. Dès le même jour, le médecin, ayant réfléchi sur sa décision, crut s'être trompé; il éprouva des remords, qui l'empêchèrent de fermer l'œil pendant la nuit. Il ne retrouva de calme qu'après avoir déterminé qu'il révoquerait sa décision. En effet, le lendemain matin, il courut à Saint-Lazare, pour dire qu'il ne s'opposait plus au départ de M. Perboyre; que dans sa conscience, il pensait que non seulement il ne mourrait pas en route, mais que le mouvement du voyage améliorerait sa santé. Les membres du conseil se rangèrent à cette opinion: il fut décidé que M. Perboyre partirait pour la Chine.

Celui-ci, apprenant l'heureuse nouvelle, s'empressa d'aller se prosterner devant Dieu, et de lui offrir mille actions de grâces pour une faveur si précieuse, et si longtemps désirée. Ensuite il en informa tous ses parents, mais on n'a pu retrouver que la lettre qu'il écrivit à son oncle; nous la reproduirons ici.

« Mon cher Oncle,

« J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Le Bon Dieu vient de me favoriser d'une grâce bien précieuse et dont j'étais bien indigne. Quand il daigna me donner la vocation pour l'état ecclésiastique, le principal motif qui me détermina à répondre à sa voix fut l'espoir de pouvoir prêcher aux infidèles la bonne nouvelle du salut. Depuis je n'avais jamais tout à fait perdu de vue cette perspective, et l'idée seule des missions, de Chine surtout, a toujours fait palpiter mon cœur. Eh bien ! mon cher oncle, mes vœux sont aujourd'hui enfin exaucés. Ce fut le jour de la Purification que me fut accordée la mission pour la Chine, ce qui me fait croire que, dans cette affaire, je dois beaucoup à la sainte Vierge. Aidez-moi, s'il vous plaît, à la remercier et à la prier de remercier Notre-Seigneur pour moi. Je vais donc partir avec deux de nos

jeunes confrères et plusieurs prêtres des Missions étrangères.

« Nous devons nous embarquer au Havre, vers le 10 du mois de mars, peut-être quelques jours plus tard. Je tâcherai de vous écrire encore un petit mot avant mon départ; je ne puis vous exprimer combien je me sens heureux d'une si admirable vocation. Je ne doute pas que vous ne m'en félicitiez vous-même. J'espère que vous aurez la bonté de prier sans cesse pour moi, afin que Dieu daigne m'accorder les grâces dont j'ai besoin pour bien faire la traversée, bien remplir ma mission, bien vivre, bien souffrir et bien mourir. Je viens d'écrire à mes parents; j'espère qu'ils sauront faire leur sacrifice en bons chrétiens. Vous voudrez bien, quand l'occasion s'en présentera, les consoler et les aider de vos bons conseils... »

Aussitôt que le bruit du prochain départ de M. Perboyre pour la Chine fut répandu dans la maison, il y eut un étonnement général. On était dans l'admiration, dans l'enthousiasme. Il aurait pu emmener avec lui tous les novices et tous les étudiants, tous se seraient estimés heureux de le suivre. Tous regrettaient de n'avoir pas demandé cette mission. Ce fut pendant quelque temps l'unique objet des conversations. Pour lui, il était toujours calme et recueilli; il ne paraissait éprouver aucune émotion nouvelle,et continuait de se ressembler à lui-même. Ses préparatifs se faisaient dans la prière. Il voulut aussi se disposer par une confession générale, qu'il fit avec le plus grand soin. Quoiqu'il aimât ses parents d'une affection bien tendre, il n'eut pas la pensée de leur faire une visite. Il savait qu'il ne les reverrait plus dans ce monde, mais il montra en cette occasion, le détachement d'un apôtre. Un de ses cousins, qui habitait Paris, étant venu le voir, essaya de le détourner de son projet : « Quoi! lui disait-il,vous ne redoutez pas les fatigues, les privations et les dangers qui vous attendent au milieu de ces infidèles? — Mon cher cousin, lui répondit-il, qu'est-ce que notre corps? Un peu de boue. Faut-il tenir tant à cela? Le ciel ne mérite-t-il pas de plus grands sacrifices? »

Notre saint missionnaire avait inspiré tant de vénération pour lui, que beaucoup de personnes désiraient avoir quelque souvenir de lui; mais sa pauvreté était si grande, qu'il n'avait pas même de quoi acheter des images pour contenter ceux qui s'adressaient à lui. Un de ses confrères lui offrit de l'argent, mais il refusa de prendre tout ce qu'on lui présentait, il

se contenta du strict nécessaire; il pensait qu'ayant fait vœu de pauvreté il ne pouvait, sans y manquer, donner des choses qui eussent quelque valeur, ce qu'il témoigna bien clairement dans la circonstance suivante. Un de ses cousins étant venu le voir sur ces entrefaites, avant de prendre congé de lui, M. Perboyre lui présenta une médaille de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge et lui dit: « Mon cher cousin, je vous prie d'accepter cette médaille ; c'est bien peu de chose, sans doute, mais vous savez que je suis pauvre et que j'ai fait vœu de pauvreté, c'est pourquoi je vous prie de ne pas considérer le prix de la chose en elle-même, mais de l'accepter comme un souvenir d'une personne qui vous est très affectionnée. »

Le trait suivant est bien propre à montrer quelle vénération M. Perboyre inspirait à ceux qui le voyaient, même pour la première fois. Avant de partir, il fut obligé de se rendre au ministère des affaires étrangères; les employés furent si frappés de l'air de sainteté qui était répandu dans son extérieur, qu'ils conçurent pour lui une estime singulière, et plusieurs d'entre eux lui envoyèrent des images en le priant d'apposer sa signature au revers. Son humilité en fut contristée, mais il n'osa pas leur refuser cette pieuse satisfaction.

Les derniers adieux se firent dans la grande cour d'entrée. Tous les membres de la congrégation, qui se trouvaient présents, voulurent recevoir sa bénédiction. Le vénérable supérieur-général de la congrégation, M. Salhorgne, se traîna dans cette cour, malgré ses infirmités, pour embrasser encore une fois un de ses plus généreux enfants. On était ému jusqu'aux larmes, on se recommandait à ses prières, comme les premiers chrétiens se recommandaient à celles des martyrs, lorsqu'ils allaient au supplice. Enfin il fallut se séparer; et M. Perboyre, après avoir répandu son âme aux pieds du Saint-Sacrement; après avoir invoqué Marie, sa tendre mère, saint Joseph, saint Vincent, dont il quittait à regret les restes vénérés ; après s'être mis sous la protection des saints anges, s'achemina vers le Havre, où un navire devait le transporter aux rivages de la Chine.

FIN DU PREMIER LIVRE.



LIVRE DEUXIÈME.

Chapitre premier. — VOYAGE DE PARIS A MACAO.

MONSIEUR Perboyre arriva au Havre, le 16 mars 1835. De cette ville il écrivit à son oncle la lettre suivante :

« MON CHER ONCLE,

« Me voici au Havre depuis avant-hier au soir. Nous avions besoin de rester quelque temps ici pour faire nos petits préparatifs de voyage. Notre navire, l'*Edmond*, est déjà chargé, et l'on n'attend plus qu'un vent favorable pour se mettre en mer. C'est pourquoi je m'empresse de vous adresser encore mes adieux avant de quitter cette terre qui va cesser d'être la mienne. Comme je vous l'avais annoncé, nous partons huit missionnaires, tous pleins de courage. Je réclame de nouveau le secours de vos saintes prières. Vous sentez combien nous avons besoin de l'assistance de Notre-Seigneur. Le vaisseau qui nous conduit est le même qui conduisit l'année dernière M. Baldus à Batavia en trois mois. Les chefs sont tout à fait braves gens; les matelots paraissent très disposés à nous respecter; il n'y aura pas d'autres passagers que les missionnaires. Je vous donnerai de mes nouvelles à la première occasion que je rencontrerai, de Batavia, de Manille ou de Macao. Grâce au soin de M. le curé de Catus, mes parents, après avoir beaucoup pleuré, se sont parfaitement résignés. J'ai laissé aussi mon frère et ma sœur très bien disposés. Dieu veuille les bénir tous !...

« Le temps qui vient de tourner au beau nous presse. C'est vendredi matin, 20 mars, que nous nous embarquons. Veuillez bien m'acquitter de nouveau auprès de toutes les personnes qui s'intéressent à moi. Je me recommande à leurs prières et aux vôtres, en l'union desquelles je suis pour la vie, etc. »

Les voyageurs partirent le samedi 21 mars. Trois mois après, ils arrivaient à Batavia. C'est de là que M. Perboyre écrivit la lettre suivante :

« Batavia, le 29 juin 1835.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

« Heureusement parvenus à Batavia, nous n'avons rien de plus pressé que de répondre à votre attente, en vous donnant des nouvelles que votre tendre sollicitude pour nous vous fera trouver tardives.

« Vous savez que nous sommes partis du Havre, le 21 mars dernier. Nous quittâmes la France avec la même joie et le même calme que nous avions quitté Paris. J'admirais ces dispositions que Dieu avait mises en nous, lorsqu'un souvenir tendre et paisible, comme une pensée qui descend du ciel, préoccupa tout à coup mon esprit. C'était le souvenir que, il n'y avait pas encore cinq ans, mon cher frère Louis s'était embarqué au même port, pour faire le même voyage que nous entreprenions, et qu'il avait reçu sa récompense et sa couronne avant d'arriver au terme de ses désirs. Je me sentis intérieurement invité à mettre notre traversée sous sa protection ; mon âme s'éleva aussitôt vers lui avec confiance, et mes yeux furent inondés de larmes, mais de larmes douces et délicieuses.

« Deux jours après le départ, nous voguions à pleines voiles hors de la Manche ; un vent favorable précipitait notre course ; mais un roulis et un tangage violents et continuels rendirent si malades les nouveaux passagers, que pendant une semaine notre navire fut une vraie ambulance. Il n'était pas tout à fait inutile de se rappeler alors que souffrir fait la moitié du missionnaire. Par la grâce de Dieu, cette épreuve, quoique fort incommode à la nature, ne devait servir, ainsi que toutes les autres, qu'à exercer et à exciter de plus en plus le courage, bien loin de l'abattre. Cependant celui qui domine la puissance de la mer et modère le mouvement de ses flots, nous accorda soulagement et consolation. Le 29 nous étions déjà à la vue de Madère, avec un bon calme ; et avec le beau temps revint une nouvelle vie. Je pus dire la sainte messe, ce que nous avons fait chacun à notre tour presque tous les dimanches et les jours de fêtes. Oh ! qu'on se sent heureux sur ce vaste désert de l'Océan de se retrouver de temps en temps en la compagnie de Notre-Seigneur !

« Notre marche fut ensuite très lente pendant longtemps. Ce fut le jour de Pâques que nous passâmes la ligne. La cérémonie usitée en cette circonstance fut renvoyée au lendemain

Une piastre, que chacun de nous donna aux matelots, nous exempta de tout autre rôle que de celui de simples spectateurs. Un mois après, nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance, par le 38e degré de latitude sud. Nous eûmes à rabattre de l'idée qu'on nous avait donnée de ces parages. On nous les avait dépeints si redoutables, et nous y trouvâmes une mer toute calme et aussi bénigne que parmi les Canaries. Si Dieu nous ménagea dans un passage ordinairement pénible, ce fut sans doute afin que nous fussions plus capables de soutenir l'assaut que devait nous livrer la mer des Indes.

Le 31 mai, entre les 60e et 70e degrés de longitude est, dans la direction d'Amsterdam, nous essuyâmes une violente tempête. Notre capitaine, qui navigue depuis trente-six ans, n'en avait jamais vu d'aussi terrible ; elle dura douze heures dans sa plus rude intensité ; des lames énormes montaient jusqu'au-dessus des hunes et s'abattaient sur le pont, où elles roulaient d'un bord à l'autre, pêle-mêle, hommes, cages à poules et tout ce qui n'était pas solidement amarré. Une d'elles, après avoir donné une si violente secousse au flanc du navire que tout le lest se porta sur un côté de la cale, renversa en tombant et jeta à quelques pas sur la dunette les deux hommes qui tenaient le gouvernail, et qui par bonheur n'eurent point de mal, et enleva un canot qu'on ne revit plus. Les hautes montagnes, formées de vagues écumantes, qui à chaque instant s'élevaient presque à pic devant et derrière nous, en nous enfermant dans de profonds abîmes, étaient tout à la fois effrayantes et admirables, et nous ne pouvions nous empêcher de nous écrier avec le prophète : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* « Les soulèvements de la « mer sont admirables, mais le Seigneur est plus admirable « encore dans la hauteur des cieux. » Cependant nous possédions notre âme en paix, aimant à nous abandonner au bon plaisir de celui qui conduit aux portes du tombeau et en retire. Il voulut bien nous faire sortir tous sains et saufs de cette horrible crise. Sur le soir, tous les missionnaires se mirent à réciter en commun les litanies de la sainte Vierge, l'*Ave, maris stella*, et la petite prière : *O Marie, conçue sans péché, etc.* Leur confiance ne fut point vaine ; car à peine eurent-ils levé les mains vers l'*Étoile de la mer*, que la tempête s'apaisa peu à peu. Cette tempête fut le seul accident un peu remarquable qui rompit la monotonie de notre navigation de France à

Java. Nous sommes entrés, le 23 juin, dans le détroit de la Sonde, et le 26, nous sommes arrivés à Batavia.

« Jusqu'ici ma santé s'est assez bien soutenue ainsi que celle de mes deux confrères ; ils n'ont cessé l'un et l'autre de m'édifier et de contribuer à me rendre le voyage agréable. Je puis en dire autant des excellents messieurs des Missions Étrangères. Eux et nous, vous n'en doutez pas, nous avons toujours vécu ensemble comme des amis et des frères. Notre équipage étant composé de jeunes gens honnêtes et ce qu'on appelle bons enfants, il n'y avait pas d'inconvénient à tenter de leur être utile, et les missionnaires devaient sentir à leur égard quelque chose de cette compassion dont Notre-Seigneur était rempli à la vue de ces peuples qu'il comparait à des brebis sans pasteur. Aussi plusieurs de ces messieurs allaient-ils de temps en temps, le soir, exercer leur zèle auprès d'eux, les entretenant familièrement des vérités de la religion et de leurs principaux devoirs, et les exhortant à une vie chrétienne. Ils se sont presque tous confessés. Daigne le Seigneur féconder la semence qui a été jetée en leurs cœurs, et lui faire produire des fruits de salut.

« Voilà en peu de mots, monsieur et très honoré père, l'histoire de notre première traversée. Elle vous donnera lieu de bénir avec nous cette providence céleste dont il est parlé au livre de la Sagesse, chapitre XIV : « C'est votre providence, ô « Père, qui gouverne ; c'est vous qui avez ouvert une voie sur « la mer et une route assurée au milieu des flots, montrant « par là que vous pouvez délivrer de tout danger celui qui « affronterait la mer même sans aucune expérience. » Nous espérons que nos confrères et nos sœurs de la charité, qui se sont déjà si vivement intéressés à nous, voudront bien encore se joindre à vous pour supplier Notre-Seigneur de nous continuer sa sainte protection.

« Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes l'honneur de voir M. le préfet apostolique et M. le curé de Batavia. Ils accueillirent tous les missionnaires avec autant de cordialité que de bienveillance. Ils se sont empressés de nous offrir l'hospitalité et leur table. Nous avons déjà profité de cette charité deux ou trois jours. Nous retournerons chez eux vers la fin de la semaine, pour solenniser avec eux la fête de Saint-Pierre. En attendant, nous allons quitter le bâtiment qui nous a portés jusqu'ici, pour aller à bord d'un navire anglais, le *Royal-Georges*, qui partira bientôt pour Canton, et qui se

charge de nous porter à Macao. Daigne le Seigneur nous conduire heureusement jusqu'au terme de notre voyage !

« Daignez, monsieur et très honoré père, agréer l'hommage du profond respect de vos trois enfants, dont le dernier vous prie de le croire, autant qu'il lui est donné de l'être,

« Votre très dévoué et très obéissant serviteur. »

Pour compléter les détails que M. Perboyre a donnés sur la première partie de sa traversée, nous joindrons à la lettre précédente celle qu'il écrivit à son oncle.

Surabaya, 24 juillet.

« MON TRÈS CHER ONCLE,

« Je ne dois pas laisser repartir l'*Edmond*, sans profiter de l'occasion qu'il m'offre pour vous donner de mes nouvelles. Voilà quatre mois que je n'ai pas eu le plaisir de vous écrire. Depuis, comme vous voyez, je me suis éloigné de vous de quelques mille lieues ; mais mon esprit et mon cœur ne vous ont pas quitté. Je me retrouve encore de temps en temps auprès de vous ; et souvent je vous surprends à prier pour un petit avorton de Missionnaire, pour lequel vous daignez vous intéresser bien plus qu'il ne le mérite.

« Notre navigation a été jusqu'à présent fort heureuse ; mes compagnons et moi avons tous grand sujet de bénir la divine Providence pour la protection spéciale dont elle nous a toujours favorisés......

« La mer s'est montrée à nous sous toutes ses formes, tantôt tranquille, tantôt courroucée ; tantôt nous obligeant de lutter contre des vents contraires, tantôt nous favorisant d'une bonne et puissante brise qui nous emportait rapidement comme une nuée légère. Depuis le calme plat jusqu'au plus gros temps, rien ne nous a manqué, pas même la tempête ; car, le 31 mai, nous en éprouvâmes une que notre capitaine disait être la plus forte qu'il eût jamais vue. L'horizon était couvert et tout rembruni ; une espèce de mugissement sourd et continu annonçait quelque chose de sinistre. Un vent impétueux que nous avions heureusement arrière, nous poussait avec une telle violence que, quoiqu'il n'y eût presque pas de voiles, nous filions à peu près cinq lieues à l'heure. Suivant la vague qui nous portait, à chaque instant nous paraissions tour à tour perchés sur une haute montagne d'eau ou engouffrés dans de profonds abîmes. Malgré moi, je croyais me retrouver parmi les précipices du *Cantal* ou de la *Lozère*, supposant la neige changée

en écume et les rochers en flots mouvants. Nous ne pouvions contempler que quelques moments ce lugubre et magnifique spectacle, pour ne pas être exposés, non seulement à être abondamment arrosés, mais encore enlevés par les énormes lames qui venaient éclater sur le pont comme des bombes. Quelques hommes furent renversés et roulés par une de ces lames qui engloutit dans la mer un canot attaché et suspendu à côté du navire. Du reste, personne n'eut de mal et il n'y eut point d'autre avarie un peu considérable. Sur le soir, les huit Missionnaires, qui ne perdirent jamais cette paix que donne une pleine confiance en Dieu, demandèrent en commun, par l'intercession de la très sainte Vierge, la cessation de cette tourmente, qui aussitôt commença à diminuer, et le cantique d'action de grâces put succéder sans interruption aux cris de détresse.

Ce fut le 23 juin que nous entrâmes dans le détroit de la *Sonde*. Je ne saurais vous décrire l'émotion que nous éprouvâmes alors, à la vue de ces îles couvertes d'arbres et de fruits que nous avions comme sous la main, et qui nous envoyaient une suave et forte odeur de cannelle ; il nous semblait qu'une nouvelle vie s'emparait de nos membres. Le lendemain, fête de saint *Jean-Baptiste*, mon patron, je dis la messe aussi tranquillement qu'à terre, sur cette mer dont les eaux, couleur d'olive, sont toujours calmes. Nous avançâmes avec précaution parmi de nombreux îlots et des écueils plus nombreux encore, mais signalés aux navigateurs par autant de croix qu'on voit s'élever de tous côtés au-dessus de la surface de l'eau. Enfin, le 26, nous mouillâmes dans la rade de *Batavia*. Nous avons passé les trois jours suivants chez M. le préfet apostolique, ou chez M. le Curé, à l'occasion du dimanche et de la *Saint-Pierre*. Ensuite nous sommes retournés à bord disposer nos petites affaires, devant changer de navire, comme nous l'avons fait dans la semaine. Dans le trajet d'un navire à l'autre qui ne devait pas durer une heure, mais qui en dura bien trois, j'eus à manœuvrer comme un marin de profession. La chaloupe sur laquelle je me trouvais avec quatre ou cinq hommes, et qui portait nos plus lourds effets, alla bien tant qu'on put se servir de la voile ; mais lorsqu'il fallut la plier, le vent étant tout à fait debout, on voulut en vain pendant longtemps disputer avec la rame le passage à la vague qui faisait reculer plus qu'on n'avançait. La nuit tombait, et la mer grossissait pendant qu'on faisait d'inutiles efforts. Il ne restait plus qu'à

tenter quelques longues et pénibles courbes au milieu des ténèbres, et l'on courait risque de chavirer ou d'être emporté à la côte, lorsqu'enfin arrivèrent de nouveaux rameurs avec deux canots qui s'adaptèrent l'un derrière l'autre au-devant de la chaloupe, au moyen de cordes, de la même manière que se font les renforts pour les voitures. Ce secours nous mit à même de parvenir bientôt et heureusement au navire qui devait nous recevoir. Je me hâtai de changer de linge ; car ne m'étant pas peu fatigué et éclaboussé à tenir le gouvernail et à pomper, j'étais inondé de sueur et d'eau de mer. Le 5 juillet, nous sommes partis de *Batavia* sur le *Royal-George*, qui doit nous porter en Chine, mais qui a été obligé, aussi bien que l'*Edmond*, de venir prendre son chargement à l'extrémité orientale de *Java*. Nous voilà, depuis le 14, dans la rade de *Surabaya*, d'où nous ne partirons que vers le 10 août. Il nous faudra retourner sur nos pas pour aller doubler à l'ouest l'île *Bornéo :* tout au plus nous arriverons à *Macao* pour la Nativité. En attendant, nous prenons ce retard en patience, et tâchons d'utiliser notre temps, n'allant à terre que le dimanche pour dire la sainte messe. Le jour de la *Saint-Vincent*, après être restés à l'église jusqu'à midi, nous avons dîné chez M. le curé. Il n'y a dans toute l'île de *Java* que quatre prêtres, qui sont Hollandais. Il n'y en a point du tout dans les îles voisines. Toutes ces îles sont peuplées par les Malais, qui suivent la religion musulmane, du moins pour certains points. C'est maintenant l'hiver de ces pays-ci : mais cet hiver ressemble assez aux étés de Montauban. Nous sommes au 7e ou 8e degré de latitude sud.

« A mon départ de France, ma santé inspirait des inquiétudes à des personnes trop charitables, qui n'apprendront pas sans surprise que je vis encore. Comme vous avez partagé ces craintes, peut-être plus que personne, je dois, mon très cher oncle, vous rassurer pleinement.

« Quoique j'aie un peu souffert du mal de mer et des chaleurs de la zone torride, je n'en ai pas été cependant trop maltraité ; et si, pendant la première moitié de la traversée, ma santé a conservé une allure un peu incertaine, elle a éprouvé ensuite un mieux sensible qui se confirme de jour en jour, et qui me fait croire que Dieu veut que j'arrive bien portant à ma destination. Du reste : *Melior est misericordia tua super vitas.* Je ne pouvais faire ce voyage de Chine, sans penser souvent à mon cher *Louis ;* j'aimais à le considérer marchant devant

moi, et m'indiquant le chemin que je devais suivre. Hélas! comme l'étoile qui guidait les Mages, il a disparu au milieu de la route... Oh ! de quelle grande joie ne me réjouirai-je pas, lorsque je le reverrai brillant d'une nouvelle clarté, et me montrant où est le divin roi JÉSUS !... »

Chapitre ii. — SUITE DU VOYAGE.

NOUS emprunterons encore à M. Perboyre la continuation de son voyage, parce qu'il nous a semblé qu'il serait plus agréable au lecteur de le suivre à travers les mers, et de savoir de lui-même quelques-unes des impressions qu'il a éprouvées pendant cette longue et pénible traversée. La première lettre qu'il écrivit après son départ de Surabaya est adressée à un des assistants de la Congrégation.

Macao, 9 septembre 1835.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

« *M'y voilà;* tel est le mot d'ordre par lequel je devais vous donner mon premier signe de vie de Macao. Oui, *m'y voilà*, et béni soit le Seigneur qui m'y a lui-même conduit et porté ; *Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, manus tua deducet me et tenebit me dextera tua.* « Si je « prends des ailes au point du jour pour aller aux extrémités « de la mer, c'est votre main qui m'y conduit et c'est votre « droite qui m'y soutient. »

« Par la lettre que j'ai écrite à M. le supérieur général, vous aurez appris que nous avions eu jusque-là une traversée fort heureuse. Elle ne l'a pas été moins depuis. Nous avons fait un séjour de trois semaines sur la rade de Surabaya. Cette station a été pour nous ce que sont des vacances passées à la campagne pour des hommes épuisés par les fatigues d'une pénible année. Les chaleurs du climat brûlant de Java étaient tempérées par une petite fraîcheur que nous envoyait une montagne voisine.

« Quoique nous fussions occupés à l'étude ou à la prière depuis cinq à six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, comme sous plusieurs rapports nous étions beaucoup mieux sur notre nouveau navire que sur le précédent, et que nous



Makao.

ne nous sentions plus ballottés par les vagues, nous prenions de jour en jour plus de forces pour continuer notre route. Nous allions à la ville dire la sainte messe aussi souvent que nous le pouvions, c'est-à-dire, une ou deux fois la semaine. Quelquefois, mais rarement, nous faisions des excursions sur les côtes de Java et de Madura. A cette occasion, mes confrères qui avaient déjà pris des bains de mer,me pressèrent d'en faire autant. Me rappelant votre recommandation et celle du médecin à cet égard, je me laissai déterminer à en prendre un l'avant-veille de mon départ. Après être resté une heure et demie dans l'eau, j'étais allé m'habiller et j'étais rentré dans le bateau pour prendre mes bas ; mais marchant sans précaution, je le fis pencher un peu, et une cabriole involontaire me procura un nouveau bain. Heureusement l'endroit n'était pas profond, et les eaux avec lesquelles je venais de me jouer me trouvant aguerri, je reparus bientôt sur l'horizon sans avoir eu ni mal ni grande peur ; et après avoir saisi mon chapeau que le reflux emportait, j'allai déjeuner avec du biscuit et des bananes sur le rivage où mes compagnons m'attendaient. En cette rencontre comme en bien d'autres, Dieu ne m'a puni de mon étourderie qu'en me retirant du danger où je m'étais mis.

« Nous partîmes de Surabaya le 7 août. Nous fûmes obligés de mouiller à quatre ou cinq lieues de là pour attendre le retour de la marée ; car le navire sillonnait la vase à plusieurs pieds de profondeur. Le lendemain, peu après qu'on se fut remis en route, le pilote alla nous enfoncer fort avant dans un banc. Par bonheur, le capitaine s'avisa assez tôt pour disposer les voiles de manière à faire reculer le navire sur lui-même, afin de lui donner une autre direction. Dans un pareil danger on doit son salut à l'habileté des chefs, à la force du vent, ou plutôt à cette Providence qui domine tout, et dont les causes secondes ne font qu'exécuter les jugements de justice ou de miséricorde. La mousson de sud est règne encore une partie du mois d'août sur la mer de Chine ; elle nous favorisa pendant quelque temps, et le 29, nous arrivâmes enfin à Macao.

« Quoique nous fussions disposés à faire une navigation cent fois plus longue,si cela eût été dans l'ordre de l'obéissance, je vous assure néanmoins que nous en avons vu la fin avec un grand contentement, et que nos cœurs ne se sont pas peu épanouis lorsque nous avons posé le pied sur cette terre après laquelle nous soupirions depuis si longtemps, et lorsque nous avons embrassé notre digne supérieur, M. Torette, son excel-

lent collaborateur, M. Danicourt, qui vint nous chercher au navire, et nos bons jeunes Chinois, tous en parfaite santé. Cette communauté ne nous a pas seulement fait respirer un air de repos, mais encore un air d'édification qui nous a embaumés tout d'abord de la bonne odeur de Notre-Seigneur. Le plus bel ordre et la plus parfaite régularité règnent dans notre maison de Macao : prêtres, séminaristes, jeunes aspirants, tout y contribue. Si les saintes pratiques de l'ancien Saint-Lazare avaient pu se perdre en France, on les aurait retrouvées vivantes au fond de la Chine.

« Vous me sauriez mauvais gré, monsieur et très honoré Confrère, si je ne vous disais rien de ma santé que vous avez vue si faible et si délicate. J'ai éprouvé un grand mieux dans mes malaises. L'air de la mer m'a beaucoup dégagé la tête et m'a délivré de cet échauffement qui me consumait tous les membres, de sorte que me voilà à peu près aussi bien que mon tempérament puisse le permettre. Mes deux compagnons de voyage sont très bien portants. Comme ils ont toujours été tels que vous les avez connus à Paris, je n'entrerai dans aucun détail sur leur compte. Ils n'ont cessé de bien s'occuper pendant tout le voyage. Pour moi, ma principale occupation a été la lecture de la vie de saint Vincent. Je ne pouvais me consoler de la perte que j'avais faite de vos doux et sages entretiens que par ceux de ce bon père.

« Il me tarde déjà de recevoir des nouvelles de nos confrères d'Europe, en particulier de nos respectables anciens de la Maison de Paris. Dieu veuille nous les conserver longtemps et continuer à répandre sur eux ses plus abondantes consolations ! Vous savez combien tout ce qui tient à notre chère Congrégation me touche au vif. Parmi les consolations que Dieu peut me réserver, la moindre ne sera pas d'apprendre par vous, qu'il la protège toujours et qu'il l'anime de plus en plus de l'esprit de notre saint Fondateur. Je tiendrais beaucoup à recevoir quelques lettres de vous : elles seraient plus précieuses pour moi que l'or et la topaze ; j'aime tant vos avis et même vos paternelles réprimandes !... »

D'après le rapport fait par l'un des compagnons de son voyage, M. Perboyre se fit admirer et respecter de tous les gens de l'équipage. Il ne passait pas le temps en conversations inutiles ; on le voyait tantôt à genoux dans sa cabine, tantôt assis sur le pont un livre à la main ; d'autres fois il méditait sur le spectacle que lui offraient le ciel et la mer, ou bien il

adressait aux matelots des paroles de salut qu'ils écoutaient avec le plus grand respect. On fut surtout frappé de la fermeté qu'il montra pendant qu'il souffrait le mal de mer, dont il fut fortement atteint dans les premières semaines de la traversée. C'est un malaise qui abat les forces physiques et morales, et jette les passagers dans un état de prostration complète. M. Perboyre fut tellement maître de lui-même, que jamais on ne le vit se coucher pendant le jour ou interrompre ses exercices de piété ou ses études. Ceux qui ont éprouvé le mal de mer seront seuls en état de comprendre la violence qu'il dut se faire en cette rencontre. Aussi quand les missionnaires quittèrent le navire français à Batavia, tout l'équipage se pressait autour de lui pour lui faire ses adieux, et on entendait les officiers et les matelots se répéter entre eux : *Pour celui-là, c'est un véritable saint.*

Chapitre iij. — SÉJOUR A MACAO.

L'INTÉRÊT avec lequel on aura lu les détails qui précèdent, nous engage à laisser parler M. Perboyre de ce qui concerne son séjour en Chine ; son récit d'ailleurs est empreint d'un caractère de piété et d'édification que nous tenons à lui conserver. Voici donc ce qu'il écrivait le 13 septembre 1835.

« MON TRÈS CHER ONCLE,

« Si, comme je l'espère, vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite de Surabaya, vers la fin de juillet, elle vous aura délivré de toute inquiétude relativement à ma traversée, qui avait été jusqu'alors fort heureuse. Il ne vous restera donc plus qu'à apprendre des nouvelles de la continuation de notre voyage et de notre arrivée à Macao. Elles ne sauraient être plus satisfaisantes. Partis de Surabaya le 7 août, nous nous sommes paisiblement acheminés vers la Chine, où nous sommes enfin arrivés le 29 du même mois, pleins de joie et de santé. Nous avons aussi trouvé bien portants tous nos confrères de ces pays lointains. Notre Maison de Macao, où nous allons passer quelque temps pour étudier la langue chinoise, nous présente en petit la Maison de Paris, c'est-à-dire, qu'on y voit le même esprit et la même régularité. M. Torette, qui

a été procureur au séminaire de Cahors, en est supérieur, et M. Danicourt, en est directeur. Ces deux excellents confrères sont secondés par deux de ces Chinois que vous avez vus à Paris, et qui sont aujourd'hui prêtres. Ils ont à instruire douze à quinze Chinois sur le latin, que la plupart entendent et parlent très bien, et sur la philosophie et la théologie ; ils les disposent par divers exercices et toute sorte de soins à devenir de bons missionnaires et de dignes enfants de Saint-Vincent. Par la grâce de Dieu, on y réussit parfaitement.

« Nous avons à Macao des confrères portugais qui dirigent le séminaire diocésain ; il y en a encore dans plusieurs provinces de l'intérieur. M. Torrette est visiteur pour tous les Lazaristes de Chine. Je connaissais déjà tous les confrères français qui m'avaient précédé. Je ne les reverrai pas tous ; ils sont pour la plupart éparpillés dans différentes provinces plus grandes que la France entière. Quels que soient ceux avec qui je serai destiné à travailler, je m'en féliciterai ; je ne cesserai jamais de bénir le Seigneur de la grâce qu'il m'a faite d'aller annoncer son saint nom parmi les infidèles, et j'espère que je l'en bénirai éternellement avec vous.

« Par la même occasion, j'écris un mot à mes frères. Je désire que mes parents pensent par-dessus tout à leur grande affaire, et qu'ils ne fassent attention à mon éloignement que pour demander à Dieu ma sanctification et celle des personnes au salut desquelles je serai appelé à travailler

« Veuillez le prier aussi, mon cher oncle, de m'accorder cette grâce et cette bénédiction : jusqu'ici mon existence a été si vide, quoique j'aie parcouru la moitié d'une longue carrière ! Ce pèlerinage passe bien vite ! Hélas ! combien j'en sais peu user !

« L'assemblée générale doit avoir déjà eu lieu. J'ai grande confiance que Dieu l'aura bénie : il a donné tant de preuves qu'il chérissait encore la chétive famille de saint Vincent. Quoique j'aie toujours déshonoré cette famille, je lui suis attaché par le fond de mes entrailles, et je donnerais mille vies pour elle. Vous savez que je lui dois, ainsi qu'à vous, plus que je ne puis dire. Je compte devoir encore à la communauté de ses prières et des vôtres, de traverser sans naufrage la mer de ce monde, et de parvenir au port où nous attend notre bienheureux père saint Vincent. »

M. Torrette, supérieur de la Maison de Macao, crut qu'il devait à M. Perboyre les attentions que méritaient son âge,

ses infirmités et ses vertus ; mais il échoua devant les instances de son confrère, qui parvint à obtenir d'être traité comme le dernier des Missionnaires. Les Lazaristes portugais de Saint-Joseph demandèrent à l'avoir dans leur maison, ce qui fut accordé à leurs pressantes sollicitations. Il y laissa des souvenirs et des impressions si profondes, que Mgr Matha, dans la suite évêque de Macao, n'en parlait depuis qu'en versant des larmes.

Son séjour à Macao était en grande partie employé à la prière ou à l'étude de la langue chinoise. Il rencontrait beaucoup d'obstacles dans cette seconde occupation, soit à cause de son âge avancé, soit à cause de ses maux de tête presque continuels. « Nous avons commencé à étudier le chinois, disait-il dans une de ses lettres ; je crois qu'il m'en coûtera long pour apprendre cette langue, à en juger par les premiers essais. On dit que M. Clet ne la parlait qu'avec une grande difficulté : mes précédents me donnent quelques traits de ressemblance avec lui. Puissé-je ressembler jusqu'à la fin à ce vénérable confrère, dont la longue vie apostolique a été couronnée par la glorieuse palme du martyre ! » Mais son travail et sa persévérance suppléèrent si bien à la facilité qui lui manquait, qu'au bout de trois mois il s'exprimait déjà passablement. Il continua dans la suite à consacrer à cette étude tous les moments que ne réclamaient pas ses exercices de piété ou les fonctions qu'il avait à remplir. Aussi peu de temps après son arrivée dans le *Ho-Nan*, il était en état de diriger les Missionnaires chinois, de prêcher et d'expliquer tous les points de la doctrine aux chrétiens, et cela avec une facilité qui étonnait ses confrères. Dans les longs et nombreux interrogatoires qu'il eut à subir pendant sa détention, les juges n'étaient pas moins surpris de la connaissance qu'il possédait de leur langue que de la force et de la fermeté héroïque qu'il déployait dans les supplices.

Quoiqu'il eût fait un long voyage pour travailler au salut des Chinois, cependant, une fois arrivé à Macao, il ne s'occupa ni du lieu où on l'enverrait, ni de l'époque où il pourrait se rendre à son poste ; il s'abandonna entièrement à la Providence et attendit dans le calme qu'on lui assignât une mission. Voici ce qu'il écrivait à l'un des assistants de la Maison de Paris : « Ne me demandez-vous pas déjà, Monsieur, quelle va être ma destination dans ce nouveau monde ? il faut que je vous avoue ma complète ignorance sur ce point. Depuis

longtemps, ma principale résolution était pour la pratique de la sainte indifférence ; en arrivant ici, j'ai tâché d'y tenir plus ferme que jamais. Les premiers jours, lorsque j'ouvrais, comme au hasard, le livre de l'*Imitation*, mes yeux tombaient toujours sur ces paroles : *Mon fils, laissez-moi agir comme je veux à votre égard. Je sais ce qui vous est le plus expédient.* Je m'empressais de répondre par un des versets suivants : *Seigneur, pourvu que ma volonté soit toujours droite et constamment attachée à vous, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.* J'aime beaucoup ce mystère de la Providence, qui se plaît à me faire vivre en quelque sorte au jour le jour. Quand le temps en sera venu, nous recevrons chacun notre mission. Je ne saurais me mettre en peine de celle qui m'échoira. Tous nos confrères de Chine qui avaient donné, dans nos établissements de France, tant de preuves de sagesse, de piété et de zèle, et dont Dieu a merveilleusement béni les travaux dans ces contrées étrangères, possèdent d'avance toute mon estime et toute ma confiance. Leur charité et leur expérience m'assurent également de leur part une direction aussi bienveillante que sûre et nécessaire. »

Cependant comme les besoins du *Ho-Nan* exigeaient un Missionnaire consommé en vertu, et que la Providence semblait l'avoir préparé dans M. Perboyre, il fut désigné pour cette mission. Le jour de son départ, il écrivit à son frère de Paris les lignes suivantes : « Aujourd'hui je m'embarque pour me rendre dans l'intérieur de la Chine. Je ne sais quand j'arriverai. J'espère que le bon Dieu me protégera dans tout ce pèlerinage, comme il a fait pour le précédent. Je pars bien portant et bien content. Si vous pouviez me voir un peu maintenant, je vous offrirais un spectacle intéressant avec mon accoutrement chinois, ma tête rasée, ma longue queue et mes moustaches, balbutiant ma nouvelle langue, mangeant avec les bâtonnets, qui servent de couteau, de cuiller et de fourchette. On dit que je ne représente pas mal un Chinois. C'est par là qu'il faut commencer à se faire tout à tous. Puissions-nous aussi les gagner tous à JÉSUS-CHRIST ! »

Il partit le soir, afin de passer les frontières à la faveur des ténèbres ; il était suivi d'un confrère, l'un de ceux qui étaient venus de France avec lui, et qui voulait l'accompagner à quelque distance de Macao. Une barque devait le porter à deux ou trois lieues au large, où l'attendait une jonque chinoise, destinée à le conduire vers les côtes du *Fo-Kien.* Le saint Mission-

naire, au moment de se jeter à travers des périls de tout genre, paraissait absorbé et goûter intérieurement le bonheur. *Ce sont là*, disait celui qui l'accompagnait, *de ces moments dont la solennité ne se retrouve qu'une fois dans la vie.* Ils se firent leurs adieux ; leurs larmes se confondirent quand ils s'embrassèrent pour la dernière fois, et il partit pour aller à la conquête de sa couronne.

Chapitre IV. — VOYAGE DE MACAO JUSQU'AU FO-KIEN.

MONSIEUR Perboyre nous donne les détails de ce voyage ; ils sont consignés dans une lettre adressée à M. Torrette, supérieur de la Maison de Macao.

Fo-Kien, 7 mars 1836.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

« Je suis arrivé au *Fo-Kien* depuis quinze jours. Avant d'aller plus loin, il faut bien que je jette un regard en arrière et que je retourne en esprit à Macao pour m'entretenir un moment avec vous. Notre trajet a duré deux longs mois, ou neuf semaines bien pleines. S'il n'a pas été prompt, il a du moins été, grâces à Dieu, fort heureux. Vous savez comment le 21 décembre, vers 11 heures du soir, au milieu de profondes ténèbres et d'un silence non moins profond, nous nous embarquâmes sur cette jonque fokinoise sanctifiée par le passage de tant d'autres missionnaires qu'elle a conduits avant nous aux champs du Seigneur. Quoique le chargement de nos effets se fît avec la plus grande précipitation, il ne me manqua que ma pipe et mon éventail, que vous aviez remis à quelqu'un de la petite barque, et qui durent vous revenir. Nous passâmes le reste de la nuit à l'ancre sur la rade même de Macao. Le lendemain nous poussâmes jusqu'au delà de *Ling-ting*, où nous fîmes une station de deux jours, pour préluder à bien d'autres que nous devions faire dans la suite. Les deux plus longues ont été de huit ou dix jours. L'une fut occasionnée par des vents contraires et trop forts. L'autre, qui eut lieu à *Nangao*, tient à d'autres causes. Les maîtres de la barque, qui ont là des parents, voulaient les voir à loisir, et ensuite on devait laver l'extérieur de la barque. Pour faciliter cette opération,

on la tira jusque sur le bord du rivage, afin de profiter du moment du reflux de la marée, qui la laissait acculée sur le sable. Il y a bon nombre de chrétiens dans cette île. Elle se trouve aux frontières des provinces de *Kouang-Tong* et du *Fo-Kien;* relevant partie de l'une et partie de l'autre, elle se retrouve sous l'autorité de deux mandarins. Nos officiers connaissant particulièrement le mandarin fokinois, dont la mère est chrétienne, quoique lui soit païen, n'ont pas manqué de lui faire, selon la coutume, une visite dans sa maison, et lui ne manqua pas non plus de la leur rendre à bord. Il vint donc accompagné de ses satellites, mais on eut soin de nous enfermer dans notre étroite alcôve, ensevelis sous le matelas et la couverture; ce qui s'est fait dans bien d'autres circonstances moins solennelles. De là nous pûmes entendre parler et rire le mandarin pendant près d'une heure. C'était plutôt à cause de son cortège qu'à cause de lui-même qu'on nous avait cachés. Il a déjà vu des missionnaires, et il n'est pas malintentionné à leur égard. Au départ, comme à l'arrivée, il reçut les honneurs d'usage, c'est-à-dire un roulement de cymbales. Nous lui dûmes un drapeau sur lequel il était écrit que notre barque avait été visitée par lui. Lorsque après cela nous entrions dans quelque port, ou que quelque barque mandarine accourait vers nous pour nous demander raison, nous arborions cette bannière de salut, et on nous laissait tranquilles. Je vous ai dit que plusieurs fois nous avions été mis en réclusion : c'était surtout quand des étrangers venaient à notre navire, soit pour chercher à nous vendre quelques marchandises, soit pour toute autre cause. Le courrier du *Fo-Kien* prenait alors son bonnet de lettré, et pendant que son second expédiait les affaires au dehors, pour plus de sûreté, il s'asseyait à la porte de ma cachette. Les précautions étaient plus grandes que le danger; mais il était toujours bon de les prendre. Nous n'avons eu qu'à nous louer de ce courrier; je vous assure qu'il m'a beaucoup édifié. C'est un excellent chrétien, d'une douceur extraordinaire et d'une rare prudence dans ses paroles, ne disant jamais un mot déplacé ou capable de faire de la peine à personne. Aussi tout l'équipage le respecte et l'aime comme un bon père.

« Nous avons constamment navigué à la vue des terres, suivant, comme vous pensez bien, tous les détours des côtes, nous enfonçant dans tous ces petits golfes qu'elles présentent si fréquemment, faisant plus que tripler la route par ces zig-

zags et ceux nécessités par la mousson contraire, ne marchant presque jamais la nuit et souvent peu le jour, avançant toujours lentement et reculant quelquefois après plusieurs heures de marche, pour retourner au port qu'on avait quitté le matin, et même à celui qu'on avait quitté la veille. Ici, un port, c'est tout simplement un abri au pied d'une montagne, à côté d'une île, en face d'un village où des caravanes de navires chinois vont camper le soir. Car, par crainte des pirates, ils aiment à voyager en nombreuse compagnie. Quand ils veulent partir, ils se donnent mutuellement le signal et comptent les voix en hissant une petite voile, qu'ils replient à mesure qu'ils changent d'avis. Ils partent ensemble et vont en file, imitant le continuel virement et revirement de bord les uns des autres. Ayant les mêmes *koangs* ou étapes, ils arrivent à peu près à la fois au rendez-vous commun, où ils se groupent avec assez peu de précaution. Une fois notre barque alla heurter de front contre le flanc d'une autre, qui seule éprouva une légère avarie. Plus tard nous devions avoir notre revanche; car un autre jour une barque vint accrocher la corde de notre ancre, d'où l'on eut bien de la peine à la débarrasser. Malgré ce voisinage, nous allions à l'entrée de la nuit sur le pont réciter notre chapelet, à l'exemple des chefs de la barque, qui semblaient se délasser de leurs fatigues en concluant les occupations de la journée par la récitation du rosaire. Les matelots les imitaient aussi, et j'ai quelquefois entendu celui qui veillait chanter le sien. Ainsi, tandis que des barques païennes qui nous environnaient faisaient descendre à la mer la flamme de papiers superstitieux, la nôtre faisait monter vers le Seigneur du ciel l'encens pur de la vraie foi.

« Quoique nous n'eussions voyagé ni comme marins, ni comme observateurs, et que nous fussions d'ailleurs rigoureusement consignés dans la cellule, toutes les fois qu'il n'était pas prudent d'en sortir, il nous a été facile de nous faire une idée du littoral méridional de la Chine. La côte n'est qu'une suite d'angles saillants et rentrants, qui ouvre dans toute sa longueur d'excellents ports naturels. La province de *Kouong-Tong* est généralement bordée de montagnes hautes et arides que rien ne sépare de la mer, si ce n'est parfois quelques plages et monceaux de sable sur lesquels les eaux ont jadis séjourné. Les barques païennes en passant font des sacrifices à plusieurs de ces montagnes, et sur un grand nombre s'élève une colonne superstitieuse que l'on aperçoit de très loin. La

Chine est bien mieux défendue par de tels remparts, que par ces petites forteresses qui se trouvent sur certains points avancés dans la mer. Pour des maisons, on n'en rencontre pas ; seulement on aperçoit de temps à autre quelques cabanes de pêcheurs, qui, je vous assure, sont bien modestes. Les côtes du *Fo-Kien* sont plus aplaties, la culture des terres et de nombreuses habitations leur donnent un air de vie qui plaît et récrée l'œil du voyageur.

« La mer ne nous a pas offert un aspect moins vivant. Sans parler des navires qui vont et viennent en sens divers pour le commerce, elle est couverte en certains endroits d'innombrables barques de pêcheurs. Quand on en aperçoit les mâts au fond de l'horizon, on dirait une longue palissade qui doit fermer le passage. Mais, en s'en approchant, on les trouve dispersés et assez éloignés les uns des autres. Après cela on n'est plus étonné d'entendre dire que cinq millions de Chinois habitent les eaux de la mer que nous avons parcourue. Habiter les eaux est bien le mot, puisqu'elles sont l'unique élément des pêcheurs chinois. Ils n'en sortent pas même à la fin du jour, comme les pêcheurs de Java, pour illuminer le rivage par des feux nocturnes. Ils reposent dans cette barque où ils ont travaillé ; c'est là qu'est toute la famille ; c'est là qu'ils naissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent. Cependant ce n'est pas la mer qui leur sert de cimetière, mais bien le flanc de la montagne. En général ces barques sont de grandeur moyenne. Il y a des pêcheurs qui se servent d'un autre genre d'embarcation dont je ne m'étais pas encore douté. Vous voyez à peu de distance de vous, mais loin de la terre, deux hommes que vous croiriez danser sur les eaux. En passant auprès, vous découvrez qu'ils ont sous les pieds une espèce de radeau composé de quatre ou cinq planches de bambou, qui suit le mouvement de la vague qui le porte et qui souvent le couvre sans le submerger. Il faut avouer qu'il y a des hommes qui font dépendre de bien peu de chose cette pauvre vie, à laquelle cependant ils rapportent tout.

« Les parages que nous avons traversés sont parsemés de gros rochers, et d'une multitude d'îles la plupart désertes et stériles. On nous en a fait remarquer une, de laquelle les Chinois tirent des pierres précieuses, et que pour cette raison ils honorent d'un culte particulier. C'est à côté d'une île appelée *Hai-Chan* que nous avons été surpris par le commencement de l'année chinoise, le 17 février, premier jour de la lune de

mars. On s'arrêta pour célébrer une fête si chère à tous les Chinois. Dès la veille elle fut annoncée sur toutes les barques, par le bruit des pétards et des cymbales. Cette musique se fit encore entendre davantage le jour de la solennité, qui se passa, ainsi qu'une partie de la nuit, à se régaler et à s'amuser. Quoiqu'il y eût cinq païens sur notre barque, tout s'y passa sans mélange de superstitions. Le courrier de *Chan-Tong* nous avait engagés à offrir sur nos provisions quelques petits présents aux officiers ; ils y parurent très sensibles : à chaque mot que nous leur disions et à chaque chose que nous leur présentions, ils répétaient en descendant la gamme : Ha! ha! ha ! ha ! ha ! *tosié, tosié, tosié, tosié.* A leur tour ils s'étaient proposé de nous traiter ce jour-là : mais la circonstance du jour des Cendres nous fournit une excuse légitime pour les remercier. Nous avons pu régulièrement observer les jeûnes et l'abstinence. Nous avons toujours dirigé notre ménage comme nous l'avons entendu. Avant le Carême, nous nous contentions de faire un repas vers les neuf heures du matin, et un autre vers les sept heures du soir, pour avoir plus de temps à donner à l'étude du chinois, qui a été notre occupation habituelle et à peu près exclusive.

« Encore un mot de notre voyage, et terminons-en vite l'histoire ; car vous pourriez bien être aussi impatient de voir la fin de celle-ci, que nous l'avons été de voir la fin de celui-là.

« Le but de notre navigation se trouvait à l'extrémité orientale du *Fo-Kien*, non loin de *Fou-Ning*, ville de premier ordre.

« Vers les six heures du soir, nous jetâmes l'ancre pour la dernière fois. Après avoir attendu quelque temps la marée pour remonter le fleuve, nous nous acheminâmes sur une petite barque, et par une nuit obscure, vers la demeure de M. le Vicaire apostolique du *Fo-Kien*, accompagnés de son courrier et cachés sous notre couverture ; car nous avions encore à passer devant une douane. La vigilance des douaniers ne fut pas en défaut, mais satisfaits des réponses données au *qui-vive*, ils nous firent grâce de la visite. Après une heure environ de route par eau, nous débarquâmes pour en faire à peu près autant par terre. Dieu, qui nous avait accordé jusque-là une protection spéciale, voulut bien, au moment même où nous mettions le pied sur le sol chinois, opérer en notre faveur un nouveau miracle de sa Providence. En sortant de la barque,

nous nous élançâmes avec joie sur une jetée environnée d'eau, que l'obscurité de la nuit nous empêchait de bien voir. Mon cher compagnon de voyage, M. Delamarre, prêtre du séminaire des missions étrangères, fit un pas de trop, et le voilà à se débattre dans un gouffre où, un an auparavant, un homme s'était noyé. Jugez de mon saisissement. Je me mets à l'appeler, afin qu'il sache de quel côté il doit se tourner. Il revient presque aussitôt s'accrocher au mur où il grimpe, en même temps que je le retire par les habits, et parvient heureusement à se retirer de ce mauvais pas. Il courut tout le danger, mais toute la peur fut de mon côté. Il n'y eut d'autre mal que quelques petites blessures que nous reçûmes tous les deux à une main en nous cramponnant à des pierres aiguës. Béni soit le Seigneur dont nous avons éprouvé si visiblement la miséricordieuse assistance ! Pourrions-nous après cela manquer de courage et de confiance? *Deus protector vitæ meæ, à quo trepidabo ?*

« Vous savez avec quelle bonté monseigneur de Tabestan, vicaire apostolique du *Fo-Kien*, reçoit les missionnaires. Il nous a accueillis et n'a cessé de nous traiter avec cette amplitude de cœur qui, en quelque sorte, fait oublier à l'hôte l'hospitalité même en lui persuadant qu'il est en famille. Sa résidence est à *Tchin-Théou*, village de quinze cents habitants, dont les deux tiers sont chrétiens. La florissante église du *Fo-Kien* se compose de quarante mille chrétiens ; plus de trente mille se trouvent dans le district d'une ville de troisième ordre appelée *Fou-Gan*. On conçoit par là qu'il y a des localités même considérables où tout est chrétien, et beaucoup où les païens sont en minorité. Aussi, dans ce district, les chrétiens marchent tête levée sans rien craindre. Ils y ont sept ou huit grandes églises ouvertes à tout le monde, bien connues des mandarins, ainsi que deux séminaires. Quand, dans un grand bourg, le soir, on chante le rosaire dans toutes les familles, les montagnes et les vallées d'alentour en retentissent; c'est vraiment admirable : on ne s'en fait pas une idée en Europe. Trois ou quatre mille pêcheurs se réunissent tous les ans avec leurs barques, et se divisent en trois bandes pour recevoir les sacrements. Un chrétien de cette province vient d'être nommé mandarin pour le *Tché-Kiang*. Il paraît que cette charge n'est pas incompatible avec les devoirs d'un chrétien, pourvu qu'on ait assez de foi et de caractère pour les remplir. Dans ces pays-ci, il y a souvent des païens qui

sont possédés du démon. Ils demandent à recevoir le baptême, et ils sont aussitôt délivrés. J'ai eu occasion de voir plusieurs des RR. PP. Dominicains qui desservent cette intéressante mission ; ils m'ont paru de près tels que je me les étais représentés de loin, c'est-à-dire, pleins de doctrine et de vertus. Ils sont sept ou huit Européens, et ils ont un égal nombre de prêtres indigènes. N'étant pas éloignés les uns des autres, ils peuvent se voir de temps en temps, se consulter et se communiquer leurs lumières, ce qui n'est pas un petit avantage.

« Allons, mon très cher Confrère, il faut que je vous fasse de nouveau mes adieux. C'est demain que nous devons partir pour le *Kiang-Si*. Je suis venu aujourd'hui jusqu'au séminaire, qui se trouve sur la route. Nous ferons la route à pied, du moins en grande partie. Nous voilà plus que jamais abandonnés entre les mains de la Providence. Oh ! qu'on est heureux quand on est réduit à ne pouvoir rien attendre que de Dieu seul ! Je me recommande à vos prières et à celles de tous les confrères de votre maison, que j'embrasse bien affectueusement. Je n'écris pas en France pour le moment. Je compte sur votre complaisance pour y suppléer, quand vous écrirez à Paris. Vous savez combien nos bons supérieurs tiennent à recevoir souvent de nos nouvelles.

« Je suis, etc.

« PERBOYRE, *Miss. apost.* »

Chapitre V. — VOYAGE DU FO-KIEN AU HO-NAN.

LES divers incidents de ce voyage se trouvent dans la lettre suivante écrite à son oncle, supérieur du petit séminaire de Montauban.

Ho-Nan, 10 mars 1836.

« MON TRÈS CHER ONCLE,

« Je ne vous ai pas écrit pour vous annoncer, soit mon départ de Macao, soit mon entrée en Chine. Je ne doute pas cependant que vous n'ayez déjà appris l'un et l'autre par mon frère de Paris, qui ne doit pas manquer de vous communiquer les nouvelles qu'il reçoit de moi, sachant quel prix vous voulez bien y attacher. Depuis, vous aurez compté avec anxiété tous les pas que j'ai faits sur une terre ennemie, et peut-être atten-

dez-vous encore ce nouveau signe de vie pour dissiper entièrement vos inquiétudes. Je dois donc à l'attachement que j'ai pour le meilleur des oncles, et à celui qu'il me porte lui-même, de répondre au plus tôt à une telle sollicitude, en racontant comment s'est exécuté et heureusement terminé un voyage également long et périlleux.

« C'est le 21 décembre 1835 que je partis de Macao, avec un autre Missionnaire français, M. Delamarre, qui allait au *Se-Tchuen*, et avec lequel j'ai toujours voyagé jusqu'au *Hou-Pé*. Après une paisible traversée, nous débarquâmes au *Fo-Kien* le 22 février. M. Delamarre faillit échouer au port ; car au moment où nous mettions pied à terre, il tomba dans l'eau au milieu des ténèbres de la nuit. Par la grâce de Dieu, il en sortit sans avoir eu aucun mal. Nous demeurâmes quinze jours auprès du Vicaire apostolique du *Fo-Kien*, qui avait pour nous toutes sortes de bontés. Quelques traits de ressemblance que je remarquai entre lui et vous, n'ajoutaient pas peu pour moi à l'intérêt qu'inspiraient le charme de ses conversations et le spectacle de ses vertus apostoliques. Ensuite, commençant à nous acheminer vers notre but, nous allâmes passer quelques jours à son séminaire, où nous vîmes assez bien rétabli un P. Dominicain qui, il y a trois ans, avait été pris et cruellement maltraité. Il fut racheté à force d'argent. Un prêtre chinois, qui avait été pris aussi depuis peu, en fut quitte à meilleur marché. Quoiqu'on n'y soit pas absolument à l'abri de pareils accidents, la religion est censée tolérée dans cette partie de la province, où il y a beaucoup de chrétiens. Les mandarins ne peuvent pas ignorer qu'il y a plusieurs Missionnaires européens. On a entendu dire à un mandarin qui passait devant la maison de chrétiens qui chantaient la prière : « Ces gens-là prient pour nous. » Voici un trait qui vous prouvera jusqu'à quel point les chrétiens sont libres dans cette contrée. Dans les villages païens du voisinage, on avait proféré des blasphèmes contre la religion, et particulièrement contre la sainte Vierge. Aussitôt une grande multitude de chrétiens, seulement des hommes, se mettent en devoir de faire amende honorable, et entreprennent d'eux-mêmes une longue procession, à la tête de laquelle est un lettré-bachelier, portant les insignes de la sainte Vierge ; ils vont faire le tour des montagnes et de ces villages païens, chantant les litanies et les louanges de la Mère de Dieu. Du séminaire, nous avançâmes jusqu'à un gros bourg tout composé de chrétiens, où

nous fîmes encore une station. Étant en cet endroit, nous visitâmes une petite montagne qui est tout près de là, appelée *la sainte Montagne*. Elle est remplie de tombeaux de chrétiens. Il y a aussi ceux d'un certain nombre de prêtres et de trois évêques, dont un, français, fut un des fondateurs du séminaire des Missions-Étrangères, et l'un des premiers Vicaires apostoliques de la Chine. Auprès de restes si vénérables, on se sent tout à coup pénétré de sentiments religieux, et comme saisi de l'esprit dont ils furent animés.

« Dans cette partie de notre voyage, nous eûmes à admirer un nouveau trait de la Providence sur nous ; pour éviter les dangers qu'on craignait sur la route qu'avaient tenue les missionnaires avant nous, nous en avions suivi une différente ; elle nous fit aboutir tout juste, à notre grande et agréable surprise, à l'endroit où M. Larribe faisait mission. J'avais beaucoup désiré d'arriver à temps pour célébrer Pâques avec lui. Mais je ne comptais plus pouvoir l'atteindre que deux ou trois semaines plus tard ; et voilà que cette heureuse rencontre me procura le plaisir de passer avec lui presque toute la quinzaine pascale. Cet excellent confrère, qui est supérieur de la mission du *Kiang-Si*, où il fait la joie des chrétiens et le bonheur des prêtres qui travaillent avec lui, est notre compatriote, car il est du diocèse de Cahors. Vous auriez pu avoir l'occasion de le voir lorsqu'il était directeur au séminaire de Carcassonne. Je le connaissais parfaitement, ayant été son ange, quand du séminaire Saint-Sulpice de Paris il entra dans notre Congrégation. Nous fîmes ensemble toutes les cérémonies de la Semaine-Sainte. Il continua sa mission, où je le vis exercer toutes les fonctions du saint ministère, et la termina en recevant, pendant la messe, le serment que deux nouveaux catéchistes firent sur les saints Évangiles, d'enseigner dans toute leur pureté les vérités du christianisme, et de bien remplir les autres fonctions de leur charge. Cette chrétienté qu'il administrait est toute naissante. Le père de famille qui l'a fondée est mort depuis peu. Dans ses derniers moments il appela ses enfants auprès de son lit, et leur dit : « Quand nous sommes venus nous établir ici, il n'y avait pas d'autres chrétiens que nous, et nous ne pouvions pas voir le prêtre. A présent que la chrétienté est assez nombreuse pour avoir le bonheur de recevoir la visite du missionnaire, je meurs content. » Son fils aîné, à qui il avait légué son zèle avec une cinquantaine de fervents chrétiens, ne l'exerce pas avec moins de

succès. Pendant que j'étais là, un jeune homme d'une vingtaine d'années se présenta pour demander à être baptisé. Comme on avait à craindre de l'opposition de la part de son père païen, on l'engagea à lui parler, pour tâcher d'obtenir son consentement. Celui-ci répondit que, non seulement il lui permettait d'embrasser la religion, mais encore que, s'il en observait bien les règles, il voulait suivre lui-même son exemple. On remarque, dans le *Kiang-Si*, des dispositions favorables au christianisme, et l'on a grand espoir de l'y voir s'étendre ; tous les ans on y baptise un bon nombre d'adultes.

« Pour aller de *Kien-Tchang-Fou* au *Hou-Pé*, la voie du fleuve est la plus sûre et la plus commode ; c'est aussi celle que nous prîmes en recommençant, le 8 avril, notre pèlerinage, avec deux courriers de *Kiang-Si.*

« Le cours du fleuve et un bon vent nous menèrent, en deux ou trois jours, jusqu'en face de *Nan-Tchang-Fou*, capitale du *Kiang-Si.* Nous traversâmes aussi assez rapidement le grand lac. Mais au delà se trouve une douane où tous les navires et barques qui passent doivent se faire mesurer par les gens du gouvernement, et se munir d'un *p'hiao*, espèce de transit. Cette opération occasionna un retard d'un jour, et le mauvais temps qui survint en nécessita un d'une huitaine. Au milieu d'un millier de navires en station comme nous, et d'une infinité de gens qui parcouraient les rues de cette ville flottante, nous n'osions mettre le nez ni à la porte, ni à la fenêtre. Un jour, notre capitaine, qui était assez bon homme, croyant sans doute honorer et récréer ses passagers, nous fit donner une soirée par une espèce de troubadour chinois, qui débita très bien et avec musique une longue prière et une louange de l'empereur. Une fois démarrés de là, nous parvînmes bientôt au confluent du grand fleuve, où nous fîmes un demi-tour à gauche pour le remonter jusqu'à *Ou-Tchang-Fou.* Ce fleuve est très profond, et a presque partout une demi-lieue de large. Quand, après les grandes pluies, il déborde, c'est comme une mer ; j'ai vu se jouer dans ses eaux un poisson gros comme une petite baleine ; sa chair n'est pas bonne à manger. En un certain endroit, nous rencontrâmes une centaine de grands et beaux navires de l'empereur, qui y étaient venus charger du bois pour Sa Majesté. Sur un d'eux on représentait la comédie, et le rivage était couvert d'une multitude innombrable de spectateurs. Mais, en même temps que nous arrivions, arriva aussi une forte pluie qui rompit brusquement la scène, et dis-



Han-Khéou.

sipa tout ce monde en un instant. Ce fut aussi sous une pluie battante, au milieu des ténèbres et de la boue, qu'après dix-huit jours de navigation, nous fîmes notre entrée à *Han-Kheou*.

« *Han-Kheou* est une des villes les plus commerçantes et les plus grandes de la Chine ; elle a en face *Ou-Tchang-Fou*, capitale du *Hou-Pé*, et à côté *Han-Yang-Fou*, ville de premier ordre. Ce sont trois villes bien distinctes, quoiqu'elles ne soient séparées que par deux fleuves, de la même manière que Montauban se trouve divisé par le Tarn et le Tescou. Ces trois villes ensemble contiennent plus de deux millions d'habitants, et ne renferment pas deux cents chrétiens. Nous n'allâmes pas voir ceux de *Ou-Thang-Fou*, administrés par les prêtres de la Propagande, parce qu'aucun de ces messieurs ne s'y trouvait alors, et que nous nous proposions de remettre promptement le pied à l'étrier. En effet, le lendemain de notre arrivée, M. Delamarre se rembarqua pour le *Se-Tchuen* avec les deux courriers du *Kiang-Si*. Pour moi, je passai un jour de plus dans cette chrétienté de *Han-Kheou*, qui dépend de notre mission. Le premier office que j'y récitai fut celui de *saint Clet, pape et martyr*. Il ne me fallait pas un rapprochement si frappant, pour me rappeler que j'étais sur les lieux mêmes où notre cher martyr, M. Clet, avait donné sa vie pour JÉSUS-CHRIST. Oh ! que je souhaitais ardemment d'aller faire mon pèlerinage à son tombeau, qui n'est qu'à deux petites lieues de la maison où je logeais ! Mais il fut jugé plus opportun de le remettre à une époque plus éloignée. J'administrai deux malades à *Han-Kheou*. M. Baldus, notre confrère, y avait fait la mission depuis peu, ainsi que dans les autres chrétientés par lesquelles je devais passer, et dans lesquelles il m'avait annoncé. Je trouvai dans cette ville un chrétien qu'il y avait envoyé pour rechercher les enfants de païens en danger de mort, et qui, dans l'espace de dix jours, y en avait baptisé huit. J'y trouvai aussi un des courriers de M. Rameaux que j'avais vu à Macao. C'est avec eux que, dans une barque de chrétiens et sur un fleuve moins grand que le précédent, mais plus grand qu'aucun de ceux de France, je me dirigeai vers les parties septentrionales du *Hou-Pé*, ayant encore à monter une centaine de lieues au milieu de plaines immenses.

« Un jour et demi après j'étais à *Cha-Yang*, au milieu d'une jeune et fervente chrétienté. Elle doit son origine à ce hasard de Providence qui, sans l'industrie des hommes, transporte au loin sur une terre inculte une nouvelle semence pour la fécon-

der. Un chrétien du *Se-Tchuen* était venu exercer son commerce dans cette ville, ne s'attendant à rien moins qu'à en devenir l'apôtre. Peu à peu il gagne la confiance, l'affection et l'estime des païens, et maintenant il se voit entouré de nombreux enfants spirituels. Il me racontait avec attendrissement et une simplicité toute patriarcale comment Dieu se servait de lui pour son œuvre ; comment il jouissait de la bienveillance de tout le monde ; comment le mandarin, qui est son compatriote, l'honorait de son amitié et de ses visites ; combien mes confrères qui venaient de baptiser là des adultes étaient contents de lui ; combien il avait espoir de faire encore de nouvelles conquêtes à la Foi. Un de ces néophytes n'avait été appelé qu'à la dernière heure du jour, et il était déjà allé recevoir le denier du père de famille. Pendant plusieurs jours, on chanta des prières auprès du défunt; ce qui attirait un grand concours de païens, qui venaient voir et admirer une pareille nouveauté. Dans la crainte que les chrétiens encore inexpérimentés ne se permissent quelque chose de superstitieux en rendant leurs derniers devoirs au mort, M. Baldus avait envoyé deux jeunes gens d'une chrétienté où il faisait mission, à une dizaine de lieues de là, pour diriger les prières et les cérémonies. En retournant chez eux, ils me servirent de guides. On m'avait procuré un cheval ; je refusai de m'en servir, allant joindre des confrères qui étaient dans l'usage d'aller toujours à pied. Le 7 mai, j'eus le plaisir d'embrasser M. Baldus, et le 9, M. Rameaux, qui faisait mission dans le district de *Kin-Men-Tcheou.*

« Pour continuer mon voyage, j'avais attendu une barque chrétienne. Je partis en effet sur une qui venait de servir à un mandarin que le vice-roi de *Ou-Tchang-Fou* envoyait à *Gan-Lo-Fou.* Arrivés de bonne heure à *Cou-Tching*, nous ne nous y arrêtâmes pas, afin de nous éloigner plus vite d'un endroit dangereux. Car quoique notre résidence des montagnes soit sous la juridiction des mandarins de cette ville de troisième ordre, ni nous ni nos chrétiens n'avons pas grande confiance en leur protection ; c'est à eux que nous devons nos martyrs et nos confesseurs et hélas ! des apostats et des ruines de résidences et d'églises. Comme le défaut d'exercice dans la barque avait affaibli mes jambes, je me trouvai fort fatigué le soir. Le lendemain nous avions une dizaine de lieues à faire à travers de bien rudes montagnes. Après beaucoup d'efforts et de peine, j'étais parvenu au pied de la dernière ; mais ici je n'en pouvais

déjà plus. En la voyant s'élever devant moi, je vins à me rappeler que je portais une petite croix à laquelle était attachée l'indulgence du chemin de la Croix ; c'était bien le cas de tâcher de la gagner. Depuis quelques heures je ne me traînais qu'à l'aide du parapluie dont je ne pouvais me servir contre une pluie qui tombait à verse. Je m'asseyais sur toutes les pierres que je rencontrais ; puis je me remettais à grimper, quelquefois avec les mains. Si vous me permettez de parler ainsi, j'aurais au besoin grimpé avec les dents, pour suivre la voie que la Providence m'avait tracée. Mon pauvre conducteur était réduit à me rendre le service qu'on rend à une mauvaise rosse qu'on soulève et qu'on pousse en avant ; mais il fut relevé par un jeune homme qui descendit de la montagne. Plusieurs chrétiens gardaient les bestiaux sur les hauteurs. En voyant mon train, ils devinèrent bien ce que c'était, car j'étais attendu ; ils furent bientôt auprès de nous. Comme je n'avais pu rien manger de tout le jour, ils s'imaginèrent de me faire prendre quelque chose ; un d'eux, qui n'était pas loin de sa maison, y courut et apporta des œufs et du thé. Le peu que je m'étais efforcé d'en avaler, je le rejetai presque aussitôt. Je me sentais un peu plus fortifié, parce qu'ils me disaient que, dans l'enceinte des montagnes où nous étions, il n'y avait que des chrétiens, et qu'il en était à peu près de même dans les environs. Enfin je doublai le sommet de la terrible montagne, et sur le revers, je trouvai, cachée dans un bosquet de bambous, notre résidence, où M. Rameaux et un confrère chinois me reçurent à bras ouverts. Avec eux j'eus bientôt oublié toutes mes fatigues, et je ne tardai pas à me trouver au courant.

« Mon séjour au milieu de confrères, dont la compagnie m'était aussi agréable qu'utile, ne fut pas de très longue durée. Je m'en séparai vers la mi-juillet pour me rendre dans le *Ho-Nan*, où je devais continuer mes études auprès de deux confrères chinois qui se trouvaient dans cette province. A cause des chaleurs, M. Rameaux m'obligea de prendre le mulet de la maison. Le premier jour, après avoir franchi bien des montagnes, bien des rochers et des ravins, nous nous avançâmes encore dans la plaine. Quoique tout mon dîner eût été un morceau de pain mangé avec appétit auprès d'une source, arrivé à l'auberge où nous devions coucher, je fis peu d'honneur au souper. Cela fâcha sérieusement le vieux grand-père de la maison, qui se mit à me dire que j'étais un avare, qu'un

grand monsieur qui allait à cheval ne devait pas plaindre ses *sapèques* pour manger deux écuellées de *mien*, espèce de rubans en pâte de farine de froment servis avec du potage. Le lendemain nous nous arrêtâmes vers midi à *Lao-Ho-Kheou*, place de commerce, l'une des plus considérables du *Hou-Pé*, après *Han-Khcou*. Malgré la vaste étendue de ces deux villes, dont la première a plus de deux lieues, et la seconde de six à sept lieues de long, les Chinois ne leur donnent que le nom de marché. Elles renferment bien des richesses, de grands magasins, de belles boutiques, des rues ornées comme celles de nos premières villes de France dans des jours de triomphe; car tout le long de ces rues on voit, au-dessus et aux deux côtés, une superbe file de pièces de menuiserie bien peintes et couvertes de lettres d'or, qui servent d'enseigne. Paris a des rues plus tumultueuses, mais non plus vivantes ; et dans ses boutiques, on n'est pas accueilli avec plus de politesse et de prévenance, ni servi avec plus de grâce. Il y a quelques chrétiens à *Lao-Ho-Kheou*, mais nous ne pouvions les voir que dans les barques, pour ne pas tomber entre les mains de deux anciens apostats, qui sont nos mortels ennemis. M. Rameaux a failli une fois être pris par eux. Le soir, nous étions loin de là. Nous logeâmes dans une auberge où nous fûmes obligés de passer la nuit sous les armes, car nous avions compris qu'on avait bonne envie de nous voler. Nous prîmes nos mesures en conséquence, et on ne nous vola que le sommeil. Le quatrième jour, mes courriers étaient dans les transes, parce qu'ils avaient remarqué quelques personnes s'intriguer à mon sujet, et ils jugèrent à propos de me cacher dans un char. Le même jour, vers minuit, je parvins à notre résidence de *Nan-Yang-Fou*, où je demeure encore. Quoique ce soit dans cette maison que M. Clet a été pris, j'y suis en sûreté et en parfaite sécurité.

« Ainsi, mon très cher oncle, depuis mon départ de France jusqu'à mon arrivée ici, il s'est écoulé seize mois, pendant lesquels j'ai été presque continuellement en course, pour faire environ huit mille lieues. J'ai assez couru pour désirer de n'avoir plus d'autre grand voyage à faire que celui qui ne se fait ni par eau, ni par terre. Mais en attendant, je ne saurais éviter les longues promenades dans l'intérieur de cette vaste Chine. Il le faut bien; si je suis venu de si loin, c'est sans doute pour courir encore dans cette arène; Dieu veuille que j'y coure de manière à obtenir l'incorruptible couronne ; *sic currite ut comprehendatis !*



Mandarin Civil.

« Il est bien temps de donner fin à cette longue lettre. Aussi n'ajouterai-je plus rien, si ce n'est que, en recommandant ma personne et mon ministère à vos prières et saints sacrifices, je vous supplie de me recommander encore aux personnes charitables, et d'interpréter les sentiments de mon cœur auprès de mes parents de Montauban, de M. Gratacap, et de tous ceux qui veulent bien m'honorer de leur souvenir et de leur amitié.

« Je suis pour la vie, mon très cher oncle, votre très attaché et respectueux neveu,

J. G. PERBOYRE, *Miss. Apost.*

Chapitre VI. — OCCUPATIONS DU Bx PERBOYRE DANS LE HO-NAN.

MONSIEUR Perboyre fut reçu avec la plus grande joie par ses confrères, qui l'avaient connu en France, et pouvaient apprécier ses talents. M. Rameaux, mort, il y a quelques années, vicaire apostolique du *Kiang-Si* et du *Tche-Kiang*, était alors supérieur de cette mission. Persuadé que M. Perboyre était plus propre que lui à la diriger, il demanda la permission de lui céder son poste; mais son humilité ne put vaincre celle de son nouveau collaborateur ; malgré ses instances réitérées, il lui fallut remplir l'office de supérieur envers celui qu'il aurait voulu regarder comme son maître et son guide.

M. Perboyre ne put se mettre à l'œuvre immédiatement; il avait besoin d'étudier la langue. Mais, grâce à sa persévérance, il put bientôt travailler au salut de ses chers Chinois. Comme il n'a pas été possible de recueillir d'ailleurs des renseignements circonstanciés sur cette partie de sa vie, on nous permettra de reproduire ici quelques-unes de ses lettres, qui donnent des détails sur le *Ho-Nan* ou sur ses travaux.

La lettre suivante, qu'il écrivit de Chine à son père, est empreinte d'une simplicité qui la fera lire avec plaisir ; on y remarquera surtout la pensée favorite qui le domine, celle d'offrir sa vie pour la cause de la religion.

« En Chine, 22 août 1836.

« MON TRÈS CHER PÈRE,

« Depuis longtemps vous avez su que j'étais arrivé à Macao en bonne santé. J'ai passé deux mois à voyager de nouveau

par mer, et cinq mois à voyager par terre. Le bon Dieu m'a toujours bien protégé, et je suis parvenu à ma destination sans qu'il me soit arrivé aucun accident. Dans ce pays-ci, les Missionnaires sont habillés comme les Chinois, et il n'y a que les chrétiens qui sachent d'où nous sommes, parce qu'il n'est pas permis aux étrangers d'entrer dans cet empire, qui est peut-être dix fois grand comme la France. Je suis passé par beaucoup de grandes villes, j'ai traversé des rues plus longues, plus remplies de monde, entourées de plus de boutiques que la grande rue de Cahors, et je n'ai jamais été reconnu comme étranger, ou du moins on ne m'a rien dit. Avec quelques précautions, les missionnaires peuvent demeurer en Chine, aller et venir, remplir leur office, sans courir trop de risques d'être pris. Nous pouvons vivre dans ce pays comme dans un autre; dans une partie de la Chine, il y a du blé, et dans l'autre, il y a du riz qui sert de pain ; il n'y a pas de vin de vigne, mais il y a d'autres boissons ; les légumes n'y manquent pas. Les Chinois en général sont fort doux et bons enfants. Nous avons des fatigues et quelques peines à supporter ; mais il y en a partout ; et puis il faut bien gagner le ciel à la sueur de son front. Si nous avions à souffrir le martyre, ce serait une grande grâce que le bon Dieu nous accorderait ; c'est une chose à désirer et non à craindre. Ainsi, mes chers parents, n'ayez d'autre sollicitude pour moi que celle de prier pour que je me sauve et que je contribue à sauver les autres. Il y a en Chine des missionnaires non seulement de France, mais encore d'Italie, d'Espagne et du Portugal ; il y a aussi un bon nombre de prêtres chinois. Il y a incomparablement plus de païens que de chrétiens. Vous devez prier pour leur conversion. Il s'en convertit tous les ans un bon nombre. Il faut espérer que peu à peu ils embrasseront notre sainte religion... »

On voit par cette lettre que M. Perboyre avait un grand désir de verser son sang pour la Foi ; mais il faillit être bien trompé dans son attente. Peu de temps après son arrivée au lieu de sa résidence, il fut atteint d'une maladie grave qui le conduisit aux portes du tombeau. On jugea à propos de lui administrer les derniers sacrements ; néanmoins, trois mois après,il était à peu près guéri, il se remit à l'étude de la langue chinoise, et, bien qu'il fût encore faible, il entreprit sa première mission avec un prêtre chinois qui le secondait. Les chrétiens, qu'ils devaient évangéliser, vivaient depuis longtemps dans de mauvaises dispositions, et refusaient, la plupart, de remplir

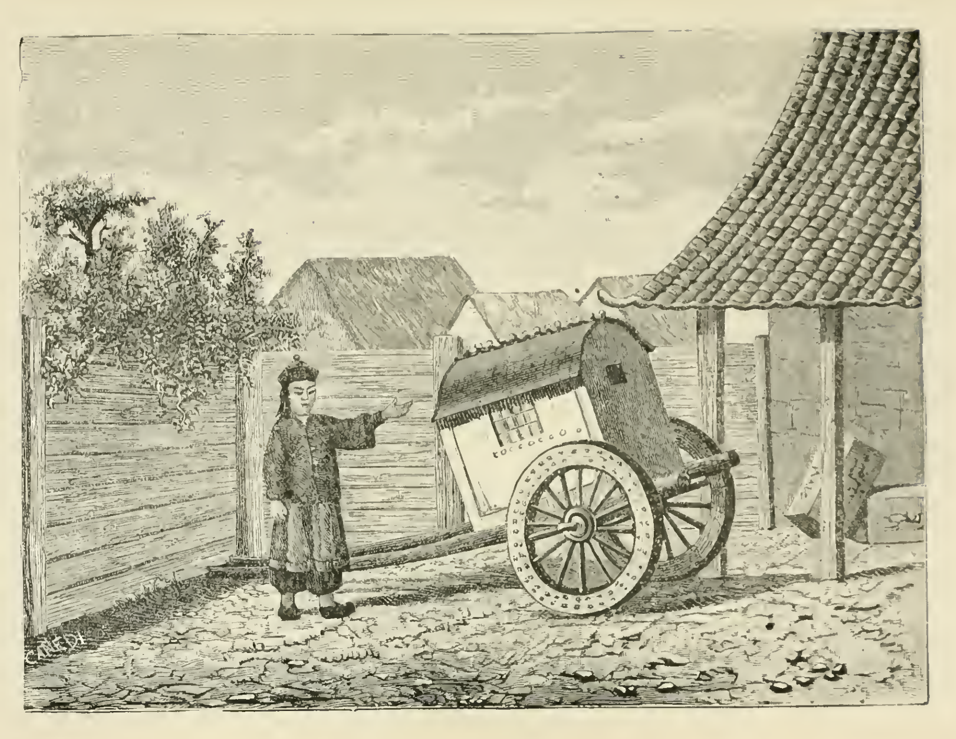
leurs devoirs annuels auprès d'un autre missionnaire chinois, qui était à leur portée. Mais ils ne résistèrent pas au zèle de M. Perboyre et du missionnaire qui travaillait avec lui. Après cette première mission, M. Perboyre se lança tout à fait dans la carrière évangélique. Nous le laisserons nous donner lui-même quelques détails sur ses travaux et ses fatigues, dans la lettre qu'il écrivait au directeur du séminaire interne de la Congrégation.

« Ho-Nan, 25 septembre 1837.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

« Il y a quatorze mois que je suis dans le *Ho-Nan*. Ce temps, je l'ai passé partie en résidence, partie en mission. Je ne vous parlerai pas d'une maladie de trois mois que je fis peu après mon arrivée ici. Vous n'avez qu'à vous représenter une longue scène d'infirmerie, où les médecines ne jouent aucun rôle. Aussitôt que j'eus recouvré mes forces, j'entrepris avec un jeune confrère chinois l'administration de nos chrétiens du *Ho-Nan*. Pour en visiter environ quinze cents distribués en une vingtaine de chrétientés, il nous a fallu faire plus de trois cents lieues, et traverser la province dans toute sa longueur et largeur. Cette tournée a été d'une demi-année. Pour que vous puissiez mieux vous en faire une idée, je vais la refaire avec vous. Supposons le lieu de notre résidence et le point de notre départ dans le diocèse de Cahors ; faisons là d'abord quelques missions, ensuite allons en faire d'autres dans les diocèses d'Alby, du Puy, d'Autun, d'Orléans, de Versailles et d'Amiens ; c'est à peu près le tableau de la position et des distances respectives des districts que nous avons parcourus. Comme vous pensez bien, cela ne s'est pas fait sans quelques fatigues. Nous avons voyagé quelquefois à pied, le plus souvent sur des chars non suspendus, par des chemins tels que peuvent être des chemins qui ne sont soignés ni par le gouvernement, ni par les particuliers : ordinairement partant de nuit de chez les chrétiens, et arrivant chez eux de nuit, ayant la barbe toute blanchie par le givre et les matinées d'hiver, le visage hâlé, les oreilles, le cou et le front pelés par les chaleurs d'été. Je ne veux pas vous présenter le tableau de la manière d'être dans la plupart des auberges de la Chine, lequel ne pourrait être complet sans être dégoûtant. Je dirai seulement que, si l'on est avide de privations et de mortifications, il y a là de quoi faire une sainte fortune. Du reste, quoique le meil-

leur lit qu'on y trouve soit une natte étendue par terre ou sur un petit tréteau, on aime bien à y prendre son somme, et à s'y reposer des fatigues du jour. Arrivés dans les auberges nous avons été quelquefois importunés, tantôt par un homme de la police qui venait nous faire subir un interrogatoire et inscrire nos noms, tantôt par des gens de tribunal qui nous forçaient de leur céder notre logement et d'aller chercher hospitalité ailleurs. Avoir à soutenir le personnage de concitoyen dans tous les voyages n'est pas la plus petite des incommodités pour le missionnaire européen. Pour ne pas se trahir, il se tient lui-même sur la réserve, laissant parler et agir les chrétiens qui l'accompagnent, et qui, malgré les précautions que leur prudence ou leur timidité leur fait prendre, éprouvent parfois d'assez grandes inquiétudes, tandis que le missionnaire sent au dedans de lui-même une latitude et une liberté de cœur qui l'élèvent au-dessus de tout et le remplissent de joie au milieu des dangers. Jugez, par la particularité suivante, combien la conduite d'un Européen est une opération méritoire, difficile et périlleuse aux yeux de certaines personnes. Un des chrétiens les plus habiles du pays, dont je n'avais pas encore réclamé les services, ayant un de ses fils atteint d'une grave infirmité, pour obtenir sa guérison, fit vœu d'accompagner un missionnaire européen. Je lui donnai lieu d'accomplir son vœu, le priant de m'accompagner dans un voyage de huit jours, que nous fîmes très heureusement. Mais lui ne fut pas aussi heureux en retournant chez lui ; car, par ordre d'un mandarin, il fut requis, avec son char, pour une corvée qui l'obligea à un détour de plus de cent lieues. Dans le plus long de mes voyages, qui a été de onze jours, nous n'avons eu d'autre accident que d'être versés dans l'eau, c'est-à-dire dans le chemin changé en ruisseau par une pluie d'orage. Nous fûmes bien trempés avec nos effets, et un des conducteurs eut un œil poché, ce qui fut sans grave suite. Le *Ho-Nan* n'ayant guère de montagnes que dans la partie du nord, presque toutes nos courses se sont faites dans la plaine. Dans le nombre considérable de villes que j'ai traversées, je n'ai pas remarqué de grandes curosités ; en général, elles n'ont que deux rues un peu passables. J'ai cependant vu un marché renommé, dont les rues croisées et bien alignées m'ont rappelé celles de Carcassonne (ville basse). Cette province est peut-être moins commerçante que plusieurs autres ; les routes sont cependant pleines d'hommes charriant des marchandises



Voiture chinoise.

d'une ville ou d'un marché à l'autre, sur des brouettes qu'ils mettent à la voile quand le vent est favorable : on y rencontre souvent de longues files de chameaux, d'ânes et de mulets, qui exportent et importent les marchandises de diverses provinces. Quelques rivières y sont couvertes aussi de barques. Le fleuve Jaune, que j'ai passé deux fois, n'est pas navigable à cause de l'impétuosité de ses eaux. Pour traverser ce fleuve sur une grande barque, les voyageurs sont à la merci de la rapacité d'une bande de fripons qui la conduisent. Il en est de même en quelques autres endroits pour traverser de petites rivières, que des hommes à la nage font passer aux chars et aux chevaux aussi à la nage. Les grands fleuves de la Chine n'ont point de ponts; seulement, dans le *Kiang-Si*, j'en ai vu quelques-uns à une douzaine d'arches.

« Grâces à Dieu, il se fait toujours de nouvelles conquêtes à la religion dans les diverses provinces de l'empire chinois. Dans le *Ho-Nan*, qui est sans doute celle qui en compte le moins, nous avons baptisé cette année vingt adultes. Il est bien consolant de voir avec quelle ferveur ces néophytes reçoivent le sacrement de la régénération ; mais, d'un autre côté, il est bien triste de voir le démon emporter sa proie, lorsqu'on croyait la lui avoir arrachée. Tout près d'ici, une paysanne d'un âge avancé avait été singulièrement édifiée et vivement touchée de la charité et de la piété avec lesquelles les vierges et les femmes chrétiennes rendaient les derniers devoirs à une pauvre femme sa voisine, et priaient autour de son cercueil ; elle nous avait fait espérer qu'elle embrasserait la religion qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer. Elle a fini par dire : *j'aimerais à être chrétienne, mais je crains la persécution.* Plus loin, une ancienne apostate avait promis de se convertir avec ses fils qui étaient païens ; le démon triompha encore d'elle au moment où il fallut faire le sacrifice de la tablette superstitieuse. Dans une chrétienté où j'ai passé, j'ai vu chez des chrétiens un berger païen dont la mère, veuve et remariée, avait embrassé le christianisme. On l'exhorte à suivre son exemple ; il répond qu'*il le fera plus tard, et qu'auparavant il ne veut que trouver les moyens d'acheter une épouse pour feu son père.* Vous allez peut-être croire que c'est une plaisanterie ou une malice contre sa mère ; pas du tout. Vous saurez que c'est un usage chez les païens, dans certaines contrées de la Chine, que, lorsqu'une veuve convole à de secondes noces, les enfants, pour ne pas laisser leur père sans femme, même après

sa mort, lui achètent une fille morte non mariée. Celle-ci est portée chez son futur et défunt mari, non en convoi funèbre, mais bien comme si elle était vivante, avec toutes les joies, pompes et cérémonies usitées dans les noces des vrais mariages; après quoi, ce singulier couple partage un même deuil dans la famille, et une même tombe au cimetière. Cela semble sentir un peu le Saducéisme. Une autre coutume générale dans toute la Chine, et que les chrétiens partagent avec les païens, c'est que le mari et la femme, ou les femmes, s'il y en a plusieurs, sont toujours après la mort ensevelis sous une même motte de terre, quoique dans des cercueils différents ; tandis qu'un enfant qui, en naissant, meurt avec sa mère, n'est pas enterré avec elle : il a sa tombe à part. On peut trouver la raison et l'origine de cet usage dans les paroles de l'Écriture : *Et erunt duo in carne unâ.*

« Je ne dois pas omettre de vous dire que, pendant que j'étais dans une chrétienté, un maître d'école païen ne cessait de demander à voir la montre du missionnaire, n'en ayant jamais vu. On lui répondait qu'il était nécessaire qu'il vît le missionnaire lui-même pour lui expliquer cette belle machine, sans quoi il n'y comprendrait rien. *Je crains*, disait-il, *qu'il ne m'exhorte à me faire chrétien, ou qu'il ne se moque de ma jambe boiteuse.* Il se faisait illusion sur le second point, mais non sur le premier; car c'était bien là qu'on voulait l'amener. On nous a dit depuis qu'à la prochaine occasion il saurait vaincre ses craintes. Dieu veuille qu'il se laisse prendre ! Dans une autre chrétienté, on introduisit dans la salle où j'étais, un jeune homme païen; il se posa en face de moi, et me considéra avec une aussi grande attention que s'il avait voulu me peindre ; puis il se retira tout satisfait, disait-il, d'avoir vu un nez européen ; car il avait fort à cœur de voir dans sa vie cette merveille, depuis qu'il avait entendu dire à son père, qui avait vu notre vénérable confrère, M. Clet, que les Européens ont le nez plus long que les Chinois. C'est assez de ces petites particularités : mais puisque j'ai nommé M. Clet [1], il faut que je vous dise sur son compte quelque chose de plus intéressant que ce que je viens de vous raconter.

« Comme dans mes voyages j'ai plusieurs fois suivi ou croisé les routes que ce vénérable confrère avait parcourues, lorsque, chargé de chaînes pour Notre-Seigneur, il était conduit devant

1. Missionnaire lazariste martyrisé en 1820.

les divers tribunaux de cette province et du *Hou-Kouang*, je vous assure que ce n'est pas sans émotion que j'en entendais rappeler le souvenir par ceux qui m'accompagnaient. C'est dans l'endroit même où je me trouve en ce moment qu'il a été pris ; et nos plus proches voisins l'ont suivi dans toutes ses prisons, par cela même qu'il avait été leur hôte. Je vous rapporterai donc les particularités suivantes, comme les tenant de sources certaines :

« 1° Le jour même où il fut pris, avant que dans tous les environs on eût la moindre nouvelle qu'on le poursuivait, il annonça à une personne, qui vit encore, que ce jour-là les satellites viendraient le prendre, ce qui donna à penser à cette personne que le Seigneur avait sans doute envoyé son ange pour l'en avertir. 2° Au premier tribunal où il fut traduit, il dit entre autres choses au mandarin : *Mon frère, maintenant tu me juges, dans peu de temps mon Seigneur te jugeras toi-même.* Alors le mandarin furieux lui dit : *Je vais te frapper, et je verrai comment ton Seigneur me punira.* Il le fit frapper en effet. M. Clet n'avait pas encore consommé son martyre, que ce mandarin était mort misérablement. 3° A un autre tribunal, il dit au mandarin : *Maintenant je suis jugé, mais avant trois ans votre empereur rendra ses comptes au Seigneur.* Environ six mois après la mort de M. Clet, l'empereur *Kia-Kin* mourut en Tartarie, frappé de la foudre (ce que les Chinois n'osent pas dire tout haut).

« Ces petites particularités ne peuvent qu'ajouter à la vénération que vous avez déjà pour ce respectable confrère, qui a scellé de son sang la foi qu'il a prêchée aux Chinois. Pour mon compte, je me félicite de travailler dans cette portion de la vigne du Seigneur, qu'il a cultivée lui-même avec tant de zèle et de succès. Son souvenir, que l'on conserve si précieusement, ne sert pas peu à m'animer à marcher sur ses traces, et à continuer le bien qu'il a commencé.

« Permettez-moi, Monsieur et cher Confrère, de réclamer de nouveau une part toute spéciale à vos saints suffrages, et de me recommander par vous à la charité de nos supérieurs, confrères, frères et sœurs, vous priant de m'acquitter auprès de tous, et particulièrement de M. le supérieur général.

« Je suis, etc. »



Chapitre vij. — M. PERBOYRE EST ENVOYÉ DANS LES MISSIONS DU HOU-PÉ.

AU mois de janvier 1838, M. Perboyre fut appelé dans le *Hou-Pé*, pour y travailler, comme il avait fait dans le *Ho-Nan*, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Le peu de temps que M. Perboyre passa dans le *Hou-Pé*, fut signalé par de grands succès. Sa vertu frappait non seulement ses confrères, mais encore les fidèles qui tous le regardaient comme un saint. Il était venu en Chine pour y chercher des souffrances ; il put contenter son désir, car on comprend sans peine combien est dure dans cette contrée la vie du missionnaire. Les maisons n'ont point de cheminées et presque pas de fenêtres : en général elles sont obscures et malsaines, et l'on ne peut y allumer du feu sans être enveloppé d'une épaisse fumée qui fatigue la poitrine et offense les yeux. Un peu de riz, des herbes cuites à l'eau, une nourriture sans assaisonnement et souvent malpropre : voilà ce qui doit soutenir les forces d'un missionnaire épuisé par le travail. Son lit est le plus souvent une simple planche avec une couverture pour se garantir du froid ; et cela, après des journées entières consacrées à des labeurs pénibles, ou après de longs voyages. Qu'on ajoute à ces privations les incommodités occasionnées par les chaleurs, qui sont très grandes en été dans les contrées qu'il habitait, qu'on ajoute encore la faim et la soif, et l'on concevra qu'en effet, comme M. Perboyre l'a dit dans ses lettres, les missionnaires mènent en Chine la vie apostolique. Il avait aussi beaucoup à souffrir à cause de la faiblesse de son tempérament et de plusieurs infirmités. Mais comme tout cela ne lui suffisait pas, il traitait son corps avec une grande sévérité ; il portait autour de ses reins une chaîne de fer. Disons encore une particularité qui, du reste, ne surprendra pas. Dans leurs courses apostoliques, les missionnaires n'ont pas toujours la faculté de changer de linge. Errant en divers lieux, vivant parmi des chrétiens pauvres et souvent couverts d'une vermine immonde, il est impossible qu'ils s'en garantissent eux-mêmes. Or, tel était le partage de M. Perboyre : mais par esprit de pénitence, et à l'exemple de plusieurs saints, il se laissait dévorer en



Église de Aou-Poa.

quelque sorte tout vivant, et ne faisait rien pour se débarrasser de ce supplice.

Il était sans cesse occupé à parcourir les villages où se trouvaient des chrétiens, soit pour instruire les ignorants, soit pour convertir les pécheurs et les apostats, soit pour ranimer la ferveur des tièdes. Quoi qu'il fût d'une santé délicate, il était toujours prêt à braver les plus mauvais temps, même au milieu de la nuit, pour porter les secours de son ministère à ceux qui en avaient besoin.

Comme les chrétiens pouvaient être appelés d'un moment à l'autre à confesser leur foi devant les tribunaux, il s'appliquait à les affermir par des exhortations fréquentes, dans lesquelles il leur montrait combien il est avantageux de confesser généreusement JÉSUS-CHRIST. Il leur lisait souvent les Actes des Martyrs, afin de leur mettre devant les yeux des modèles qu'ils pussent imiter dans l'occasion. Au récit de ces glorieux combats, on voyait qu'il s'exaltait lui-même, et qu'il brûlait du désir de donner sa vie pour son divin Maître. Il les lisait aussi en son particulier, comme pour s'exciter et se fortifier contre les tourments qu'il aurait un jour à souffrir. Peu de temps avant qu'il fût arrêté, se trouvant avec Mgr Baldus, il lisait dans les Annales de la Propagation de la Foi le récit des tortures affreuses qu'avaient endurées quelques Missionnaires de la Cochinchine. Il parut fortement impressionné par cette lecture, et frémit comme s'il eût lui-même ressenti les atteintes de ces tourments. Il finit par dire que ces raffinements de barbarie faisaient horreur à la nature, mais que du reste, dans l'occasion, Dieu donnait les grâces nécessaires pour les supporter. La question ayant été posée sur la conduite que devaient tenir les Missionnaires en présence des mandarins, qui interrogent souvent avec des insinuations artificieuses sur le nombre et le nom des chrétiens, afin de pouvoir ensuite les vexer légalement, M. Perboyre répondit que, dans ce cas, il fallait imiter le silence si sublime que Notre-Seigneur opposa aux questions de Pilate et d'Hérode.

L'heure approchait où le vaillant athlète allait descendre dans l'arène; mais avant cette lutte redoutable et glorieuse, Dieu voulut le préparer par un martyre encore plus affreux pour son cœur. On connaît la cruelle épreuve qu'eut à subir saint François de Sales pendant sa jeunesse, lorsqu'il lui sembla qu'il était exclu du royaume des cieux, et destiné à brûler éternellement. M. Perboyre passa plusieurs mois par cette

tribulation si accablante. Dieu lui ayant retiré toutes ses lumières pour le laisser plongé dans la désolation, il lui parut qu'il n'avait rien à attendre désormais de la miséricorde divine. Il ne voyait plus en Dieu qu'un juge sévère qu'il avait irrité par l'abus de ses grâces et par ses péchés innombrables. Il avait beau prier, pleurer et gémir; Dieu le repoussait avec colère et avec mépris. Son crucifix était devenu muet pour lui, ou plutôt, il n'entendait sortir des plaies de son divin Sauveur que des arrêts de réprobation. S'il cherchait quelque consolation aux pieds du Saint-Sacrement, il n'y trouvait que de plus grandes amertumes. Chaque fois qu'il célébrait le saint Sacrifice et qu'il recevait le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, il se figurait n'être plus qu'un second Judas qui buvait et mangeait sa propre condamnation. Une nuit profonde s'était faite dans son âme; ses soupirs ni ses prières n'étaient plus écoutés; il pouvait dire comme le Prophète royal: « Mes larmes « sont devenues ma nourriture pendant le jour et pendant la « nuit,lorsque j'entends retentir tous les jours à mes oreilles ces « paroles si désolantes: Où est ton Dieu? » Le sommeil fuyait de ses paupières ; la nourriture lui était devenue insipide. C'était en vain qu'il s'était appliqué à servir Dieu depuis sa plus tendre enfance; c'était en vain qu'il avait fait de grands sacrifices pour lui témoigner son amour: tout cela était perdu pour lui. Ces horribles angoisses lui causèrent de telles souffrances, que sa santé en fut considérablement altérée. On le voyait pâlir et se dessécher chaque jour comme une plante brûlée par les ardeurs du soleil; et il aurait infailliblement succombé, si Dieu n'eût mis des bornes à cette épreuve. JÉSUS-CHRIST, qu'il copiait si fidèlement, avait voulu lui faire partager son agonie et son état de délaissement au jardin des Oliviers, avant de lui faire endurer les tourments de Jérusalem et du Calvaire. Ce divin Sauveur lui apparut attaché à la croix, jetant sur lui un regard d'une ineffable bonté, et lui dit affectueusement: « Que crains-tu? Ne suis-je pas mort pour toi? « Mets tes doigts dans mon côté, et cesse de craindre ta « damnation. » La vision ayant disparu, il sentit que toutes ses terreurs s'étaient dissipées pour faire place à la paix la plus délicieuse. Le lendemain, il ne restait aucune trace de la maigreur effrayante que lui avait occasionnée cette épreuve. Il n'eut plus que des pensées consolantes; car il avait reçu une assurance de son salut et un présage de son martyre.

« C'est lui-même, disait plus tard Mgr Baldus, qui m'a ra-

conté ce fait, dans une conversation que j'avais avec lui dans notre résidence de *Cou-Tching*, et je remarquai qu'il mettait cet événement sur le compte d'une tierce personne. Pour ne pas lui laisser croire que j'étais dupe de sa pieuse supercherie, lorsqu'il eut terminé son récit, je lui dis sur-le-champ : Je sais bien de qui vous parlez ; c'est à vous que cela est arrivé. Son embarras, ses réponses évasives, furent pour moi une démonstration, qui valait un aveu complet. Je n'en doute pas plus que de l'acte de charité de saint Vincent, qui se fit forçat et porta les chaînes d'un malheureux condamné, et qui, interrogé sur la réalité de ce fait, ne voulut, dit son historien, ni l'affirmer, ni le nier. »

Chapitre viii. — PERSÉCUTION DANS LE HOU-PÉ : ARRESTATION DE M. PERBOYRE ; TOURMENTS ENDURÉS POUR LA FOI.

LE *Hou-Pé* jouissait d'une tranquillité parfaite, et rien n'annonçait une persécution imminente. Mais le démon, frémissant de rage à la vue de M. Perboyre, disait un religieux franciscain, ne pouvait considérer le bien qu'il faisait, sans chercher à y mettre obstacle ; et, tandis que les Missionnaires et les chrétiens se croyaient en paix, l'enfer préparait sourdement l'orage épouvantable qui allait fondre sur cette province. Le 15 septembre 1839, jour de la fête du saint Nom de Marie, M. Perboyre et M. Baldus, son confrère, se trouvaient dans leur résidence de *Tcha-Yuen-Keou*, petit village du département de *Cou-Tching*, près du marché *Kouan-in-Tam ;* ils avaient célébré la sainte Messe et prenaient un déjeuner frugal avec un religieux franciscain qui passait par leur résidence. Tout à coup on vient leur dire de pourvoir en toute hâte à leur sûreté ; que le préfet civil et militaire arrivait avec le commissaire du vice-roi et les autres petits mandarins de *Cou-Tching;* que ces magistrats étaient accompagnés d'un grand nombre de soldats et de satellites. Les Missionnaires s'empressent de fuir dans diverses directions pour ne pas tomber du moins tous à la fois au pouvoir de leurs ennemis.

A peine étaient-ils à l'abri de ce premier coup de main, que les mandarins se présentèrent avec leurs troupes et cer-

nèrent la maison. Désappointés de voir que leur proie leur avait échappé, ils se saisirent de tout ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, brûlèrent les papiers et la plupart des livres des Missionnaires : ce qu'ils firent avec si peu de précaution, que la maison elle-même fut incendiée, et qu'un mandarin faillit périr dans les flammes. Ils traitèrent aussi avec inhumanité quelques familles chrétiennes. Plusieurs fidèles furent pris, chargés de chaînes et conduits à *Cou-Tching*, où on employa contre eux toute sorte de vexations pour les faire apostasier, ou pour les engager à déceler les prêtres, surtout les prêtres européens.

Pendant ce temps-là, les Missionnaires erraient à l'aventure, sans savoir où trouver un gîte pour se mettre à l'abri de leurs persécuteurs, qui ne leur donnaient point de relâche. Marchant la nuit et le jour, tantôt, ils se cachaient dans les maisons des chrétiens, où ils n'entraient qu'en tremblant, et qu'ils abandonnaient bientôt pour ne pas les compromettre ; tantôt il se retiraient sur le sommet des montagnes. Il leur fallait aire beaucoup de marches et de contre-marches, qui les accablaient de fatigue. Dès le second jour, M. Perboyre se trouva tellement épuisé, qu'incapable de faire un pas de plus, il s'arrêta dans une forêt, n'ayant pour compagnon qu'un Chinois qui lui servait de guide. Les satellites, qui suivaient activement ses traces, l'atteignirent bientôt, sans toutefois le reconnaître ; et comme ils ne se doutaient pas qu'ils avaient devant eux celui qu'ils cherchaient, ils demandèrent à son guide s'il ne l'aurait pas vu. Alors ce misérable, séduit comme un autre Judas par l'appât de l'argent leur demanda à son tour combien on donnerait à celui qui le livrerait. — *On lui donnera trente taëls*, lui dirent les satellites. — *Eh bien!* reprit le traître en montrant M. Perboyre, *voici celui que vous cherchez.*

A l'instant les satellites se précipitèrent sur le Missionnaire comme l'oiseau de proie sur la colombe. Ils le sommèrent d'abord de déclarer le lieu où s'étaient cachés les autres prêtres ; et comme il répondit qu'il n'en savait rien, ils le frappèrent avec tant de brutalité qu'une grande partie de son corps en fut meurtrie. Ils le dépouillèrent ensuite de ses vêtements, lui lièrent les mains derrière le dos, et le conduisirent au mandarin, qui attendait dans le village de *Tcha-Yuen-Keou*. Lorsqu'il fut arrivé, le mandarin lui demanda s'il était Européen et prédicateur de la religion chrétienne. Le confesseur ré-



Arrestation en Chine.

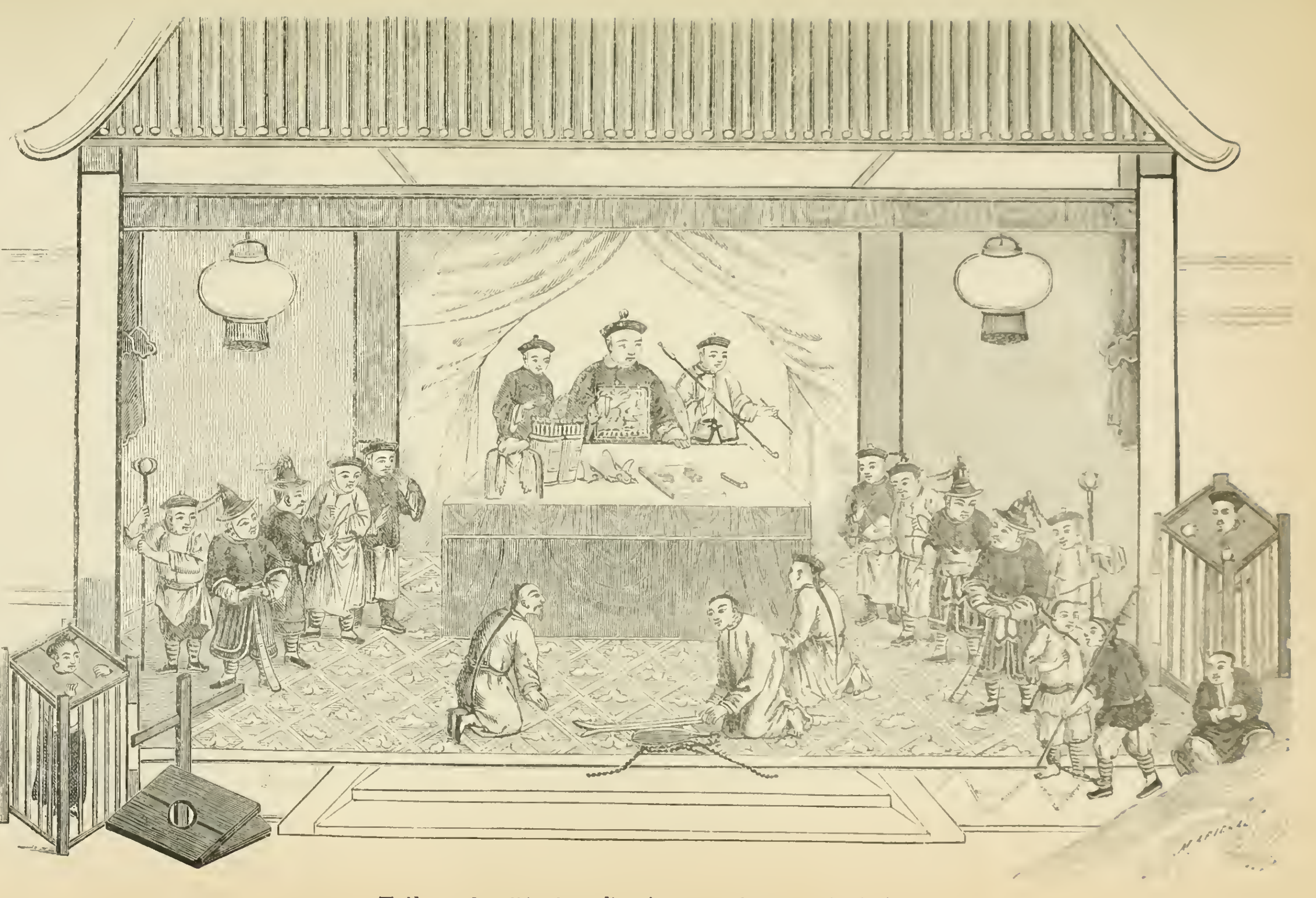
pondit affirmativement, et le pria de lui faire rendre ses habits, ce qui lui fut accordé. Aussitôt qu'il eut mis ses vêtements, on le suspendit par les mains à un poteau, de manière que ses pieds ne pouvaient toucher la terre; mais comme son extrême faiblesse donnait lieu de présumer qu'il ne supporterait pas ce supplice toute la nuit, on le fit asseoir sur une espèce de banquette de bois, à laquelle ses jambes furent étroitement attachées pour rendre sa fuite impossible.

Ce fut dans cet état qu'il passa la nuit, bénissant Dieu d'être traité comme son divin Maître et de partager ses opprobres et ses souffrances. Le lendemain matin, on le conduisit, chargé de chaînes comme un malfaiteur, à la ville du *Cou-Tching*, de laquelle dépend le village où il se trouvait. Mais les cruels traitements de la veille lui ayant enlevé le peu de forces qui lui restaient, il dut faire des efforts inouïs pour suivre les satellites. La Providence vint au secours de son fidèle serviteur. Un païen, nommé *Lieu*, chef d'une bourgade voisine, étant venu à passer, et l'ayant considéré attentivement, fut frappé de l'air de candeur et de sainteté qui brillait sur son visage et sur tout son extérieur; il se sentit en même temps ému de compassion à la vue de ses souffrances. Il demanda donc et obtint la permission de le faire porter à ses frais dans une litière jusqu'à *Cou-Tching*. A cet effet, il donna à des porteurs sept cents sapèques, qui équivalent à trois francs de notre monnaie. M. Perboyre, profondément touché de la charité de ce païen, lui en exprima sa reconnaissance; et nous verrons ailleurs comment, après sa mort, il sut payer ce bienfait.

Arrivé à *Cou-Tching*, le serviteur de Dieu comparut d'abord devant un tribunal militaire. *Êtes-vous prêtre de la religion chrétienne?* lui demanda le mandarin. — *Oui, je suis prêtre et prédicateur de cette religion. — Voulez-vous renoncer à votre foi. — Jamais je ne renoncerai à la foi de JÉSUS-CHRIST. — Quels sont les motifs qui vous ont porté à venir propager votre religion dans ce pays?* Il ne répondit pas à cette question. Après cela, ayant été de nouveau chargé de chaînes et conduit au tribunal civil, on le mit dans une prison où il resta trente-trois jours. Pendant ce temps il fut présenté une fois devant ses juges. On lui demanda quelle route il avait suivie pour se rendre dans ce pays. Il répondit qu'il était venu à *Côu-Tching* par *Nan-Chan*. — *Quelles sont les maisons des chrétiens dans lesquelles vous avez logé?* Il garda le silence. — *Quels sont les lieux dans lesquels vous avez prêché? Combien*

de personnes avez-vous cherché à attirer à votre religion? Tous ceux qui ont entendu vos prédications ont-ils embrassé la religion que vous leur avez enseignée? Y a-t-il d'autres prêtres chrétiens en Chine? Pour toute réponse à ces questions, il dit: — *Je ne connais que moi-même.* — *Quels sont les avantages que vous espérez retirer de la prédication de la doctrine chrétienne?* — *J'exhorte les hommes à connaître et à servir Dieu, afin que par la pratique des bonnes œuvres ils s'efforcent d'acquérir la vie éternelle, et d'éviter le sort de ceux qui font le mal et qui souffriront des supplices éternels.* Tel fut le second interrogatoire que le missionnaire eut à subir à *Cou-Tching*. Les mandarins de cette ville le traitèrent avec assez d'humanité pendant tout le temps qu'il y resta.

De *Cou-Tching* le confesseur de la foi fut conduit à *Siang-Yan-Fou*, ville d'un ordre supérieur à celle du *Cou-Tching*. Ayant été traduit devant le tribunal de première instance, le mandarin lui fit les questions suivantes: *Êtes-vous Européen? A quoi vous occupez-vous?* — *Je suis Européen, et mon emploi est de prêcher la doctrine chrétienne.* — *Puisque cette religion est reçue en Europe, pourquoi êtes-vous venu la prêcher en Chine?* — *Il est permis de prêcher cette religion partout: et c'est pour cela que je suis venu la répandre en Chine.* — *Quels sont les moyens dont vous vous servez pour la répandre?* — *J'exhorte les hommes à la pratique des bonnes œuvres et à servir Dieu qui nous nourrit et nous conserve, qui est la source de tous les biens, et qui, après la mort, nous donnera en récompense la gloire éternelle du Paradis.* Le mandarin, irrité de cette réponse, lui répondit avec aigreur qu'il répandait une religion fausse, que par là il était cause de tous les maux qui étaient venus fondre sur les chrétiens chinois, et particulièrement sur ceux qu'on avait saisis, chargés de chaînes et soumis au supplice de la cangue. Il lui demanda ensuite quelles étaient les occupations des religieuses ou des vierges chrétiennes, et si elles étaient employées au service des prêtres. Le missionnaire répondit que les vierges chrétiennes faisaient profession de servir Dieu et nul autre, que les prêtres se faisaient servir par des hommes qui les accompagnaient dans leurs voyages. La vertu la plus incompréhensible, la plus inadmissible pour ceux que la lumière de la foi chrétienne n'éclaire pas, c'est la pureté, la chasteté; aussi le mandarin, irrité, n'épargna-t-il pas au saint missionnaire les interrogations, les examens les plus insultants, mais il n'en résulta qu'un nouveau triomphe pour



Tribunal militaire (d'après une peinture chinoise).

notre religion : les misérables juges furent confondus et sentirent qu'ils avaient devant eux un captif qui portait intacte la couronne des vierges comme il devait bientôt porter celle des martyrs.

Parmi les effets enlevés aux missionnaires, lorsque les satellites envahirent leur résidence, se trouvait une caisse contenant divers objets qui servaient au culte sacré. On la fit porter devant le tribunal, et on en retira d'abord la boîte des saintes huiles. Le mandarin demanda si ce n'était pas cette boîte qui contenait l'eau que les missionnaires exprimaient des yeux arrachés aux malades ; car on sait que les Chinois idolâtres accusent les pretres chrétiens de commettre ce crime. Le confesseur ayant répondu que les prêtres ne faisaient jamais des choses semblables, le mandarin lui présenta le Missel, et lui ordonna de lire à haute voix. Le serviteur de Dieu obéit, ce qui excita les risées du mandarin. Il le fit ensuite revêtir des ornements sacrés, parce que quelques-uns de ses satellites lui avaient dit que le missionnaire, dans les assemblées publiques des chrétiens, portait un habit impérial pour obtenir les suffrages du peuple, et se frayer ainsi les voies à l'empire. C'étaient les mêmes calomnies que les Juifs répandaient autrefois contre le Sauveur. Cependant, lorsque le mandarin vit son captif couvert des vêtements sacerdotaux, il ne tint plus compte de l'accusation, et il lui demanda pourquoi il se servait de ces ornements. *C'est pour offrir un sacrifice au Dieu tout-puissant. — Cessez de nous conter de telles folies ; n'est-ce pas plutôt pour vous faire adorer par la foule des chrétiens qui vous environne? — Je ne me propose d'autre but que de rendre à Dieu, avec les chrétiens, les hommages qui lui sont dus. — D'où vient donc que le Dieu que vous servez ne vous a pas empêché de tomber entre nos mains, et qu'il a laissé fondre sur vous tant de calamités? — Dieu nous laisse en proie sur la terre aux plus grandes angoisses, mais ces maux ne dureront pas toujours, et il nous récompensera pendant toute une éternité de ce que nous aurons souffert pour lui. — Si vous ne changez de sentiment, je vous ferai endurer de grands supplices. — Je ne fais aucune attention aux souffrances du corps, parce que je ne pense qu'au salut éternel. — Je vois bien que vous ne voulez pas abandonner votre foi, et que ce serait en vain que je ferais des efforts pour vous forcer à y renoncer. — Vous pouvez être bien assuré que jamais je ne renoncerai à ma foi.* Le juge le fit re-

conduire en prison, et il annonça que le lendemain il le rappellerait devant son tribunal.

Le lendemain, en effet, le confesseur de la foi comparut de nouveau. Le mandarin voulut savoir s'il était véritablement le prêtre *Thong:* c'était le nom qu'il portait en Chine; et la réponse fut affirmative. Alors le magistrat dit que les prêtres européens s'introduisaient en Chine pour y mener une vie douce et agréable, parce qu'on ne les avait jamais fait souffrir; mais qu'il les traiterait de manière à leur ôter l'envie de revenir dans ce pays. En conséquence il fit mettre le prisonnier les genoux à nu sur des chaînes de fer, et le laissa dans cette position pénible pendant l'espace de quatre heures; après quoi on le reconduisit en prison.

Au bout d'une quinzaine de jours, le confesseur de la foi fut traduit devant le tribunal supérieur de la ville. Le juge l'interrogea sur sa patrie, sur sa religion et sur les autres prêtres qui se trouvaient en Chine. Il répondit avec sang-froid qu'il était Européen, qu'il faisait profession de la religion chrétienne, qu'il était prédicateur de cette religion, qu'il s'était rendu en Chine uniquement pour la publier et la faire embrasser aux Chinois; que, pour venir, il avait suivi la route par laquelle on l'avait conduit à *Siang-Yang-Fou*, et qu'il n'était accompagné d'aucun autre missionnaire. Le juge lui ayant reproché de ne pas dire la vérité, lui déclara savoir très certainement qu'il y avait trois missionnaires européens dans la province. Le serviteur de Dieu lui répondit qu'il ignorait dans quel lieu ils s'étaient retirés. Alors le juge, changeant de batteries, s'efforça de le faire apostasier; mais ses promesses, ses menaces et ses efforts vinrent se briser contre la fermeté tranquille du confesseur, lequel, après avoir répondu une fois pour toutes que rien au monde ne pourrait l'engager à renoncer à sa foi, se retrancha dans un silence modeste, mais résolu. Le juge, exaspéré de sa constance inébranlable, le fit agenouiller à nu sur une chaîne de fer, et suspendre à un instrument de supplice appelé *hang-tsé:* c'est une machine placée au-dessus de la tête du patient, à laquelle sont attachés les pouces réunis des deux mains, et la queue formée des cheveux de la tête. Dans cette position il est impossible de faire le moindre mouvement sans éprouver des douleurs cruelles.

Le confesseur resta ainsi suspendu pendant quatre heures entières; et un satellite, pour augmenter ses souffrances, avait ordre de le saisir par la chevelure et de le secouer violemment



Tribunal civil chinois.

Pendant ce temps le féroce mandarin l'insultait, et demandait aux chrétiens qui étaient présents, s'ils trouvaient que leur chef fût dans une situation agréable. *Sachez-bien*, ajoutait-il, *que l'enfer et le paradis qu'il vous a prêchés n'existent pas. Vous avez cependant devant vous une image de l'un et de l'autre ; vous voyez l'enfer dans l'état de ce Missionnaire et dans le vôtre, puisque vous êtes condamnés à la prison, chargés de chaînes et dévoués aux plus affreux supplices. Le paradis, au contraire, consiste à se trouver dans une position semblable à la mienne, à être élevé en dignité, à être vêtu avec magnificence, à reposer sur des couches molles et somptueuses, et à goûter les jouissances que procurent les mets délicats et les boissons recherchées : voilà le paradis, et voilà l'enfer. Tout ce qu'on vous dit d'une autre vie ne mérite aucune créance ; ce sont des fables inventées par ces prêtres, car les hommes ne peuvent souffrir que pendant qu'ils sont vivants, et non lorsqu'ils sont morts.* Après quatre heures de souffrances et d'outrages, le patient fut reconduit en prison, où on le laissa tranquille pendant dix jours.

Au bout de ce temps, son courage fut mis à de nouvelles épreuves dans un quatrième interrogatoire. Le mandarin revint à la charge pour le faire renoncer à sa religion, mais ses efforts n'eurent pas d'autres résultats que les précédents. Alors, outré de dépit, il lui fit donner sur la figure quarante coups d'un instrument composé de trois épaisseurs de gros cuir, ayant la forme d'une longue et large semelle. Les satellites le frappèrent avec tant de violence que sa face parut avoir été broyée ; ses joues s'enflèrent extraordinairement ; il découlait de son visage et de sa bouche une grande quantité de sang ; ses mâchoires étaient meurtries, au point qu'il ne pouvait plus ni manger, ni parler ; en un mot sa figure n'avait plus aucune apparence humaine. Non content de cette inhumanité, le mandarin le fit encore attacher en la manière déjà décrite, à la terrible machine *hang-tsé*, et le laissa pendant une demi-journée dans cette cruelle position. Au milieu de ces tortures affreuses, l'athlète de JÉSUS-CHRIST se montra le digne disciple de son Maître ; il ne proféra aucun cri de douleur ; on n'entendit pas même un soupir. Il déploya tant de constance et une si grande égalité d'âme, que les assistants et le mandarin lui-même en demeurèrent frappés. Au déclin du jour, il fut reconduit en prison, louant Dieu de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour lui. Ce furent les dernières épreuves qu'il eut à endurer à *Siang-Yang-Fou*.

Chapitre ix. — DÉPART DE M. PERBOYRE POUR OU-TCHANG-FOU. — CRUAUTÉS EXERCÉES CONTRE LUI.

PEU de temps après l'interrogatoire dont on vient de parler, le captif de JÉSUS-CHRIST fut conduit à *Ou-Tchang-Fou*, métropole de a province, éloignée d'environ cent quarante lieues. Il partit avec une dizaine de chrétiens qui s'étaient montrés fermes dans la confession de la foi. Ils avaient tous les fers au cou, aux mains et aux pieds. En outre, une verge de fer, longue d'environ trois palmes, et fixée par le haut à leur collier de fer, descendait de la poitrine jusqu'au-dessous de l'estomac, et les bras ainsi que les mains des prisonniers étaient attachés perpendiculairement à cette verge. On peut se figurer combien ce voyage dut être pénible pour M. Perboyre, qui était déjà si souffrant. Arrivés à *Ou-Tchang-Fou*, les prisonniers furent présentés à un petit mandarin qui prit leurs noms ; après quoi on les conduisit dans ces affreuses prisons où l'on jette les plus grands scélérats.

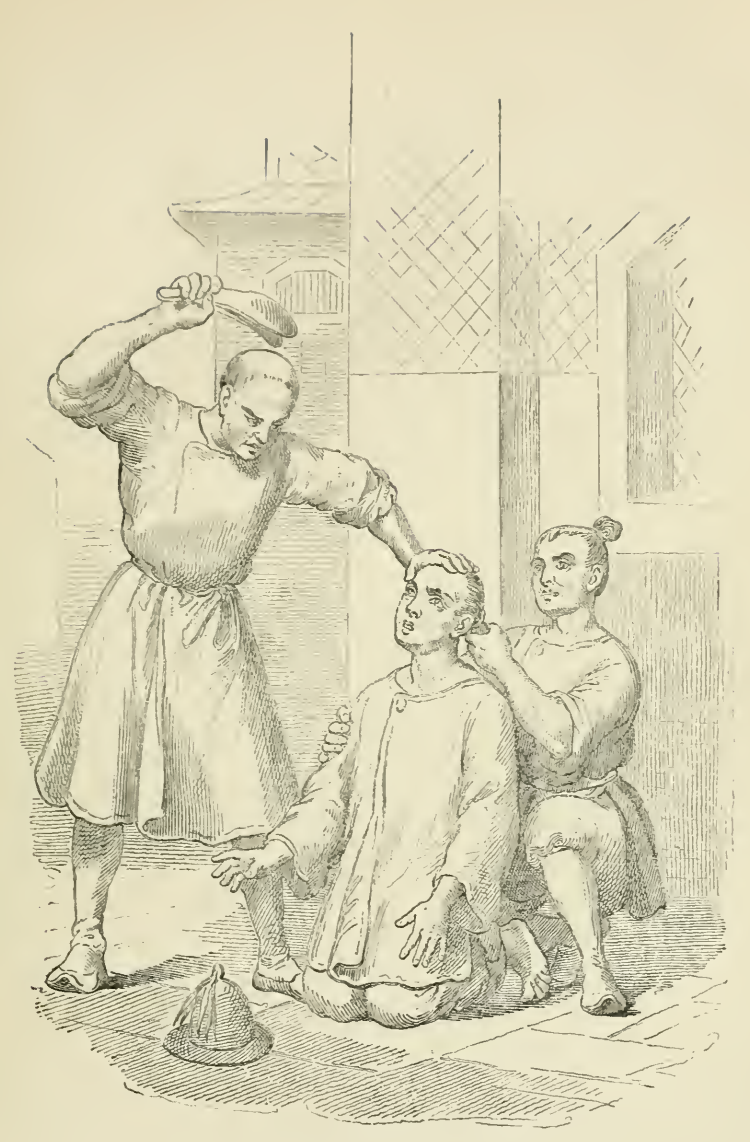
On se ferait difficilement une idée de tout ce qu'il dut souffrir dans cet horrible séjour. Là se trouvait réuni tout ce qui peut lasser la patience la plus héroïque, et rendre une prison insupportable. Il eut beaucoup à souffrir d'abord de la cupidité insatiable des gardiens, qui étaient dans l'usage, lorsqu'on leur amenait un prisonnier, de le torturer avec des raffinements de barbarie pour en obtenir de l'argent, ou pour contraindre ses parents et ses amis à satisfaire leur avarice. Ils leur serraient si fortement les bras avec des cordes, que le sang leur sortait par les doigts. Comme on ne permettait pas aux détenus de sortir pour satisfaire aux besoins pressants de la nature, il leur fallait croupir nuit et jour au milieu des immondices, et respirer l'infection la plus dégoûtante. Cette corruption engendrait une fourmilière incalculable de vers et d'insectes, fléau continuel pour les malheureux prisonniers, dont les membres étaient dévorés et les habits souillés par ces animaux. La nourriture était insuffisante et de mauvaise qualité, l'air imprégné de miasmes fétides ; mais ce qu'il y avait de plus pénible pour M. Perboyre, c'était la société d'une multitude de scélérats, familiarisés avec tous les crimes.

qui ne gardaient aucune retenue ni dans leurs paroles, ni dans leurs actions ; dont la bouche ne s'ouvrait que pour vomir les propos les plus obscènes, les malédictions, les imprécations, les blasphèmes, et tout ce qui peut faire souffrir une âme religieuse. Les captifs avaient aussi à subir tous les soirs une opération extrêmement incommode. On leur enfermait un pied dans une espèce d'étau en bois, fixé à la muraille : ce pied fortement pressé les empêchait de remuer et les faisait beaucoup souffrir, non seulement à cause du froid qui engourdissait cette partie du corps, mais aussi parce que l'autre jambe ne pouvant pas s'allonger, ils se trouvaient dans une position très gênante. Les suites de ce traitement furent telles pour M. Perboyre qu'une partie de son pied tomba en pourriture, et qu'un de ses orteils se dessécha entièrement. Il passa au moins neuf mois dans cette espèce d'enfer, et il supporta tous ces maux avec une patience si admirable, qu'il parvint à adoucir ses gardiens et à se concilier leur affection. Ils voulurent le dispenser du supplice dont on vient de parler, mais les autres prisonniers, s'étant aperçu qu'on ne lui mettait pas le pied dans les entraves, commencèrent à murmurer contre l'indulgence des gardiens. M. Perboyre, pour éviter tout prétexte à des propos inconvenants, obtint qu'on le traitât comme les autres, disant qu'il supporterait encore volontiers ce tourment pour l'amour de Dieu. En conséquence, il eut à endurer ce supplice jusqu'à sa mort.

La ville de *Ou-Tchang-Fou* devait être le théâtre des combats et des victoires de l'intrépide athlète de JÉSUS-CHRIST. C'était là que son amour pour Dieu allait être mis aux plus effroyables épreuves ; c'était là aussi qu'il devait remporter la palme du martyre. Si les puissances de l'enfer s'apprêtaient à lui livrer les plus terribles assauts, les vertus célestes lui préparaient des secours abondants pour l'aider à triompher dans cette longue et douloureuse lutte. Son premier interrogatoire eut lieu devant le tribunal des crimes. Le mandarin suprême de la justice, prenant la parole, lui dit : *Puisque vous êtes Européen, pourquoi avez-vous quitté votre patrie et êtes-vous venu en Chine ? — J'ai entrepris ce voyage pour répandre la religion chrétienne dans ce pays. — Vous pouviez faire cela en Europe sans venir en Chine, dont l'entrée est défendue par l'empereur, et où les peuples, qui sont instruits dans la connaissance d'une grande et noble religion, ne peuvent pas embrasser la religion chrétienne.* M. Perboyre ne répondit pas à cette question. Le

mandarin le pressa ensuite fortement d'abjurer sa religion ; mais voyant qu'il s'y refusait avec fermeté, il voulut éprouver s'il pourrait le réduire par les souffrances, et il le fit mettre à genoux sur des chaînes de fer et sur des fragments pointus de vases, où on le laissa pendant plusieurs heures.

Tandis qu'il était dans cette position, un confesseur de la foi, qui avait été traduit devant le même tribunal, vint à passer et lui demanda l'absolution sacramentelle. M. Perboyre la lui donna en présence de toute l'assemblée, et remplit ainsi l'office de juge de miséricorde en face des magistrats iniques qui le traitaient avec tant de barbarie. Ce confesseur se nommait Stanislas : c'était un chrétien fervent et exemplaire, dont les vertus lui avaient concilié l'affection même de ses concitoyens idolâtres. Il fut arrêté peu de temps après M. Perboyre; les païens eux-mêmes versèrent des larmes en voyant cet homme si respectable entre les mains de ses ennemis. Arrivé à la prison, il endura toute sorte de mauvais traitements de la part des satellites, qui, après lui avoir mis les fers au cou, aux pieds et aux mains, le placèrent près d'un baquet rempli de fumier et d'ordures. Le mandarin le cita souvent à son tribunal ; il voulut lui faire fouler la croix en signe d'apostasie ; mais Stanislas resta inébranlable. Après avoir été sollicité et tourmenté pendant un mois et demi, on le conduisit à *Siang-Yang-Fou*. Le mandarin lui ayant demandé s'il était vrai que les femmes chrétiennes se livrassent à la corruption, il lui répondit avec fermeté : *Non seulement la religion chrétienne ne prescrit pas de vices impurs, mais elle ne permet pas même d'en prononcer le nom.* Cette réponse confondit le mandarin, qui se vengea en faisant donner trente soufflets à Stanislas. Traîné ensuite de ville en ville, de tribunal en tribunal, de prison en prison, cet homme intrépide fit à pied plus de deux cents lieues, souffrant la faim, la soif, la pluie, le froid, les injures et les mauvais traitements des satellites et des gardiens des prisons. Il avait pour compagnon un autre chrétien, confesseur de la foi, et privé de l'usage de ses yeux. On les avait enchaînés ensemble, et Stanislas marchant le premier conduisait l'aveugle. Mais celui-ci trébuchait et faisait des chutes fréquentes ; et comme la chaîne entourait le cou de Stanislas, chaque fois que l'aveugle venait à choir, il imprimait à son compagnon une secousse si violente, que les chairs du cou en étaient déchirées, et que souvent ils tombaient tous les deux à la fois. Les satellites avaient la cruauté de reprocher



Le supplice des soufflets.

à ce pauvre aveugle son défaut de précaution ; mais Stanislas supportait tout avec une patience inaltérable ; il ne faisait pas entendre un mot de plainte ; il consolait lui-même l'aveugle et l'exhortait en lui disant : *Nous sommes pécheurs, acceptons cette pénitence salutaire.* Stanislas fut enfin conduit à *Ou-Tchang-Fou.* Il comparut bien des fois devant le mandarin, qui le fit tourmenter à plusieurs reprises, et toujours inutilement, pour le forcer d'abjurer sa religion. Cependant les souffrances l'avaient tellement épuisé qu'il ne pouvait se rendre au tribunal qu'en se traînant sur les pieds et les mains. Ce fut dans une de ces circonstances que, passant auprès du serviteur de Dieu, il le pria de lui donner l'absolution pour l'aider à se préparer à la mort qu'il sentait n'être pas éloignée. En effet, trois jours après, il expira dans sa prison par suite des mauvais traitements qu'il avait endurés. M. Perboyre remplit une autre fois le ministère de la réconciliation envers un autre chrétien, qui lui demanda l'absolution en présence des juges.

Peu de temps après l'interrogatoire dont nous avons parlé, le même mandarin fit comparaître une seconde fois le missionnaire, et lui demanda avec plus d'instance quel but l'avait amené dans la Chine. — *Je n'y ai point été attiré par l'appât des richesses, des honneurs, des applaudissements et des jouissances, mais par le seul désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.* — *Mais à présent que vous êtes chargé de chaînes et accablé par tant de tourments, vous vous repentirez sans doute d'avoir eu une telle pensée ?* — *Je suis loin de m'en repentir ; bien plus, je regarde comme un grand honneur pour moi de porter ces chaînes et d'être affligé par toute sorte de tourments.* — *Mais ce Dieu dont vous cherchez par tant d'efforts à propager le culte, l'avez-vous vu ?* lui demanda le mandarin, qui regardait comme une folie la réponse pleine de sagesse qu'il venait d'entendre. — *Le maître du monde*, lui dit le confesseur de la foi, *est un être qui n'a point eu de commencement, et qui étant spirituel ne peut pas être vu par les yeux du corps. Du reste, nous apprenons dans nos saintes Écritures qu'il existe, et toutes les vérités qui sont renfermées dans nos livres sacrés sont plus certaines que tout ce que l'on peut voir avec les yeux du corps.* — *Vous agissez certainement comme un insensé,* reprit le mandarin, *en donnant une si grande autorité à vos livres et en vous laissant tromper par ces imaginations ; vous seriez digne de compassion, si vous n'aviez pas trompé les autres et porté*

préjudice aux populations auxquelles vous avez enseigné vos folles doctrines.

Après avoir paru deux fois devant le tribunal des crimes, où il confessa glorieusement sa foi, le serviteur de Dieu fut appelé devant le tribunal civil. Le président lui ayant adressé des questions semblables à celles qu'on vient de rapporter plus haut, le confesseur donna les mêmes réponses, renouvela sa profession de foi, et refusa de dénoncer les chrétiens et les prêtres dont on cherchait à connaître les noms et la demeure. Le mandarin le pressa de nouveau, mais il opposa à ses efforts la plus invincible résistance. On voulut éprouver si par de nouveaux tourments on ne pourrait pas le faire fléchir. On le fit donc placer les genoux nus sur des chaînes de fer, ayant les mains élevées et chargées d'une forte pièce de bois qu'il lui fallut soutenir depuis neuf heures du matin jusqu'au soir ; et, comme si ce n'était pas assez, des satellites avaient ordre de le frapper rudement, toutes les fois qu'accablé par la fatigue et la souffrance, il laisserait tomber cette pièce de bois, ou même lorsque ses bras viendraient à fléchir. Le généreux confesseur supporta cette longue et horrible torture avec le même courage et la même tranquillité d'âme qu'il avait supporté toutes les autres, et fut ensuite reconduit dans sa prison.

Dans une autre séance, le mandarin lui reprocha avec beaucoup d'emportement et d'aigreur que, par ses supercheries, il avait trompé le peuple, et attiré tous les maux qui étaient venus fondre sur les chrétiens alors traduits devant son tribunal. Il ordonna à ces chrétiens de lui cracher à la figure, de le maudire, de le frapper ; et, à l'un d'eux, de lui arracher les cheveux. Il s'en trouvait là cinq qui avaient eu la lâcheté d'apostasier : ces malheureux, obéissant à l'ordre impie du mandarin, vomirent contre le serviteur de Dieu des paroles outrageantes, qu'ils accompagnèrent de mauvais traitements. Mais un autre chrétien, feignant d'obéir au juge, s'approcha respectueusement du missionnaire, et lui prit un cheveu qu'il conserva comme une relique. Comme il avait fait cette démarche devant tout le monde et sans que le mandarin s'y opposât, les apostats rougirent de leur lâcheté, et mirent fin aux injures et aux outrages auxquelles ils se livraient. Les autres chrétiens, demeurés fermes dans la foi, rendirent un éclatant témoignage à la religion. Quant au serviteur de Dieu, il supporta sans se plaindre les insultes de ces malheureux renégats ; elles devaient cependant lui être d'autant plus

sensibles, qu'elles venaient de la part de ceux qui étaient ses enfants et ses frères dans la foi.

Chapitre X. — SUITE DES SOUFFRANCES DE M. PERBOYRE.

Monsieur Perboyre en rentrant dans sa prison ne manquait jamais de remercier Dieu, dans l'effusion de son âme, de la faveur insigne qu'il lui avait accordée, et le priait de soutenir son courage jusqu'à la fin. Le temps qu'il y passait était employé à s'affermir de plus en plus dans la charité, et à conjurer le Seigneur de pardonner à ses bourreaux. Il méditait souvent sur les supplices que le Fils de Dieu avait endurés pour les hommes. Lorsqu'on croyait l'avoir abattu et brisé, il se relevait par la prière, comme la tige languissante se redresse lorsqu'elle est rafraîchie par une douce rosée. Il invoquait sans cesse Marie, sa bonne mère, les anges, les martyrs et tous les saints qui du haut du ciel contemplaient ses combats.

Jusqu'alors il avait souffert de la part des divers mandarins devant lesquels il comparaissait ; mais il n'avait pas encore été présenté au vice-roi de *Ou-Tchang-Fou*, qui devait mettre sa patience à de bien plus rudes épreuves, et lui préparer les plus beaux triomphes. Cet homme, féroce comme le tigre, s'était fait une réputation de cruauté dans tout l'Empire. Quand on amenait des criminels devant lui, on le voyait entrer dans des transports de fureur ; il les traitait avec une barbarie à peine croyable ; on rapporte même que, quelquefois, emporté par la rage, il oubliait ce qu'il devait à son rang et à sa dignité ; il s'élançait de son tribunal, se précipitait sur les accusés, et, de ses propres mains, leur arrachait les yeux. Mais lorsqu'il avait affaire à des chrétiens, sa fureur ne connaissait pas de bornes ; il leur portait une haine infernale, et il avait juré de détruire leur religion dans toute la province. Le serviteur de Dieu fut donc présenté devant cet homme farouche qui épouvantait toute la province. Il déclara qu'il était prêtre ; il confessa sa croyance avec une dignité ferme et calme. Pendant qu'il faisait cette profession de foi, on porta au tribunal une image de la sainte Vierge, très bien peinte, qui avait été saisie lorsqu'on dévastait la résidence des mis-

sionnaires. Or, parmi les calomnies que les païens chinois débitent contre les chrétiens, ils leur attribuent l'usage d'arracher les yeux aux malades, pour en extraire des couleurs, dont ils se servent, disent-ils, pour faire de beaux tableaux. Le vice-roi accusa le serviteur de Dieu de s'être rendu souvent coupable de ce crime ; et, pour le punir d'avoir répondu qu'il n'avait jamais commis de pareilles atrocités, il le fit suspendre par les cheveux, et le laissa plusieurs heures dans cette situation.

Il serait impossible de décrire les raffinements de barbarie qu'inventa le vice-roi pour lasser la patience du missionnaire, pour le forcer à renoncer à JÉSUS-CHRIST et à dénoncer les prêtres et les chrétiens qu'il connaissait. Dans une de ces horribles séances, on l'attacha par les mains à une espèce de croix, et il demeura ainsi suspendu depuis neuf heures du matin jusqu'au soir. Dans une autre circonstance, le juge fit graver avec une pointe de fer, sur le front du patient, les paroles suivantes : *Kiao-Feï*, qui signifient : *secte abominable*. Tantôt on le liait à une grande machine ; on l'élevait en l'air au moyen de cordes et de poulies, et on le laissait tomber de tout son poids, de sorte que son corps en était brisé et ses membres disloqués. Tantôt, pendant qu'il était à genoux sur des chaînes de fer, presque suspendu par les cheveux à un poteau, ayant les bras en croix, tendus violemment par une corde et liés à une pièce de bois, on lui plaçait sur les mollets un soliveau, aux extrémités duquel deux hommes venaient se balancer, ce qui faisait souffrir au patient les plus affreuses tortures. Afin de varier les épreuves, on le faisait asseoir sur un siège assez élevé, pour que ses pieds ne pussent pas toucher la terre ; on l'y fixait avec des cordes violemment serrées autour des cuisses, puis on suspendait à ses pieds des pierres d'un poids énorme, qui occasionnaient dans les genoux des douleurs intolérables. D'autres fois, on lui serrait aussi les cuisses de la même manière que l'on vient de dire ; mais avec cette différence que, la banquette étant plus basse, les pieds du patient posaient à terre. En cet état d'immobilité, on lui faisait passer, avec effort, de grosses pierres sous la plante des pieds, ce qui lui causait des douleurs non moins atroces. Pendant cette longue série de supplices, le serviteur de Dieu ne perdit rien de son calme et de sa sérénité ; non seulement on ne l'entendit jamais proférer un cri ou une plainte, mais encore on vit briller sur son visage la joie dont son cœur était



Prison chinoise.

enivré. Lorsqu'il sortait de ces interrogatoires, tous ses os étaient déplacés, les forces lui manquaient ; il fallait que des satellites le portassent dans sa prison, où l'attendaient de nouvelles épreuves. Les affreux tourments dont nous venons de parler, furent suivis d'un mois de trève ; le vice-roi voulait probablement lui laisser reprendre quelques forces, afin de pouvoir exercer plus longtemps sur lui sa rage insatiable.

Le mois expiré, M. Perboyre reparut devant le tribunal criminel. Pendant qu'il subissait les tourments de la question, son persécuteur lui ordonna de dire quelle route il avait suivie pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine, dans quelles maisons il s'était arrêté, quelles personnes avaient favorisé son entrée; mais il garda le silence, sachant bien qu'il n'était pas tenu de répondre, et que d'ailleurs la moindre révélation exposerait les Missionnaires et les chrétiens aux plus cruelles avanies. Le juge, irrité, lui fit donner sur le visage quinze coups de cette épaisse férule en cuir dont on a déjà fait mention ; et, comme il pensait que c'était lui qui avait affermi plusieurs chrétiens demeurés inébranlables au milieu des tortures qu'on employait pour les entraîner dans l'apostasie, il lui demanda quel breuvage mystérieux il avait fait boire à ces chrétiens, qui n'avaient pas voulu renoncer à leur religion. Le serviteur de Dieu répondit qu'il ne leur avait donné aucun breuvage, et cette réponse lui valut encore dix coups de férule sur la figure.

Parmi les prisonniers qui étaient en butte à la cruauté des mandarins, se trouvait une vierge nommée Anna *Kao*, qui avait longtemps édifié les chrétiens par ses vertus. Elle fut arrêtée dans sa maison pendant qu'elle était en prière. Elle confessa la foi avec une fermeté et une constance qui remplirent d'admiration les fidèles, et frappèrent d'étonnement les païens et les mandarins eux-mêmes. Les satellites qui la saisirent, lui ayant proposé de fouler la croix, avec des menaces de mort si elle ne le faisait pas, elle répondit, sans hésiter, qu'elle préférait mourir. Alors ils la menèrent au tribunal pour la faire comparaître devant les mandarins. Ceux-ci lui enjoignirent de se mettre à genoux sur une chaîne de fer ; deux satellites posèrent leurs épées sur son cou pour l'effrayer, et dans cet état, on la somma de fouler la croix. Mais l'intrépide vierge leur dit : *Tranchez-moi la tête si vous voulez, jamais je n'abjurerai ma religion.* Un mandarin lui ayant

demandé si elle était vierge, comme disaient les chrétiens, elle répondit hardiment : *Oui, j'ai consacré à Dieu ma virginité depuis mon enfance.* Le mandarin lui fit alors appliquer au cou et à la tête un cordon ou ruban, imbibé de certaines drogues : si le ruban changeait de couleur, il devait en résulter la preuve de la véracité de la ferme chrétienne ; s'il ne changeait pas, ce serait la preuve du contraire. Cette expérience aussi absurbe que superstitieuse à laquelle la vierge fut soumise, servit à rehausser sa gloire ; les mandarins convinrent qu'elle avait dit la vérité. On la pressa bien des fois encore de renoncer à sa religion ; mais comme toutes ces sollicitations échouèrent contre sa fermeté, elle fut condamnée à l'exil et envoyée dans le *Se-Tchuen.*

A l'occasion de cette vierge, le mandarin demanda à M. Perboyre si elle était employée à son service. Il répondit négativement. Alors le mandarin le fit mettre à genoux sur des chaînes de fer, ordonna qu'on lui attachât les mains à un poteau, tandis qu'un des satellites, lui saisissant la chevelure, l'agitait et le soulevait de manière à le faire beaucoup souffrir. Ce supplice dura une heure. Le vice-roi lui ayant ensuite présenté la boîte des saintes huiles : — *N'est-ce pas là*, lui dit-il, *le breuvage dont vous vous servez pour fasciner les chrétiens et les affermir dans la foi ? — Ceci n'est pas un breuvage*, répondit le confesseur. Trente coups de bâton sur les cuisses suivirent cette réponse.

Plusieurs fois, pendant cet interrogatoire, le vice-roi le somma de déclarer les noms et la demeure des prêtres, des catéchistes et des chrétiens ; et toujours il garda un profond silence. On le souffleta, on l'outragea indignement pour le forcer à parler ; on le mit à la torture, on le flagella de la manière la plus cruelle : rien ne put lui faire ouvrir la bouche. Mais un mandarin lui ayant demandé s'il était chrétien, il répondit aussitôt : *Oui, je suis chrétien, et je m'en fais gloire et honneur.* Alors ce mandarin, ayant fait apporter et placer devant lui un crucifix, lui dit : — *Si tu veux fouler aux pieds le Dieu que tu adores, je te rendrai la liberté.* A cette proposition impie, le confesseur s'écria les yeux remplis de larmes : — *Eh ! comment pourrais-je faire cette injure à mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur ?* et, se baissant péniblement, car son corps était tout meurtri, il saisit la sainte image, la presse contre son cœur, la colle à ses lèvres, la baise de la manière la



Supplice du Bambou.

plus tendre et la plus affectueuse en l'arrosant de ses pleurs. A cette vue, un des satellites, s'élançant sur le serviteur de Dieu, lui arrache des mains l'image sacrée du Sauveur ; et, poussé par une inspiration infernale, la profane sous ses yeux de la manière la plus outrageante. Le cœur du saint missionnaire est brisé : il pousse un cri profond, un de ces cris qui révèlent une désolation immense ; et qui témoigne combien il était plus sensible à cet acte sacrilège qu'il ne l'avait été à ses propres tourments. Pour le punir d'avoir refusé de profaner le crucifix, on lui fit donner cent dix coups de *pan-tsé*, long bâton de bambou dont on frappe les criminels en Chine.

Un autre mandarin l'ayant aussi engagé à fouler aux pieds des croix que l'on avait fait peindre sur le parquet, il répondit : *Je ne puis pas.* Alors, sur l'ordre qu'ils en reçurent, des satellites le saisirent pour le forcer à marcher sur ces croix, et il s'écria à haute voix : *Je suis chrétien ; ce n'est pas moi, c'est vous qui profanez ce signe auguste de notre rédemption.* Le juge impie fit apporter une idole, et promit au confesseur que, s'il voulait l'adorer, il le mettrait en liberté. Le généreux athlète répondit avec fermeté : *Vous pouvez, si vous voulez, me faire couper la tête, mais je ne consentirai jamais à adorer cette idole.* Ensuite le juge lui ordonna de se revêtir des ornements sacrés, comme il avait déjà fait à *Siang-Yang-Fou.* Après quelques moments de réflexion, M. Perboyre obéit, et s'habilla en plein tribunal. Quand ils le virent dans ce costume sacré, les gens du prétoire et les satellites s'écrièrent : *Il est le Dieu vivant !*

Le mandarin étant revenu sur le sujet des saintes huiles et sur le sacrement de l'extrême-onction, renouvela les calomnies que l'on faisait contre les prêtres chrétiens, et il ajouta : *Si vous n'aviez pas trompé les chrétiens par l'espérance de la vie éternelle, ils ne vous auraient pas fait venir en Chine, et vous n'eussiez pas eu occasion de leur arracher les yeux. Si vous n'avouez pas que vous êtes coupable de toutes ces choses, je vais vous faire frapper comme vous le méritez.* Le serviteur de Dieu ayant répondu qu'il n'avait point à se reprocher les crimes qu'on lui imputait, le président lui fit donner sur le dos trente coups de bâton avec tant de force que le sang coula de nouveau en abondance. Brisé par ce traitement barbare, ayant les yeux éteints et fermés, il ne pouvait ni se lever, ni se tenir à genoux ; les satellites le saisirent alors par les cheveux, le relevèrent,

le jetèrent plusieurs fois par terre, et lui ouvrirent les yeux pour le forcer à regarder le vice-roi, qui lui demanda encore à combien de personnes il avait arraché les yeux. Il répondit de nouveau qu'il n'était pas coupable de ce crime ; et on lui fit appliquer dix coups de bâton, qu'il supporta avec une patience inaltérable. Le vice-roi, étonné, et ne pouvant comprendre qu'un homme endurât tant de souffrances avec un si grand calme, commença à soupçonner qu'il avait quelque secret pour se rendre impassible. Dix autres coups suivirent, sans altérer la tranquillité du patient. Puis vinrent de nouvelles questions auxquelles il ne répondit pas, soit qu'il ne pût parler, soit qu'il regardât comme inutile de réfuter si souvent les mêmes calomnies. Le vice-roi, irrité, ordonna à ses satellites de lui donner encore quinze coups de bâton ; et, comme sa victime demeurait toujours muette, il lui dit : *Quoi ! je vous fais frapper, et vous ne répondez pas ?* Ce silence héroïque le confirma dans la pensée qu'il avait sur lui quelque objet doué de la vertu d'enlever le sentiment de la souffrance : il ordonna qu'on le recherchât avec soin,et comme on trouva un bandage qu'une infirmité du Bienheureux lui avait rendu nécessaire, le persécuteur crut enfin avoir découvert ce qu'il cherchait, et ne douta plus que ce ne fût là le secret qui émoussait en lui la sensibilité. Le serviteur de Dieu protesta, mais inutilement, contre cette absurde opinion du vice-roi ; malgré l'évidence, on voulut paraître convaincu qu'il portait un talisman, et on prit occasion de le charger de calomnies. Après quoi, pour détruire le prétendu charme qui produisait un si merveilleux effet, le vice-roi fit égorger un chien, força le confesseur à boire du sang de cet animal, et à s'en laisser frotter la tête ; puis il lui fit imprimer sur les jambes son sceau de mandarin.

Après cet interrogatoire si long et si terrible, le serviteur de Dieu, qui paraissait n'avoir plus qu'un souffle de vie, fut rapporté dans sa prison. Cependant, dès le lendemain, on le ramena devant le tribunal, où l'attendait une séance encore plus affreuse que la précédente. Le vice-roi, furieux de n'avoir pu le réduire la veille, renouvela les questions qu'il lui avait adressées, en assurant qu'il le forcerait bien à avouer tous les crimes qui lui étaient imputés. Le captif répondit qu'il n'avait rien à ajouter à ce qu'il avait déjà dit. Aussitôt, sur un signe du mandarin, on le dépouille, on le fait coucher par terre, et

on lui applique dix coups de bâton sur le dos. Le mandarin répète ensuite ses calomnies contre le saint Missionnaire, et lui adresse une foule de questions insidieuses qui demeurent sans réponse. Il lui fait encore donner dix coups de bâton en disant : *C'est en vain que vous désirez mourir promptement ; je vous ferai endurer pendant longtemps les douleurs les plus cuisantes ; chaque jour vous serez torturé par de nouveaux supplices ; et cette mort que vous souhaitez, vous ne la trouverez qu'après avoir épuisé les tourments les plus atroces.* Alors il donne ordre de le suspendre au chevalet ; mais comme le confesseur de JÉSUS-CHRIST ne pouvait plus ni marcher, ni se soutenir, il est saisi, suspendu par des satellites, et des bourreaux sont chargés de tendre et de relâcher une machine à laquelle ses cheveux étaient attachés. Après qu'on l'a ainsi torturé pendant une heure, on le dépose du chevalet à moitié mort, on le place devant le vice-roi, et on lui ouvre les yeux pour le forcer de regarder son persécuteur, qui, pendant ce temps-là, se moquait de lui, l'insultait, lui demandait s'il se trouvait bien.

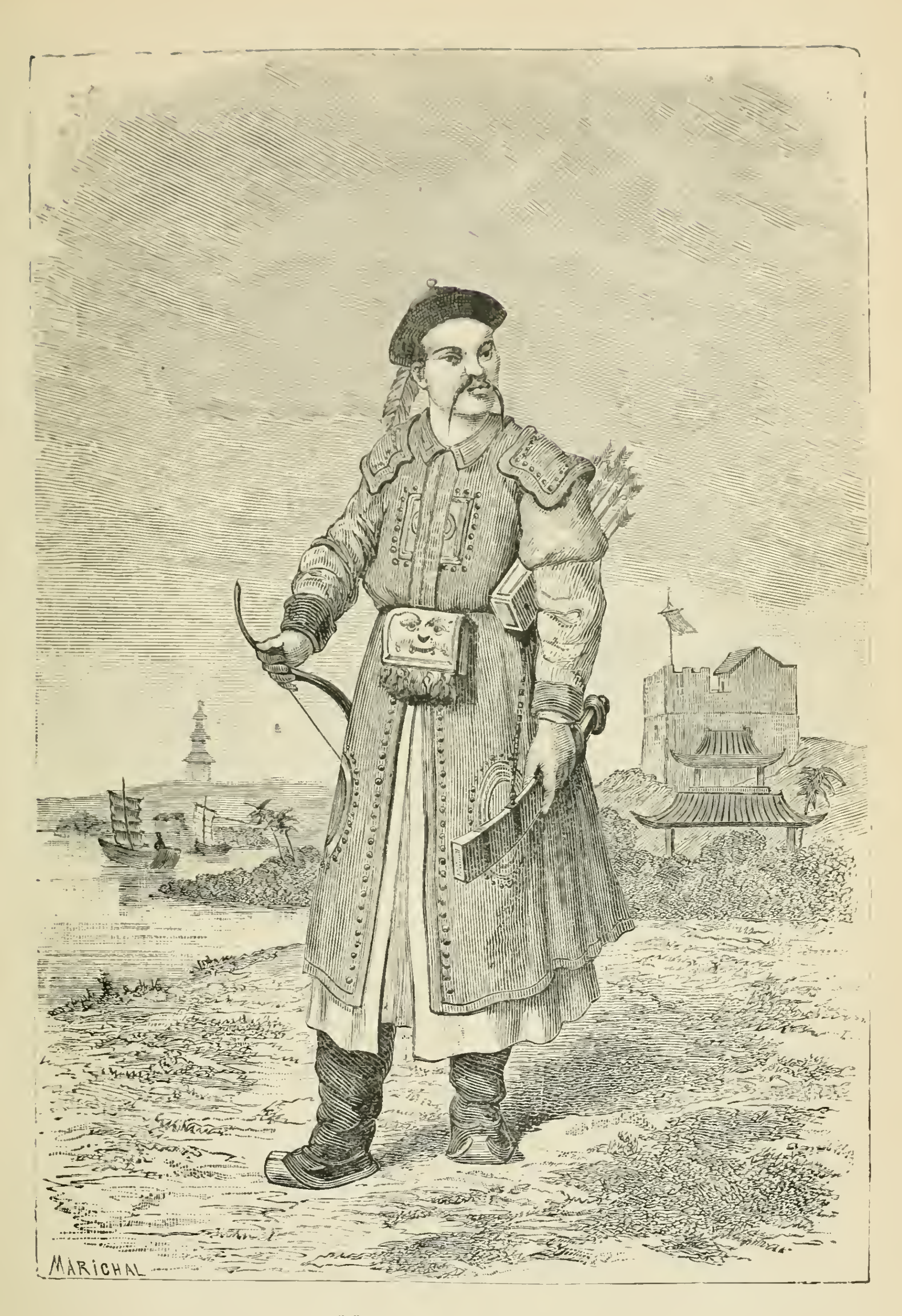
Le tyran ne s'en tint pas là. Comme il voulait à tout prix triompher de la constance du martyr, il revient à la charge, le presse vivement de répondre d'une manière satisfaisante aux questions qu'il lui a faites, et d'avouer qu'il est coupable des crimes dont on l'a accusé. Ces sollicitations n'obtiennent point de réponse. Le juge, furieux de ce silence, le fait frapper cruellement à plusieurs reprises, tantôt à coups de bâton, tantôt avec la lourde férule de cuir ; mais ni le bâton, ni la férule ne parviennent à vaincre la fermeté du missionnaire. On raconte qu'à la vue de cette contenance invincible, le vice-roi, ne se possédant plus de rage et croyant qu'on ne frappait pas avec assez de force, s'était élancé de son siège, et, s'armant lui-même de l'instrument meurtrier, avait déchargé sur sa victime des coups si terribles et si multipliés que tout le monde regarda sa mort comme inévitable et imminente. Les païens eux-mêmes frémirent de la cruauté du vice-roi ; ils l'accusèrent de férocité envers un homme dont la douceur et la patience avaient fini par exciter leur intérêt ; il n'y eut pas jusqu'aux mandarins et aux satellites qui ne fussent indignés de ces atrocités commises sur un prisonnier dans lequel ils n'avaient pu trouver rien de répréhensible.

Lorsque le persécuteur eut rassasié sa haine implacable, ou pour mieux dire, lorsque les forces lui manquèrent, M. Per-

boyre, presque expirant, fut rapporté dans sa prison. D'après l'aveu des satellites, il avait reçu ce jour-là plus de deux cents coups. Les gardiens, qui le reçurent dans cet état, se sentirent émus de compassion ; pour que ses habits, tout trempés de sang, ne se collassent point aux chairs meurtries, ils s'empressèrent de les lui ôter et de les laver. Le catéchiste, André *Fong*, qui l'a vu dans sa prison lorsqu'on le dépouillait de ses vêtements, a déclaré que sa figure s'était enflée d'une manière prodigieuse, que ses chairs avaient été tellement meurtries et labourées par le bâton et le fouet, que des morceaux pendaient çà et là autour de son corps, que d'énormes lambeaux en avaient été enlevés, que tous ses membres ne présentaient qu'une plaie, et qu'il n'offrait plus l'apparence d'un homme ; semblable à son divin Sauveur duquel il est écrit : « Depuis la « plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a pas de partie saine en « lui ; tout son corps n'est plus qu'une tumeur, et que plaies livi- « des. Nous l'avons vu comme un lépreux. Il était sans forme et « sans beauté. » En effet, le corps du confesseur avait été broyé et mis en pièces ; mais soutenu par la vertu toute-puissante de JÉSUS-CHRIST, il avait supporté tous ces tourments avec une sérénité qui rayonnait encore dans son regard et à travers les meurtrissures de son visage, et qui montrait combien il s'estimait heureux de souffrir pour son Dieu. Au milieu de tant de tortures, qu'il endura dans cette journée si sanglante, à peine entendit-on quelques faibles gémissements et quelques soupirs échappés à la nature qui pâtissait à l'excès ; et lorsque le catéchiste rentra dans la prison, il trouva le confesseur à genoux et en prières.

Chapitre XI. — MORT DE M. PERBOYRE.

APRÈS l'interrogatoire raconté dans le chapitre précédent, les bourreaux, s'avouant vaincus, ne voulurent plus continuer une lutte qui n'était pas à leur avantage. Pendant quatre mois ils avaient employé contre leur victime toutes les ressources que peut suggérer le génie de la cruauté la plus ingénieuse. On n'avait rien oublié de ce qui pouvait lasser sa patience et triompher de son héroïque fermeté. Dans la seule ville de *Ou-tchang-fou*,



Mandarin Militaire.

on lui avait fait subir plus de vingt interrogatoires, auxquels venaient se joindre des mauvais traitements de divers genres ; et il s'en faut bien que nous ayons mentionné tout ce qu'il eut à souffrir. Ce fut probablement vers la mi-janvier que ses bourreaux se fatiguèrent de le persécuter, et que le vice-roi le condamna à être étranglé ; mais comme la sentence ne pouvait être exécutée qu'après la ratification de l'empereur, M. Perboyre resta encore pendant huit mois dans sa prison. On sait dans quel état il se trouvait quand on l'y rapporta, et l'on s'étonne avec raison qu'il ait survécu à tant de supplices dans un lieu semblable. Ce fut néanmoins dans cet antre immonde qu'il passa les huit derniers mois de sa captivité avec des blessures qui avaient déchiré son corps en lambeaux et mis ses os à découvert. La souffrance lui ôtait presque la force de parler ; il lui fallait demeurer couché, incapable qu'il était de s'asseoir ou de se tenir debout.

Pendant que les mandarins le torturaient, aucun chrétien n'avait pu arriver jusqu'à lui : on se flattait sans doute de l'espoir qu'en le privant de tout secours, on parviendrait plus facilement à vaincre sa constance. Mais après le dernier interrogatoire, on se relâcha de cette consigne sévère. Un des premiers qui put pénétrer dans la prison, fut un Lazariste chinois, nommé *Yang*. Quel spectacle déchirant s'offrit à ses regards ! Qu'on se rappelle la douleur des amis de Job, quand ils l'aperçurent étendu sur un fumier et le corps tout couvert d'ulcères : c'était l'état dans lequel se trouvait le serviteur de Dieu. Lorsque le prêtre chinois le vit gisant à terre, les membres sillonnés de déchirures livides, et à demi mort, son cœur fut vivement affecté ; il répandit des larmes abondantes, et ce ne fut qu'avec beaucoup d'efforts qu'il parvint à se calmer, et qu'il put lui adresser quelques paroles. M. Perboyre désirait se confesser, mais il était gêné par deux officiers du mandarin, qui se tenaient constamment à ses côtés, dans la crainte qu'on n'essayât de l'empoisonner. Un des chrétiens qui accompagnait le prêtre, les invita respectueusement à s'écarter un peu, afin que les deux missionnaires pussent se parler plus librement ; ils s'y prêtèrent avec complaisance, et le missionnaire put faire sa confession, après laquelle on ne tarda pas à congédier les chrétiens. Au moment où ils se retiraient, M. Perboyre ayant élevé la voix avec effort pour se recommander à leurs prières, l'un d'entre eux lui fit observer de ne point parler si haut, à cause des satellites païens qui étaient présents.

Mais un des officiers leur dit : *Priez, priez, vous n'avez rien à craindre ;* et l'autre ajouta : *Soyez tranquilles, nous aurons bien soin de lui.* En quittant la prison, le missionnaire *Yang* pria un de ces officiers de recevoir de l'argent, et d'acheter tout ce qui serait nécessaire à M. Perboyre ; mais ce fonctionnaire refusa, en disant qu'un de leurs amis lui avait déjà donné deux cents sapèques dont il n'avait encore rien dépensé, parce que le malade étant trop souffrant, le médecin prescrivait de ne lui donner que de l'eau de riz et des herbes salées ; qu'au reste le docteur permettrait, dans quelques jours, de donner au malade tout ce qu'on voudrait. Ce médecin, quoique païen, avait été frappé de la douceur et des autres vertus de son malade ; il lui témoigna beaucoup d'intérêt et prit de lui un soin particulier.

A partir de cette époque, le confesseur de la foi fut souvent visité par les chrétiens, et entre autres, par un catéchiste, nommé *Fong*, qui lui rendit de nombreux services. On put même introduire des habits, une couverture et un matelas dans sa prison, et diminuer par là l'excès de ses douleurs. Il y avait cependant une nourriture que le serviteur de Dieu désirait avant tout, c'était la sainte communion ; mais il n'était pas possible de la lui procurer, les satellites ayant ordre de goûter tout ce qu'on lui offrirait, parce qu'on craignait que les chrétiens ne voulussent l'empoisonner. Il fut donc obligé d'endurer cette privation, qui ne fut pas la moindre de ses douleurs pendant tout le temps qu'il demeura dans sa prison.

Il profita de la visite du Lazariste chinois dont nous avons parlé, pour donner brièvement de ses nouvelles à ses confrères. Sa lettre était écrite en latin et tachée du sang qui coulait de ses mains. Voici ce qu'il leur écrivait : « Les circonstances du lieu et du temps ne me permettent pas de vous donner de longs détails sur ma position : vous les connaîtrez abondamment par d'autres voies. Lorsque je fus arrêté à *Cou-tching*, j'y fus traité avec assez d'humanité pendant tout le temps que j'y restai, quoique j'y eusse subi deux interrogatoires. A *Siang-yang-fou*, j'ai subi quatre interrogatoires, à l'un desquels je fus obligé de rester pendant toute une demi-journée les genoux sur des chaînes de fer, et suspendu à la machine *hang-tse*. A *Ou-tchang-fou*, j'ai subi plus de vingt interrogatoires, et dans presque tous j'ai souffert diverses tortures, parce que je ne voulais pas dire ce que les mandarins désiraient savoir. Si je l'eusse dit, certainement il se serait

allumé une persécution générale dans tout l'empire ; cependant, ce que j'ai souffert à *Siang-yang-fou* était directement pour la cause de la religion. A *Ou-tchang-fou*, j'ai reçu cent-dix coups de *pan-tsé*, parce que je n'ai pas voulu fouler aux pieds la croix. Plus tard vous apprendrez d'autres circonstances. De vingt chrétiens environ qui furent pris et traduits avec moi, les deux tiers ont apostasié publiquement. »

Nous avons déjà dit que la prison dans laquelle se trouvait M. Perboyre était remplie de malfaiteurs et de scélérats chargés de crimes. Ces malheureux, témoins chaque jour de la vie sainte du serviteur de Dieu, ne tardèrent pas à l'apprécier ; des idées jusqu'alors inconnues se firent jour dans ces âmes endurcies. Admirateurs de tant de vertus, ils proclamèrent que leur compagnon d'esclavage était digne de toute sorte de respect et de considération ; tous le plaignaient et disaient qu'il méritait une condition meilleure. Quant à lui, bien loin de regarder son état comme digne de compassion, il ne pouvait assez se féliciter de son bonheur. Ses jours et ses nuits se passaient dans les souffrances, il est vrai, mais elles le remplissaient de joie, parce qu'elles le rendaient plus conforme à son modèle. Il n'avait plus à attendre que la mort, mais cette mort était l'objet de tous ses désirs, parce qu'elle devait le mettre en possession du souverain bien.

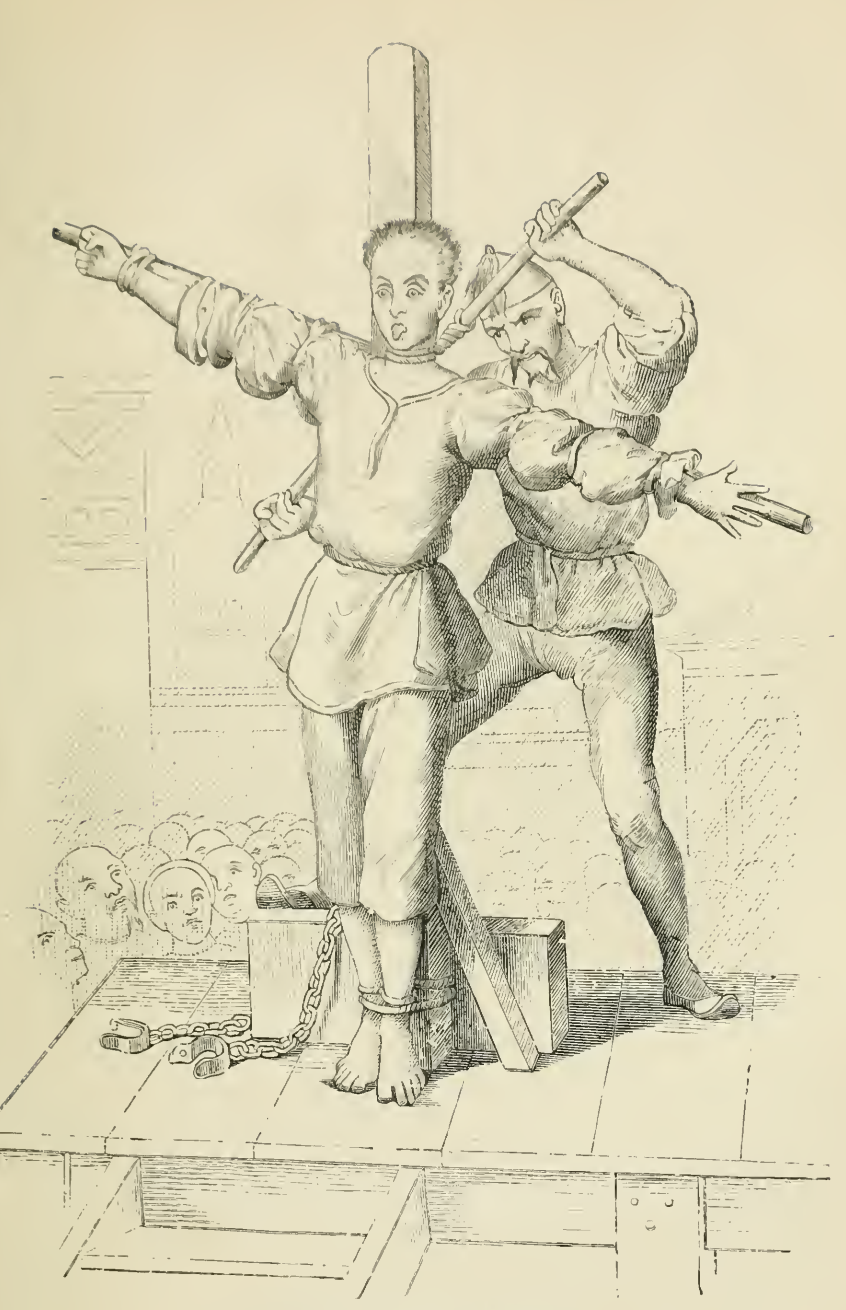
Enfin, le 11 septembre 1840, un courrier impérial apporta l'édit qui ratifiait la sentence de mort. D'après l'usage établi en Chine, aussitôt qu'un édit de ce genre est connu, on le met sur-le-champ à exécution. M. Perboyre fut donc enlevé à l'improviste de sa prison, et, comme son divin Maître, conduit au supplice avec des voleurs qui devaient être suppliciés ce jour-là. Il marchait nu-pieds, les mains attachées derrière le dos ; dans ses mains était fixée une longue corde qui s'élevait au-dessus de sa tête, et au bout de laquelle se trouvait écrite le sentence de mort prononcée contre lui. Le serviteur de Dieu avait recouvré ses forces, et, chose plus étonnante encore, les plaies ne paraissaient plus ; son visage était beau et resplendissant, la chair était devenue pure et nette comme celle d'un enfant. Tout le monde criait au prodige en le voyant dans cet état. Pour lui, il s'acheminait avec courage et avec joie vers le lieu de son triomphe, à l'exemple de son divin modèle : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*

C'est aussi l'usage en Chine de mener les criminels au supplice avec précipitation et au pas de course. Chacun des

condamnés est accompagné de deux satellites qui emportent plutôt qu'ils ne conduisent la victime. Cette marche accélérée, jointe au roulement des cymbales, donne aux exécutions capitales un caractère qui épouvante et fait frissonner les Chinois. M. Perboyre, après un long trajet, arriva enfin sur la place où il devait consommer son sacrifice. Les païens, avertis par le bruit des cymbales, étaient accourus en foule ; mais comme ils connaissaient les exemples de douceur et de patience que le confesseur avait donnés, soit dans ses divers interrogatoires, soit pendant son long séjour dans sa prison, ils murmuraient de ce qu'on allait mettre à mort un homme si bienveillant et si doux, et disaient qu'il égalait les dieux par sa bonté.

On commença par sept prisonniers qui avaient été condamnés à mort ; et, pendant leur supplice, le serviteur de Dieu se tint à genoux pour prier. Les païens furent frappés de cette attitude suppliante et recueillie ; et un chrétien, qui se trouvait là, fondant en larmes, entendit des voix qui disaient : *Voilà l'Européen qui se met à genoux et qui prie.* Enfin, le martyr fut attaché au gibet qui représentait une croix. Ses deux mains, ramenées sur le dos, furent liées à la pièce transversale ; ses deux pieds étaient repliés par derrière, de sorte qu'il était suspendu comme à genoux et élevé de cinq à six pouces au-dessus de la terre. Sa mort fut beaucoup plus douloureuse que celle des autres condamnés, qu'on avait décapités promptement. Le vice-roi prescrivit pour le prêtre chrétien un genre de supplice beaucoup plus douloureux, parce qu'il dure plus longtemps. Le confesseur devait être étranglé : après une première et vigoureuse torsion, le bourreau lâcha la corde comme pour lui donner le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort. Peu après, il tendit encore, puis il s'arrêta de nouveau. Ce ne fut qu'au troisième coup qu'il donna une pression décisive : mais comme le corps paraissait conserver quelque reste de vie, un satellite s'approcha, et lui ayant porté un grand coup de pied dans le bas-ventre, M. Perboyre rendit sa belle âme à Dieu. C'était un vendredi, à midi : il expirait le même jour que son divin Maître ; il s'était efforcé de l'imiter pendant sa vie par la pratique de ses vertus, et il lui était donné de lui ressembler encore dans sa passion et dans sa mort.

Le corps du serviteur de Dieu devint, aussitôt après sa mort, un objet d'étonnement et d'admiration. Toutes les



Le supplice de la strangulation.

personnes qui purent le voir remarquèrent qu'il n'était point défiguré, que ses membres avaient conservé leur souplesse, et qu'il ne présentait aucun des caractères que l'on trouve sur les cadavres des criminels condamnés à périr par la strangulation. Ceux-ci sont horribles à voir, leurs traits sont déformés, leurs joues d'une lividité repoussante ; le sang découle de leur bouche convulsivement ouverte, de laquelle sort la langue entière ; leurs yeux fixes et glacés s'échappent de leur orbite. On ne peut considérer ce spectacle sans éprouver une impression d'horreur. Quant au Missionnaire, son visage n'avait pas changé ; ses yeux étaient modestement baissés vers la terre comme de son vivant, sa bouche fermée, son teint vermeil ; en un mot, son corps n'avait pas subi d'altération, et ne portait aucune trace de la mort, ni des souffrances, de sorte que plusieurs, croyant qu'il n'avait pas cessé de vivre, conseillaient de l'exposer pendant quelques jours à la chaleur du soleil, afin de s'assurer de la vérité. Un idolâtre, qu'un de ses parents chrétiens avait conduit auprès du martyr, après l'avoir examiné et s'être assuré de sa flexibilité, fut tellement frappé de cette merveille qu'il songea dès ce moment à embrasser le christianisme, et se fit recevoir parmi les catéchumènes.

Le corps du confesseur de la foi resta attaché pendant un jour et une nuit sur l'instrument de son supplice. Le lendemain, les satellites l'ayant enlevé et déposé dans un cercueil, le transportèrent sur une montagne appelée *Hon-Chen*. Pendant ce temps, le catéchiste *Fong* se rendit en toute hâte à la porte *Pin-Hou-Men*, afin de se concerter avec d'autres chrétiens pour obtenir des satellites les vêtements du martyr et l'échange du cercueil qui contenait son corps. Les mesures furent si bien combinées que tout réussit selon leurs désirs ; au moyen d'une somme d'argent, ils se firent délivrer et les habits du Missionnaire, et les instruments de son supplice, et la bière dans laquelle se trouvaient ses restes précieux. Ils fournirent aux satellites un cercueil rempli de terre à la place de celui qu'ils recevaient, et tandis que l'on faisait semblant d'inhumer le corps de M. Perboyre, les chrétiens l'emportaient dans une chapelle qui n'était pas éloignée. Ils le revêtirent de riches et magnifiques habits que l'on avait confectionnés la nuit précédente, et célébrèrent les offices qui se font en pareille circonstance ; puis on l'enterra sur le versant de la montagne Rouge, à côté du vénérable Clet, Missionnaire lazariste, qui

avait été martyrisé vingt ans auparavant, et dont M. Perboyre avait tant de fois envié la mort bienheureuse.

Dieu ne tarda pas à frapper ceux qui avaient poursuivi son serviteur. Le mandarin de *Cou-Tching*, qui l'avait fait saisir, fut destitué de sa charge peu de temps après, et se pendit de désespoir. Le vice-roi, qui s'était montré si féroce, fut condamné à l'exil par l'empereur, à cause des cruautés et des vexations qu'il avait exercées dans sa province : il eut même beaucoup de peine à échapper à la vengeance du peuple qui, trouvant ce châtiment trop doux, aurait voulu le mettre en pièces et le traiter comme il avait traité les autres.

Nous ne pouvons passer sous silence la conduite admirable des parents de M. Perboyre, lorsqu'ils apprirent les combats et les souffrances de leur fils. M. Laborderie, vicaire de Catus, fut chargé de leur annoncer cette nouvelle. Son embarras était grand à mesure qu'il approchait de la maison ; mais aussitôt qu'il y fut entré, la mère de M. Perboyre jugea, en le voyant, qu'il avait quelque chose de pénible à leur faire connaître, et lui dit : « Je me souviens que, lorsque M. le curé de Catus vint nous apprendre la mort de Louis, ce fut par le même temps et à la même heure que vous ; et j'ai quelque pressentiment que vous venez nous annoncer quelque chose de semblable au sujet de notre pauvre Chinois. » M. Laborderie lui dit alors : « Je ne suis pas venu pour vous porter de pareilles nouvelles ; tout ce que j'ai à vous communiquer, c'est que votre fils a été pris et mis en prison par les idolâtres ; à la vérité, il a été maltraité, mais à présent on est devenu plus doux et plus humain à son égard. »

Ces paroles ne jetèrent point le trouble dans le cœur de cette mère vraiment chrétienne : nouvelle Machabée, elle entendit avec calme et courage le récit des souffrances que l'on faisait endurer à son fils. Elle dit que, depuis que son fils était parti pour la Chine, elle ne s'était attendue à autre chose qu'à recevoir une nouvelle semblable, et que cette attente avait été pour elle une continuelle préparation : « Et maintenant, ajouta-t-elle, que ferais-je en me lamentant ? J'offenserais Dieu peut-être et je m'attristerais de ce qui était l'objet des désirs les plus ardents de mon fils, car ses lettres, depuis qu'il est en Chine, nous ont exprimé d'une manière bien vive combien il désirait le martyre ; si quelque chose devait me faire de la peine, ce serait d'apprendre que, vaincu par les

souffrances, il scandalisât, par une lâche apostasie, ceux qu'il a convertis. »

Elle ne se montra pas moins admirable lorsqu'on lui apprit la mort de son fils : elle répondit aux personnes qui l'exhortaient à faire son sacrifice avec courage : « Pourquoi hésiterais-je à faire à Dieu le sacrifice de mon fils ? la sainte Vierge n'a-t-elle pas généreusement sacrifié le sien pour mon salut ? D'ailleurs, je ne croirais pas aimer véritablement mon fils si je m'affligeais, sachant qu'il est maintenant au comble de ses vœux. » Revenons à notre bienheureux martyr.

On se rappelle que, lorsque M. Perboyre fut conduit de *Tcha-Yuen-Keou* à *Cou-Tching*, un païen, touché de compassion à la vue de ses souffrances et des difficultés qu'il avait à marcher, le fit transporter en litière, à ses frais, jusqu'à *Cou-Tching*. Cette bonne action reçut bientôt sa récompense Ce vieillard, étant tombé malade, se trouva enfin conduit aux portes du tombeau. Pendant qu'on désespérait de sa vie, et qu'il était lui-même tout absorbé par les plus tristes et les plus sombres pensées, M. Perboyre lui apparut en songe avec deux échelles, l'une de couleur rouge sur laquelle il était appuyé, l'autre blanche, par laquelle il invitait le malade à venir vers lui en lui disant: *Vous souffrez là extrêmement, n'est-ce pas ? Montez où je suis, par cette échelle blanche, et vous serez heureux.* Alors le malade essaya de monter, mais les démons s'opposaient à ses efforts. Se rappelant que les chrétiens se servaient de l'invocation des saints noms de JÉSUS et de Marie pour chasser les esprits de ténèbres, il invoqua ces noms sacrés, et à l'instant la vision disparut, et il se sentit tout à fait guéri. S'étant réveillé aussitôt, il s'empressa d'appeler des catéchistes, se fit instruire des vérités de la religion, et engagea toute sa famille à suivre son exemple. Ayant eu le bonheur d'être baptisé peu de temps après, il mourut au bout de trois jours dans les plus beaux sentiments de piété.

Dans une lettre de M. Huc, Missionnaire lazariste, nous trouvons les détails suivants, qui ne sont pas moins remarquables: « Quand M. Perboyre fut martyrisé, une croix grande, lumineuse et très régulièrement dessinée, apparut dans les cieux. Elle fut aperçue par un grand nombre de fidèles, habitant diverses chrétientés très distantes les unes des autres. Beaucoup de païens furent aussi témoins de ce prodige et quelques-uns s'écrièrent: *Voilà le signe qu'adorent les chrétiens, je renonce aux idoles, je veux servir le Maître du ciel.* Ils ont

en effet embrassé le christianisme. Mgr Clauzetto leur a administré le baptême. Quand Monseigneur apprit les faits que je viens de rapporter, il n'y ajouta pas d'abord grande foi. Mais depuis, frappé du grand nombre et de l'importance des témoignages, il a fait une enquête dans les formes, d'où il conste : qu'une croix, grande, lumineuse et bien formée, a apparu dans les cieux ; qu'elle a été vue à la même époque, de même forme et même grandeur, et sur le même point du ciel, par un grand nombre de témoins chrétiens et païens ; que ces témoins habitaient des districts très éloignés les uns des autres, et qu'ils n'avaient pu avoir ensemble aucune communication. Monseigneur a de plus interrogé les chrétiens qui avaient connu M. Perboyre, et tous ont déclaré qu'ils l'avaient toujours regardé comme un grand saint. »

De tous côtés, on s'est empressé d'invoquer M. Perboyre après sa mort, et tout nous porte à croire que Dieu a glorifié celui qui l'avait si généreusement confessé pendant sa vie. Nous aurions pu mentionner ici une foule de faits extraordinaires et de grâces obtenues par son intercession ; mais il est de notre devoir d'attendre que le Saint-Siège ait prononcé dans la cause du bienheureux martyr (1). Nous nous bornerons donc à exposer les vertus qu'il a pratiquées : elles feront la matière du livre suivant.

1. Le Saint-Siège vient de se prononcer dans la cause de l'illustre martyr. Voir la préface de cet ouvrage. (Note des éditeurs.)

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.



TROISIÈME LIVRE.

Chapitre premier. — FOI DU BIENHEUREUX PERBOYRE.

NOUS réunissons dans ce dernier livre différents traits relatifs aux vertus du bienheureux martyr, ainsi que ses sentiments et ses paroles sur la pratique de ces mêmes vertus. Quoique nous ne puissions pas nous flatter d'avoir bien réussi dans ce travail, parce que nous l'avons entrepris à une époque assez éloignée du temps où il a vécu,et que d'ailleurs son humilité nous a dérobé une grande partie de ses actions, nous osons néanmoins espérer que ce qui en est parvenu à notre connaissance contribuera à l'édification des personnes qui en liront le récit.

On peut dire que saint Paul a fait le portrait du bienheureux dans ces paroles : « Mon juste vit de la foi. » *Justus meus ex fide vivit.* En effet, il ne se contentait pas de croire d'une foi ferme et inébranlable tout ce que l'Église nous enseigne, et de se soumettre avec une humilité profonde et une docilité d'enfant à tout ce qu'elle nous propose à croire ; il s'efforçait surtout de conformer ses actions à sa croyance. « Les préjugés de l'esprit et du cœur ne venaient jamais vicier son jugement, écrivait un Missionnaire ; d'autres disent qu'il faut toujours se conduire par l'esprit de l'Évangile, mais une foule d'obstacles qui leur sont propres les empêchent d'appliquer ces maximes à leur conduite. Il n'en était pas ainsi du bienheureux : tout en lui découlait d'un principe divin. »

Cet esprit de foi, en lui inspirant un grand mépris pour le monde et pour tout ce que le monde estime, le portait à aimer et à rechercher tout ce que le monde rejette. Il avait une grande idée de la dignité de l'homme, parce qu'il le regardait, non avec les yeux de la chair, mais avec ceux de la foi. Il le considérait dans son principe et son modèle, c'est-à-dire, en Dieu qui l'a créé à son image et à sa ressemblance. Son esprit de foi se manifestait surtout quand

il parlait de l'homme régénéré dans le sang de l'Agneau, devenu l'enfant de Dieu, le temple du Saint-Esprit et ne faisant qu'une même chose avec JÉSUS-CHRIST. Ces considérations excitaient en lui de vifs sentiments de reconnaissance envers Dieu qui l'avait fait naître de parents chrétiens, et tous les ans, à l'époque de l'anniversaire de son baptême, il offrait au Seigneur des actions de grâces pour un si grand bienfait.

Dieu lui avait communiqué des lumières étendues sur la dignité du sacerdoce. « Si nous avions recueilli toutes les pensées dont il nous a fait part sur ce sujet, disait un prêtre fervent qui avait vécu plusieurs années dans son intimité, nous aurions de quoi faire un volume intéressant et instructif sur la sublimité de cette vocation et sur les devoirs qu'elle impose. »

Un jour qu'il causait familièrement avec un ecclésiastique qui aimait à le consulter sur ses devoirs et sur la meilleure manière de s'en acquitter, la conversation s'engagea sur la vie que doit mener un ministre des autels, et il lui dit entre autres choses : « Le prêtre, qui a reçu la même mission que JÉSUS-CHRIST, étant destiné à travailler au salut des âmes, ne doit pas seulement représenter JÉSUS-CHRIST par le caractère divin dont il est revêtu, et par les fonctions sacrées que ce divin Sauveur est venu exercer sur la terre ; il faut encore qu'il le reproduise dans son intérieur et dans son extérieur : dans son intérieur par ses pensées, ses désirs et ses affections : ses pensées doivent être les pensées de l'Homme-Dieu ; ses désirs doivent être les désirs de l'Homme-Dieu ; ses affections doivent être les affections de l'Homme-Dieu. Il faut qu'il puisse dire avec vérité comme saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* JÉSUS-CHRIST doit se manifester encore dans tout notre extérieur, dans notre démarche, dans notre langage et dans toutes nos actions. Tout le monde doit connaître que nous parlons, que nous agissons par un principe divin, de sorte que nous puissions dire à tous ceux qui nous environnent : *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.* JÉSUS-CHRIST nous déclare, dans les saints Évangiles, qu'il est la vie dont nous devons vivre : *ego sum vita.* Quiconque ne vit pas de cette vie demeure dans la mort. Il faut que JÉSUS-CHRIST passe dans notre âme, comme le sang passe dans toutes les parties de notre corps pour leur

communiquer la vie ; et, comme le prêtre est appelé à une grande perfection, il doit aussi posséder cette vie d'une manière parfaite. »

La foi de M. Perboyre l'avait placé en quelque sorte dans un autre monde. Il voyait toutes choses en Dieu : ses supérieurs lui tenaient la place de Dieu, il leur obéissait comme à Dieu lui-même. Mais c'était surtout dans la personne du successeur de saint Pierre qu'il aimait à considérer JÉSUS-CHRIST. Pénétré de cette pensée, que les Souverains-Pontifes ont été établis par notre divin Sauveur pour éclairer et diriger son Église, il avait pour tout ce qui venait de leur part une déférence entière et parfaite. Il ne se serait regardé ni comme le disciple de JÉSUS-CHRIST, s'il ne l'avait révéré dans celui qui a reçu la plénitude de son autorité ; ni comme un enfant de Saint-Vincent, s'il n'avait pas imité son dévouement filial au Saint-Siège, qui lui faisait dire que l'humble soumission et l'obéissance aux décrets des Souverains-Pontifes est un bon moyen pour distinguer les véritables enfants de l'Église de ceux qui lui sont rebelles. Aussi, en toute rencontre, il manifestait son attachement et son obéissance pour le chef de l'Église. Il en donna la preuve dans une circonstance qui trouve naturellement sa place ici.

Étant supérieur à Saint-Flour, il avait adopté le système de l'abbé de Lamennais, parce qu'il le croyait propre à contribuer au bien de l'Église. « M. Perboyre donna dans les idées de Lamennais, disait un savant et pieux prélat qui, à cette époque, était très lié avec lui ; mais il le fit en saint, et il se trompa comme les saints, quand il leur arrive de se tromper. » Il soutenait ses sentiments sous les yeux de l'évêque de Saint-Flour, qui, loin de le trouver mauvais, aimait à s'entretenir avec lui sur ces matières. Lorsqu'il eut appris que ces doctrines avaient été déférées à la cour de Rome, il cessa d'en parler, disant qu'il fallait attendre, et que Rome mettrait fin à toutes les incertitudes par le jugement qu'elle prononcerait. Nous savons même, de source certaine, que, quelque temps avant que l'abbé de Lamennais eût été frappé par le pape, Dieu lui avait fait connaître dans son oraison tout ce qu'il y avait de faux dans ces doctrines. Par suite de cette connaissance, il avait dit à un ecclésiastique qu'elles seraient condamnées; il lui avait même indiqué les motifs sur lesquels se fonderait le Souverain-Pontife. Plus tard ce prêtre, ayant lu l'encyclique de Grégoire XVI, fut saisi d'un profond

étonnement lorsqu'il y trouva toutes les raisons qui lui avaient été données par le serviteur de Dieu.

Dès que M. Perboyre connut la sentence fulminée contre les doctrines de Lamennais, il y souscrivit de cœur et d'esprit et il en bénit le Seigneur. Comme quelques prêtres prétendaient que cette condamnation ne portait pas sur Lamennais, il travailla fortement à les éclairer, et leur dit que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de rejeter entièrement tout ce que le Souverain-Pontife avait rejeté. D'autres prêtres étaient choqués de certaines expressions de l'encyclique ; il leur semblait que Lamennais et ses partisans y étaient traités un peu durement, et ils lui en témoignaient leur surprise ; mais il s'empressa de leur montrer combien ils avaient tort, et termina par ces mots : « Prions Dieu qu'il nous préserve de jamais trouver à redire aux paroles du Souverain-Pontife ; c'est à lui que JÉSUS-CHRIST a dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Recevons les paroles du Saint-Père comme nous recevrions les paroles mêmes de JÉSUS-CHRIST ; car c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui parle par sa bouche, et si ce divin Sauveur en parlant de ses disciples nous a dit : *Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise me méprise,* à combien plus forte raison le mépriserions-nous, si nous ne recevions pas avec respect et avec humilité, les paroles de celui qui est son image vivante sur la terre? »

L'esprit de foi dont M. Perboyre était animé se révélait en toute circonstance. Sa tenue à l'église prêchait éloquemment la présence réelle de JÉSUS-CHRIST sur nos autels ; lorsqu'il était en prière, on eût cru voir l'un de ces anges, que le prophète Isaïe nous représente prosternés au pied du trône de l'Éternel se voilant la face et répétant sans fin : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur le Dieu des armées.* Il voulait qu'on ne parlât de Dieu et des choses de Dieu qu'avec un grand respect ; il ne pouvait supporter qu'on employât les paroles de la sainte Écriture par manière de jeu, et plusieurs fois il a repris de jeunes ecclésiastiques qui s'en étaient servis de la sorte. Il la lisait à genoux et la tête découverte ; aussi Dieu lui communiquait de grandes lumières pour l'intelligence des vérités et des mystères qui y sont renfermés. Son langage était toujours celui de la foi accompagnée de la charité. Du reste les rigueurs d'une horrible prison si généreusement endurées, son invincible constance au milieu de ses longs et cruels supplices, la

mort qu'il a reçue pour la foi après l'avoir héroïquement confessée, témoignent combien il était solidement établi dans cette vertu.

Chapitre II. — SON ESPÉRANCE.

LES promesses que Dieu a faites à l'homme, les bienfaits dont il ne cesse de le combler, animaient M. Perboyre d'une joie vive et d'une grande confiance envers l'auteur de tant de biens. Mais c'était surtout la vue de JÉSUS crucifié, ou résidant par amour pour nous dans le sacrement de l'Eucharistie, qui excitait sa confiance et le remplissait de consolation. Lorsqu'il venait à méditer sur les soins de la Providence envers ses créatures, il se sentait pénétré de reconnaissance, et se jetait entre les bras de Dieu avec plus d'abandon que l'enfant dans les bras de sa mère. Il était au comble de la joie lorsque toutes les ressources humaines venaient à lui manquer, et c'est ce qui le portait à s'écrier dans une circonstance : « Oh ! qu'on est heureux, quand on est réduit à ne pouvoir rien attendre que de Dieu seul ! »

On ne saurait dire tout ce qu'il éprouvait de bonheur, en pensant qu'il était appelé à contempler Dieu dans sa gloire, et à s'abreuver dans des torrents de délices. Mais d'un autre côté, son espérance était aussi bien souvent pour lui une source de tristesse ; car il soupirait avec ardeur après la possession de Dieu. Il portait souvent vers la céleste patrie des regards mouillés de pleurs et disait comme le prophète : *Quand me sera-t-il donné de venir et de paraître devant la face de mon Dieu ?* On a remarqué bien des fois que sa figure prenait une expression de douleur, lorsque, dans la récitation du bréviaire, il trouvait des passages où le prophète exprime ses regrets sur la longueur de son exil. Il pleurait aussi bien souvent à cause de l'aveuglement et de l'indifférence de tant de chrétiens, qui oublient leurs magnifiques destinées pour courir après des ombres et des chimères qui les trompent et les conduisent aux plus grands malheurs ; il aurait désiré avoir des milliers de voix pour leur dire à tous, combien ils étaient à plaindre de fuir ainsi le ciel pour se précipiter en enfer.

M. Perboyre se montrait, en toute rencontre, le zélé défenseur de la Providence. Si des attaques étaient dirigées contre elle, il prenait aussitôt la parole, et montrait que les maux que nous souffrons dans ce monde sont le fruit de nos péchés ; que nous n'avons pas à nous plaindre de Dieu, mais de nous-mêmes ; que nous devons dans ces cas nous humilier beaucoup devant la majesté divine, et confesser que c'est par notre faute que nous avons été punis ; qu'elle ne nous châtie pas selon nos offenses, parce que, si elle nous traitait comme nous l'avons mérité, elle agirait bien plus sévèrement à notre égard. C'est ainsi que ce zélé serviteur de Dieu vengeait la Providence ; mais il le faisait avec tant de douceur et de prudence, qu'il ne blessait personne, et que tous ceux qui l'entendaient parler se retiraient convaincus et édifiés tout à la fois.

Il ne faut pas s'imaginer que l'espérance de M. Perboyre n'ait pas été mise à de grandes épreuves. Dieu, qui se plaît à former ses saints sur le calvaire, l'a fait marcher pendant toute sa vie dans une voie semée de ronces et d'épines.

Il fut éprouvé pendant longtemps par des sécheresses et des ténèbres affreuses, de sorte qu'il marchait comme quelqu'un qui ne sait où mettre le pied, et qui est environné de précipices ; il lui semblait que le nombre et l'énormité de ses péchés le rendaient indigne des bontés de Dieu ; mais il marchait toujours, espérant que la miséricorde divine surpasserait ses infidélités. A l'exemple du roi-prophète, il repoussait les tentations de découragement et ranimait sa confiance en se disant à lui-même : *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme, et pourquoi me troublez-vous ? Espérez en Dieu, parce que je confesserai encore son saint nom. Il est mon Sauveur et mon Dieu.*

Son espérance n'était ni présomptueuse, ni téméraire. Il veillait en tout temps ; il s'appliquait à combatre ses passions, à mortifier ses sens, et travaillait avec ardeur à se sanctifier. Sachant qu'il avait tout à craindre de lui-même et tout à attendre de Dieu, il mettait uniquement sa confiance dans la prière, qu'il regardait comme le principe de toute grâce et de tout succès. Il exhortait souvent à ce saint exercice : « Priez et faites prier, disait-il à un de ses confrères, presque tout est là. La grâce seule donne les vrais succès dans les emplois. » Dans une autre circonstance

il s'exprimait ainsi : « On ne fait de bien réel dans les âmes que par la prière » ; maxime vraiment remarquable et qui mérite d'être méditée. Il n'est pas une de ses lettres dans laquelle il ne sollicite les prières de ceux auxquels il écrivait.

Chapitre iii. — SON AMOUR POUR DIEU.

DÈS sa plus tendre enfance, M. Perboyre commença à aimer Dieu, et son amour alla toujours croissant. A mesure qu'il avançait dans la vie, il recevait des grâces et des lumières nouvelles, et il ne négligeait rien pour y correspondre. Il ne disait jamais : C'est assez ; il lui semblait, au contraire, que tout ce qu'il faisait pour son Dieu n'était rien en comparaison de ce qu'il aurait dû faire. La charité s'était tellement emparée de lui, que tout son être était au service du divin amour. Son corps était une hostie qu'il immolait chaque jour ; son intelligence était continuellement appliquée aux choses d'en haut. Il ne pensait pas aux perfections de Dieu sans être pénétré d'admiration et comme ravi au-dessus de lui-même.

Le monde entier était à ses yeux un miroir dans lequel il contemplait les perfections divines. S'il portait ses regards sur une fleur, il se rappelait aussitôt celui qui a dit : *Je suis la fleur des champs, et le lis des vallées.* S'il voyait briller le soleil, il pensait à celui qui éclaire tout homme venant au monde ; il le priait de répandre ses lumières dans son âme, de lui faire connaître combien il était aimable ; il le conjurait de réchauffer son cœur et de lui faire produire des fruits de salut et de perfection. S'il apercevait une étoile dans l'azur du firmament, sa pensée se portait aussitôt sur celui dont il est écrit : *Je suis l'étoile brillante du matin*, et il le priait de le diriger sur la mer orageuse de ce monde. Un berger dans la campagne lui rappelait le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis ; un agneau le faisait penser à cet Agneau sans tache qui est venu pour effacer les péchés du monde. S'il voyait un oiseau prendre l'essor dans les airs, il s'écriait comme le prophète : *Qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai et je me reposerai dans le sein de mon Dieu !*

« Voyez-vous ce petit ruisseau ! disait-il un jour, après avoir coulé quelque temps, il ira se perdre dans la mer ; c'est ainsi que nos cœurs doivent tendre toujours vers Dieu. » Il ne voyait dans toutes les créatures que des dons de la munificence divine ; c'était elle qui le rafraîchissait dans l'air, qui le nourrissait dans les aliments. Lorsqu'on lui rendait un service, il remerciait avant tout le Seigneur, qu'il regardait comme la cause première de ce que l'on faisait pour lui.

Rempli, comme il l'était, de l'amour de Dieu, ses entretiens se ressentaient de cette disposition intérieure ; car *la bouche parle de l'abondance du cœur*. Comme il traitait des choses de Dieu avec une grande simplicité, ses paroles avaient la vertu de réchauffer les cœurs, et d'y laisser les plus douces et les plus salutaires impressions. « Quand il parlait, dit un prêtre de la mission, c'était avec une gaieté charmante ; maintenant encore je me sens tout parfumé au souvenir de ses conversations ; et rien ne me touche si profondément aujourd'hui, que la méditation des paroles si solides qui sortaient de la bouche de ce saint ami. Il savait profiter de tout, et ses entretiens avaient quelque chose de si grave et de si saint, qu'on n'aurait pas osé traiter d'intérêts temporels en sa présence. »

Dieu régnait sans rival sur toutes ses affections. Il aimait ses parents, parce que Dieu lui en faisait un devoir ; mais dans ses rapports avec eux, il ne cessait de leur rappeler la vanité des choses de ce monde, et de les porter à Dieu. « N'oubliez pas, disait-il, dans une lettre adressée à son frère, que notre vie disparaît comme une ombre, et qu'à la mort nous serons traités comme nous l'aurons mérité par nos vices et nos vertus. Ayez horreur des plaisirs de ce monde. Cherchez toujours et par-dessus tout, les intérêts éternels, tout le reste n'est que vanité. » Dans une autre lettre, il lui donnait les avis suivants : « Je ne saurais trop vous recommander, mon frère, de remplir exactement vos devoirs de religion. Réconciliez-vous de temps en temps avec Dieu par une bonne confession. N'imitez pas les autres jeunes gens qui ordinairement abandonnent leurs devoirs de religion et se comportent mal. N'ayez pas trop d'attachement pour les biens de la terre. N'oubliez pas que l'affaire du salut est l'affaire dont on doit s'occuper avant tout, par-dessus tout et toujours. Que servirait à l'homme de gagner l'univers s'il perdait son âme ! Nous devons nous efforcer d'aller au ciel ; mais il n'y a que la vertu et la sainteté qui y conduisent. Telle vie, telle mort. »

Sa ferveur n'était pas sujette à des variations. Dans les épreuves pénibles comme dans la prospérité, dans les sécheresses comme dans les consolations, il allait toujours à Dieu avec le même courage. La tiédeur lui apparaissait sous un aspect infiniment redoutable ; il la regardait comme un des plus grands maux, dont puisse être frappée une âme qui tend à la perfection, et il disait que sans une grande vigilance et une continuelle mortification, il était impossible de ne pas tomber dans un état si déplorable.

Comme moyen de se garantir contre la tiédeur, il recommandait souvent de mettre en pratique le conseil que donne le pieux auteur de l'*Imitation:* « Soyez tout entier à ce que vous faites. » *Age quod agis.* « Il n'est pas nécessaire, ajoutait-il, de faire beaucoup de choses, ni des choses bien extraordinaires, pour nous rendre agréables à Dieu ; il suffit que nous fassions bien ce que nous faisons. Remplissons tous nos devoirs avec la perfection dont nous sommes capables, et par ce moyen nous ferons beaucoup. » Donnant l'exemple de ce qu'il recommandait aux autres, il s'appliquait à chacune de ses actions comme s'il n'avait pas eu autre chose à faire, et comme si tout son bonheur ou son malheur en eussent dépendu ; aussi on ne remarquait jamais ni empressement ni embarras dans sa conduite. Vivement pénétré de la grandeur et de la majesté de celui qu'il servait, il mettait tous ses soins à éviter les plus petites négligences, il ne songeait qu'à lui plaire dans tout ce qu'il faisait.

Chapitre IV. — SA PURETÉ DE CONSCIENCE.

C*ELUI qui chérit la pureté de cœur, aura pour ami le roi des rois.* D'après ces paroles des saintes Écritures, nous ne pouvons pas douter que le vénérable Perboyre n'ait été agréable à Dieu ; car, pendant toute sa vie, il s'est appliqué à marcher avec fidélité dans la voie de ses commandements. Dès sa plus tendre enfance, on le vit, comme le jeune Tobie, s'éloigner des compagnies et des amusements frivoles, et mettre son plaisir à vivre au pied des autels, ou à nourrir son âme de saintes lectures. Dès lors, il ne pouvait supporter l'ombre du péché, ni voir offenser Dieu sans en éprouver de la peine. Pendant son cours d'hu-

manités au petit-séminaire de Montauban, ceux qui l'avaient tous les jours sous les yeux, n'ont pu remarquer, comme ils l'ont déclaré, la plus petite désobéissance, pas même une imperfection bien caractérisée. Pour le temps de son noviciat et de ses études ecclésiastiques, il reçoit les mêmes témoignages de la part de ceux qui l'ont connu. Il reste deux années à Montdidier; et son supérieur, ses confrères, ses élèves disent qu'ils n'ont pas observé la plus petite variation dans sa conduite. Il a été cinq ans supérieur à Saint-Flour, et ceux qui l'ont fréquenté publient unanimement que sa vie semblait tenir plutôt de l'ange que de l'homme. A Paris, il a dirigé le noviciat près de trois ans, et dans cet emploi il donne toujours la même édification. Des regards scrutateurs se tiennent fixés sur lui ; on le considère dans toutes ses démarches ; on pèse attentivement toutes ses paroles ; on cherche à le surprendre dans des occasions imprévues ; et il se montre toujours le même, c'est-à-dire, parlant et agissant par l'esprit de Dieu. Pendant tout le temps qu'il a vécu en Chine, non seulement sa vertu n'a éprouvé aucun déchet, mais elle est allée toujours croissant, comme l'écrivait Mgr Rameaux dans une de ses lettres. Nous ne voulons pas dire assurément qu'il ait été impeccable, et sans doute on ne nous imputera pas une telle pensée. Quelque vertueux que soit un homme, il faut lui faire la part, plus ou moins grande, de l'infirmité humaine ; nous nous bornons à constater ici les témoignages qui lui ont été rendus. M. Perboyre a dû faire des fautes, et souvent il s'accusait lui-même, mais elles étaient si légères, que les hommes ne les apercevaient pas. Tout ce qu'on a pu découvrir en lui, c'est un peu d'émotion qui a paru dans quatre ou cinq circonstances : ceux qui l'ont observé alors, disaient qu'ils n'y auraient pas fait attention dans d'autres personnes d'ailleurs très vertueuses ; mais qu'elles l'avaient remarqué en lui, parce que tout était si saint dans sa conduite, et sa figure était ordinairement si calme, qu'elles en avaient été frappées comme d'une imperfection passagère. Les mêmes personnes déclarent qu'elles ont été encore plus édifiées de son humilité, qui l'a porté, en ces occasions, à s'accuser lui-même, et à demander pardon du scandale qu'il croyait avoir donné.

Afin de s'établir et de se perfectionner dans cette pureté de conscience, il recourait souvent à Dieu par la prière. Il s'appliquait à étudier les dispositions de son cœur, et lorsqu'il

apercevait en lui quelque mauvais penchant, il s'appliquait à le combattre. Né avec un tempérament vif et sensible, il n'est pas d'efforts qu'il n'ait faits pour s'en rendre maître, et la vigilance sur ses paroles lui a servi beaucoup. Il parlait peu, parce qu'il savait qu'un grand parleur est exposé à tomber dans beaucoup de fautes, et que celui qui veut devenir parfait doit veiller sur sa langue. Avant de commencer un entretien ou de faire une réponse, il avait l'habitude d'élever son cœur vers Dieu pour lui demander la grâce de ne rien dire qui pût lui déplaire. Comme il vivait dans un recueillement continuel l'ennemi ne pouvait essayer d'attaquer l'intérieur qu'il ne s'en aperçût aussitôt ; ou si parfois il éprouvait quelque surprise, il ne tardait pas à la reconnaître et à s'en humilier. Mortifié et sévère pour lui-même, il veillait sur tous ses sens, et son cœur était comme une forteresse dont les portes sont toujours bien fermées.

Il avait aussi pour pratique d'apporter le plus grand soin à ses examens particuliers et généraux. Tous les soirs, avant de prendre son repos, il demandait pardon à Dieu des fautes qu'il avait pu commettre, et de celles qu'il ne connaissait pas. Lorsque dans son examen du soir il avait découvert quelque manquement ou quelque négligence au service de Dieu, il en faisait ordinairement le sujet de son oraison le lendemain, et quelquefois même plusieurs jours de suite, afin de s'en humilier davantage devant Dieu et de se précautionner contre de nouvelles rechutes. Chaque semaine il s'approchait du sacrement de la Pénitence avec les plus saintes dispositions ; mais quelquefois il devançait ce temps parce qu'il ne pouvait souffrir l'ombre d'une faute.

Conversant un jour familièrement avec un ecclésiastique sur des sujets de piété, voici ce qu'il lui dit au sujet de la pureté de conscience, qui doit distinguer les ministres de JÉSUS-CHRIST : « Nous ne devons pas seulement nous garantir des fautes graves, nous devons encore éviter les fautes les plus légères avec le plus grand soin. Nous ne pourrions pas supporter un grain de poussière dans notre œil ; comment se fait-il que nous puissions supporter le plus petit péché dans notre âme? Nous nous hâtons de délivrer notre œil d'un grain de poussière, parce qu'il nous fait souffrir et qu'il nous empêche de distinguer les objets ; et nous ne faisons pas attention que notre âme souffre bien davantage, quand elle est souillée par le péché. Ces fautes que nous commettons sont comme

un tourbillon de poussière qui nous dérobe la vue des dangers auxquels nous sommes exposés. De même qu'un aveugle ne peut plus jouir de la beauté du ciel, ainsi une âme, qui ne se purifie pas des plus petites fautes, ne peut plus contempler les perfections divines ; de même qu'un aveugle ne peut plus conduire ses semblables, ainsi un prêtre, qui se laisse aveugler volontairement par le péché, ne peut plus être utile aux âmes. Celui qui, au contraire, vit dans une grande pureté de conscience, peut contempler tous les jours les perfections infinies de Dieu ; il jouit d'un grand discernement pour connaître les esprits, et pour appliquer à chacun ce qui lui convient. Que son état est digne d'envie ! mais qui ne plaindrait celui qui se prive, par sa faute, de biens si précieux et si désirables ! »

Chapitre V. — SA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

L'AMOUR parfait, selon saint Augustin, consiste à n'avoir d'autre volonté que celle de l'objet que l'on aime. C'est d'après ce principe que notre saint missionnaire s'est dépouillé entièrement de la sienne pour ne vivre que de celle de Dieu ; ce renoncement, il l'a pratiqué, non pas seulement en quelques circonstances, mais toujours et jusqu'à sa mort. Il a plu à Dieu de l'exercer pendant une grande partie de sa vie par des infirmités douloureuses qui auraient déconcerté une vertu moins affermie que la sienne ; et jamais on n'a pu remarquer en lui la plus petite impatience. Non seulement il ne se plaignait point, mais il ne parlait pas même de ses souffrances ; il les regardait comme une occasion précieuse d'acquérir des mérites, et de se rendre plus agréable aux yeux de Dieu. Il y voyait aussi un moyen de témoigner à Dieu son amour, et il n'aurait pas voulu pour tout au monde en être délivré. Lorsqu'une indisposition plus grave ou une maladie le forçaient à garder le lit, il paraissait toujours si gai et si content dans cet état qu'il semblait à ceux qui sortaient de sa chambre qu'ils venaient de voir un bienheureux.

Il fut éprouvé fort souvent par les contradictions, et comme il était très sensible, il les ressentait quelquefois vivement ; mais aussitôt son cœur s'élevait vers Dieu pour lui offrir ces

épreuves. Il ne proférait jamais aucune plainte contre les créatures, étant persuadé que rien n'arrive sans la permission de Dieu. Dans ces conjonctures, il se représentait Dieu agissant à son égard comme un père ou une mère, qui engagent leur enfant bien-aimé à prendre une médecine amère, pour lui faire recouvrer la santé qu'il a perdue. Lorsque la mort lui enlevait un parent, ou une personne qui lui était chère, son premier acte était d'offrir ce sacrifice, et de se soumettre avec amour aux décrets de la Providence, en disant comme Notre-Seigneur : *Oui, mon Père, je le veux, parce que cela vous plaît.* Il le prouva d'une manière frappante, lorsqu'il apprit la mort de son frère Louis qu'il aimait comme lui-même. Loin de se laisser aller au murmure, il bénit la Providence, et engagea ses parents à confesser que Dieu s'était montré tout bon et tout miséricordieux dans le coup terrible dont il les avait frappés. Le vaisseau qui le portait en Chine fut assailli pendant la traversée par une tempête si furieuse qu'il semblait à chaque instant qu'il allait être submergé ; « cependant, écrit-il dans une lettre déjà citée, nous possédions notre âme en paix, aimant à nous abandonner au bon plaisir de celui qui conduit aux portes de la mort, et qui en retire. »

« Je n'ai jamais vu une personne plus dépendante que lui de la volonté de Dieu, disait un missionnaire ; il ne se plaignait de rien, ni de la chaleur, ni du froid, ni de la nourriture, ni du vêtement ; il ne parlait jamais de toutes ces choses, il laissait faire la Providence. S'il pleuvait, s'il neigeait ou gelait, il était content, parce que Dieu le voulait ; s'il était méprisé ou humilié, il était encore content, parce que Dieu le voulait ; son âme était aussi forte que son corps paraissait faible. »

Il se soumettait avec le même abandon dans les épreuves intérieures. Qu'il fût attaqué par les plus horribles tentations, ou désolé par les plus grandes sécheresses ; que Dieu lui retirât la lumière de son visage pour le laisser plongé dans les ténèbres, tout lui était égal, pourvu que la volonté divine eût son accomplissement. Il ne désirait d'être ni mieux portant, ni plus savant, ni même plus saint que Dieu ne le voulait. « Nous devons, disait-il, nous efforcer d'imiter sur la terre la vie des anges : ce qui les distingue dans le ciel, c'est qu'ils n'ont d'autre volonté que celle de Dieu, et Notre-Seigneur, en nous prescrivant de demander tous les jours à son Père que sa volonté soit faite sur la terre comme dans le

ciel, nous a montré clairement combien il désire que nous entrions dans ces dispositions. »

Lorsqu'il avait une action à faire, il considérait d'abord si elle était conforme à la volonté de Dieu, et il le priait de lui faire connaître ce qui lui était le plus agréable. Il avait souvent à la bouche, et plus encore dans le cœur, ces paroles de JÉSUS-CHRIST : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père, et de perfectionner l'œuvre pour laquelle il m'a envoyé ;* il les prononçait avec un sentiment d'amour et de bonheur si expressifs, qu'on eût cru entendre le divin Sauveur lui-même, lorsque, sur le bord du puits de Jacob, il les adressait à ses disciples.

Un jeune prêtre, auquel il recommandait la pratique de chercher en tout le bon plaisir de Dieu, lui ayant demandé comment il devait s'y prendre pour y parvenir, il lui dit : « Si vous voulez vous établir dans cette belle pratique, vous devez renouveler chaque jour la résolution d'y travailler avec ardeur, et commencer, continuer, terminer votre journée dans ce saint exercice. Lorsque l'heure de votre lever arrive, figurez-vous que le Saint-Esprit vient vous dire comme autrefois l'ange à saint Pierre : « Levez-vous promptement ; » *Surge velociter*. Levez-vous donc sans retard, offrez-vous à Dieu, et témoignez-lui le désir de faire, durant ce jour, tout ce que vous saurez lui être le plus agréable ; pendant votre oraison priez-le de vous manifester sa volonté : car pourquoi faisons-nous oraison, si ce n'est pour apprendre à la connaître ? Nous sommes comme des cultivateurs que le père de famille a appelés pour travailler dans son champ ; nous sommes ses serviteurs ; mais n'est-il pas juste que des ouvriers demandent à celui qui les emploie ce qu'ils ont à faire, et comment ils doivent le faire ? Vous devez ensuite écouter sa voix comme la sainte Épouse écoutait celle de l'Époux. Si vous êtes fidèle à écouter la voix de Dieu, il vous instruira de ce qu'il demande de vous. Après cela vous implorerez sa bénédiction, et vous irez plein de zèle vaquer à son œuvre.

« Dans le cours de la journée, vous ferez bien de penser souvent que vous ne travaillez pas pour vous, mais pour Dieu, et que toutes vos actions doivent être faites avec une grande perfection. Je vous conseille aussi d'agir toujours en sa sainte présence ; car de même que les serviteurs sont bien plus attentifs à leur ouvrage quand ils sont sous les yeux de leur maître, de même vous vous sentirez animé d'une ardeur bien plus grande, si vous considérez que Dieu a les regards fixés

sur vous. Par ce moyen vous imiterez Notre-Seigneur, qui nous dit dans son Évangile : *Je fais toujours ce qui est agréable à mon Père.* Il ne se contente pas de dire qu'il fait souvent ce qui est agréable à son Père, mais il nous témoigne qu'il le fait *toujours*, pour nous marquer que nous ne devons jamais nous relâcher dans cette sainte pratique. Mais comme par nous-mêmes nous ne pouvons faire aucun bien, nous devons nous adresser souvent à Dieu et lui dire : « Seigneur, faites que j'accomplisse *toujours* ce qui vous est agréable ; oui, *toujours*, car je désire ne m'éloigner jamais de votre sainte volonté. » Voilà ce qu'il m'enseignait sur la conformité à la volonté de Dieu, rapporte le prêtre, et lui-même n'aurait pas fait la plus petite action sans consulter Dieu. Il ne cessait de lui adresser la prière qu'il me recommandait ; il la répétait presque aussi souvent qu'il respirait, parce qu'il avait un grand désir d'imiter Notre-Seigneur, et de pouvoir dire avec vérité comme lui : *Quæ placita sunt ei facio semper.* Je fais toujours ce qui lui est agréable. »

Chapitre VI. — SON AMOUR ENVERS JÉSUS-CHRIST.

La dévotion envers Jésus-Christ a été le caractère distinctif de M. Perboyre. Tout ce qui lui rappelait cet aimable Sauveur réveillait en lui les plus vifs sentiments d'amour. Ses lectures privilégiées étaient celles qui lui parlaient de Jésus-Christ, et c'est pour cette raison qu'il étudiait continuellement les Évangiles et les Épîtres de saint Paul. Aussi Notre-Seigneur était toujours sur ses lèvres comme dans son cœur. « Sa dévotion dominante, dit un missionnaire qui l'avait eu pour directeur au noviciat, c'était Notre-Seigneur, qu'il aimait plus tendrement qu'un enfant n'aime son père ; et son âme était collée à celle de Jésus, comme l'âme de Jonathas à celle de David. Ses pensées et ses affections étaient tellement là, qu'il parlait de Jésus-Christ avec les plus tendres effusions. Dans ce qu'il faisait, dans ce qu'il souffrait, dans ce qu'il entreprenait, son but était de plaire à Jésus : il en étudiait la vie, les vertus et le cœur afin de l'imiter, et il avait si bien fait qu'il avait réussi à devenir une copie vivante de Jésus-Christ. C'était en parlant du Sauveur qu'il s'animait et

devenait éloquent. Il en disait des choses hautes et profondes, et il y avait beaucoup d'analogie entre sa manière de parler de JÉSUS-CHRIST, surtout de sa charité, et celle dont en parle saint Paul, qu'il lisait et méditait continuellement. »

Il célébrait les fêtes de Notre-Seigneur avec une dévotion particulière : aux époques qui rappellent plus particulièrement sa grande charité pour nous, il sentait redoubler son amour pour lui. A l'époque de la solennité de Noël, et pendant les jours suivants, on le voyait, tout pénétré de reconnaissance, passer des heures entières auprès du berceau de l'enfant JÉSUS, se livrant aux plus tendres affections pour reconnaître la bonté ineffable du Dieu qui a bien voulu descendre du ciel en terre sous la forme d'un enfant. Sa pauvreté, ses souffrances, ses humiliations le touchaient vivement, et le remplissaient du désir d'imiter les vertus dont il nous a donné l'exemple en venant au monde.

Il ne tarissait pas quand il parlait de Notre-Seigneur, et comme ses réflexions étaient très édifiantes, on nous permettra d'en rapporter ici quelques-unes. « JÉSUS-CHRIST, disait-il, est le grand Maître de la science ; c'est lui seul qui donne la vraie lumière. Toute science qui ne vient pas de lui et ne conduit pas à lui est vaine, inutile et dangereuse. Il n'y a qu'une seule chose importante, c'est de connaître et d'aimer JÉSUS-CHRIST. » Le livre de l'*Imitation* était, après les saintes Écritures, son livre favori ; il se plaisait surtout à citer le passage suivant : « Celui à qui parle le Verbe éternel est délivré de bien des doutes. Tout vient du Verbe, et toutes choses nous parlent du Verbe, et il est lui-même le principe qui nous parle. Personne ne peut comprendre ou juger sainement que par lui. Celui à qui toutes choses sont le Verbe, qui rapporte tout à lui, qui voit tout en lui, s'établira dans une grande égalité de cœur et trouvera la paix dans le Seigneur. O vérité, ô mon Dieu ! unissez-moi à vous par une charité inaltérable ; je n'éprouve souvent qu'ennui à lire et à entendre beaucoup de choses. En vous se trouve tout ce que je veux et tout ce que je désire. Que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures gardent le silence devant vous ; parlez-moi vous seul. » Liv. I, chap. 3. Ces passages de l'*Imitation* lui plaisaient extraordinairement ; et un ecclésiastique rapporte que rien n'était touchant comme de l'entendre développer le sens de ces paroles, et qu'il lui avait dit des choses admirables à ce sujet.

M. Perboyre, voyant un jour ce même prêtre prendre des lunettes, lui demanda pourquoi il les prenait. Celui-ci répondit que c'était pour mieux distinguer les objets. « Eh bien, ajouta son interlocuteur, n'est-il pas juste que nous fassions pour notre âme ce que nous faisons pour notre corps? Lorsque nous sommes livrés à nous-mêmes, nous sommes dans les ténèbres, nous sommes exposés à confondre le bien avec le mal, la vérité avec l'erreur : mais Dieu nous a donné un moyen sûr pour ne pas nous tromper ; ce moyen, c'est son Verbe, *qui est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde.* C'est lui, par conséquent, qui doit nous éclairer au milieu des ténèbres qui nous environnent, et diriger nos pas dans les sentiers de la vérité pour nous faire parvenir à la perfection. Priez-le donc souvent qu'il vous éclaire ; ne marchez jamais sans votre flambeau, si vous ne voulez pas vous égarer. Si vous étudiez, priez-le qu'il vous enseigne lui-même ; si vous parlez à quelqu'un, priez-le qu'il vous inspire ce que vous devez dire ; si vous avez quelque action à faire, conjurez-le de vous faire connaître ce qu'il demande de vous. »

« Jamais personne ne m'a paru plus touchant que M. Perboyre quand il parlait sur Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, disait le prêtre qui nous a conservé les pensées précédentes. Il revenait souvent sur ce sujet ; il avait sans cesse les exemples et les paroles de Notre-Seigneur à citer. S'il nous donnait quelques avis, c'était toujours Notre-Seigneur qu'il faisait parler et qu'il nous proposait pour modèle. Notre-Seigneur, disait-il, faisait ceci, Notre-Seigneur faisait cela ; ne voulez-vous pas faire comme lui ? Un prêtre ne doit-il pas être un autre JÉSUS-CHRIST ? Il était impossible de n'être pas touché ; il nous ravissait, et nous pouvions dire en le quittant comme les disciples qui avaient causé avec Notre-Seigneur allant à Emmaüs : *Notre cœur n'était-il pas tout embrasé lorsqu'il nous parlait ?* Oui, j'éprouvais les mêmes effets au dedans de moi ; il me semblait être avec Notre-Seigneur lui-même. Les heures s'écoulaient comme des instants quand il parlait ainsi dans l'effusion de son cœur. Lorsque je le quittais, je sentais qu'il avait mis le feu dans mon âme, et maintenant je ne puis me rappeler ces conversations sans être vivement touché. Il me semble le voir et l'entendre encore ; il me semble respirer de nouveau ce parfum de sainteté, cette bonne odeur de JÉSUS-CHRIST, qu'il répandait toujours autour de lui. »

Un autre jour le même prêtre vient le trouver et lui dit : « Monsieur le supérieur, je n'ai pas encore fait ma lecture spirituelle, et je vous avouerai que je ne me sens pas très disposé à la faire. J'ai pris la liberté de venir auprès de vous, dans l'espoir que vous me diriez quelques paroles d'édification, et que cela me ferait plus de bien que toutes les lectures que je pourrais faire. — Mon cher ami, répond M. Perboyre, est-ce que vous me croyez capable de dire quelque chose d'édifiant ? Vous feriez mieux de vous adresser à Notre-Seigneur, et de le prier de parler à votre cœur. Il est si bon ! il ne refusera pas d'exaucer votre prière, et ce qu'il vous dira vaudra bien mieux que tout ce que vous pourriez entendre ou lire dans les meilleurs livres. Ou bien, si vous l'aimez mieux, et si vous désirez faire une lecture qui vous soit grandement profitable, prenez pour livre Notre-Seigneur lui-même ; considérez comment il passait sa journée et comment vous avez passé la vôtre ; comparez toutes vos actions avec les siennes depuis votre lever jusqu'à présent ; voyez quel rapport il y a entre vos dispositions et les siennes, entre les vertus qu'il pratiquait et celles que vous avez pratiquées aujourd'hui. Par ce moyen, vous verrez comme dans un miroir quelles sont les fautes que vous avez pu commettre ; vous connaîtrez aussi quelles sont les dispositions qui vous manquent ; et la considération d'un si bel exemplaire vous excitera à travailler avec une nouvelle ardeur à votre perfection. » M. Perboyre lui parla assez longtemps sur ce sujet, et quoiqu'il se crût incapable de dire quelque chose de bon, il n'en édifia pas moins son auditeur, lequel se retira fort content des réflexions qu'il avait recueillies.

Si le serviteur de Dieu pressait si fortement d'imiter Notre-Seigneur, il pratiquait d'une manière parfaite ce qu'il recommandait aux autres. Il n'aurait point osé prescrire à un autre ce qu'il n'eût pas fait lui-même ; et en cela, il se souvenait de celui duquel il est écrit, *qu'il commença par faire avant d'enseigner*. Ardemment désireux d'imiter JÉSUS-CHRIST, il le considérait sans cesse ; et comme l'Esprit-Saint ne trouvait en lui aucun obstacle à ses divines opérations, il perfectionnait de plus en plus dans son âme l'image du Sauveur. Chaque jour, à l'autel, au moment de la consécration, il s'adressait à Notre-Seigneur, et tenant l'hostie entre ses mains, il disait avec une très grande ferveur : « Voilà, ô mon divin Sauveur, que, malgré mon indignité, je vais vous donner un être que vous n'avez pas, l'être sacramentel. Eh bien, je vous prie et

vous conjure d'opérer en moi la même merveille que je vais opérer sur ce pain en vertu des pouvoirs que vous m'avez confiés. Lorsque je dirai : *Ceci est mon corps*, dites aussi de votre indigne serviteur : Ceci est mon corps. Faites par votre toute-puissance et votre infinie miséricorde que je sois changé et tout transformé en vous. Que mes mains soient les mains de JÉSUS, que mes yeux soient les yeux de JÉSUS, que ma langue soit la langue de JÉSUS ; que tous mes sens et tout mon corps ne servent qu'à vous glorifier ; mais surtout transformez mon âme et toutes ses puissances ; que ma mémoire, que mon intelligence, que mon cœur, soient la mémoire, l'intelligence et le cœur de JÉSUS ; que mes opérations, mes sentiments soient semblables à vos opérations, à vos sentiments, et que, de même que votre Père disait de vous : *Je vous ai engendré aujourd'hui*, vous puissiez le dire de moi et ajouter aussi comme votre Père céleste : *Voici mon fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances*. Oui, détruisez en moi tout ce qui n'est pas de vous ; faites que je ne vive plus que de vous, en vous et pour vous, afin que je puisse dire aussi de mon côté comme votre grand Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est* JÉSUS-CHRIST *qui vit en moi.* »

Cette demande, qu'il faisait à Dieu pendant la consécration avec un cœur brûlant du désir d'être exaucé, il la renouvelait pendant son action de grâce. « Quand je considère la vie qu'il menait, dit un des professeurs de Saint-Flour, tout me porte à croire que Dieu l'avait exaucé. Son cœur ne vivait plus que pour JÉSUS et par JÉSUS. On aurait pu lui appliquer ce que saint Jean Chrysostome disait de saint Paul, que le cœur de JÉSUS-CHRIST était devenu le cœur de saint Paul : *Cor Christi, cor Pauli.* En le voyant, il me semblait toujours voir Notre-Seigneur ; s'il parlait, il me semblait entendre Notre-Seigneur conversant avec les hommes ; s'il marchait, il me semblait voir marcher Notre-Seigneur ; il me semblait que Notre-Seigneur avait passé en lui, qu'il en était tout rempli comme un arbre est tout rempli de la sève qui le vivifie, ou comme un fer rougi au feu est rempli de l'élément qui l'a pénétré. Je me disais : Lorsque Notre-Seigneur était sur la terre, tenait-il un autre langage ? Avait-il des manières différentes ? »

Chapitre VII. — SA DÉVOTION A LA PASSION DU SAUVEUR.

Ce qui excitait surtout sa dévotion envers Notre-Seigneur, c'était le souvenir des tourments que son amour l'a porté à endurer pour nous. *Il m'a aimé*, disait-il souvent après saint Paul, *et il s'est livré pour moi !* Cette pensée était comme un trait de feu qui venait embraser son cœur. Il avait les yeux toujours fixés sur l'auteur et le consommateur de notre foi, et il ne se lassait pas de méditer sur ses souffrances. En se préparant au saint sacrifice de la messe, il se rappelait que ce sacrifice est le même que celui de la croix ; en se revêtant des habits sacerdotaux, il se représentait JÉSUS-CHRIST lié, garrotté par ses ennemis, couvert d'une robe blanche en signe de dérision. Lorsqu'il se dirigeait vers l'autel, il se figurait JÉSUS-CHRIST allant au-devant de ses ennemis, ou marchant au Calvaire pour y consommer son sacrifice. Dans le cours de la journée, il pensait encore que JÉSUS-CHRIST s'était offert pour lui sur l'autel comme il s'offrit autrefois sur le Calvaire, et il se disait à lui-même : « JÉSUS-CHRIST s'est immolé pour moi, je dois donc aussi m'immoler pour lui, il faut que ma vie soit un sacrifice continuel. »

La vue d'un crucifix réveillait en lui un vif sentiment d'amour, et il se plaisait à y porter souvent ses regards. Au tribunal de la pénitence, ses yeux demeuraient fixés sur cette image sacrée qu'il tenait entre ses mains. Il suspendait souvent son travail pour contempler un crucifix placé sur sa table, pour le couvrir de ses baisers, le presser contre son cœur, ou l'arroser de ses larmes. On n'entrait guère dans sa chambre sans le trouver à genoux aux pieds du Sauveur, et l'on a remarqué qu'alors ses yeux étaient humides de pleurs. Bien des fois, comme on l'a déjà dit ailleurs, on le surprenait abîmé et sans connaissance devant la croix, ou pleurant, gémissant et sanglotant comme un criminel, et incapable, en cet état, de faire d'abord attention à qui que ce fût.

Chaque vendredi, il honorait plus particulièrement la passion, et outre le jeûne qu'il s'était imposé ce jour-là, il entretenait son esprit du souvenir des souffrances de l'Homme-Dieu,

dont il recueillait avec amour le dernier soupir à trois heures du soir. Quand il pouvait faire le chemin de la croix, il n'y manquait pas. Mais le temps où il semblait se surpasser en quelque sorte, c'était celui de la semaine consacrée aux douloureux mystères dont l'Église rappelle le souvenir à ses enfants. Le jeudi et le vendredi saints, il quittait à peine le tombeau où reposait JÉSUS, et il y demeurait absorbé dans de profondes méditations. Le soir il y revenait encore, et il prolongeait sa visite pendant de longues heures, lorsqu'il ne lui arrivait pas d'y passer toute la nuit.

Un respectable ecclésiastique a raconté qu'ayant eu occasion de lui parler à cette époque, il le trouva tout rempli du souvenir de la Passion. M. Perboyre se mit à causer sur le mystère du jour, et particulièrement sur le passage de l'Évangile où il est dit que Notre-Seigneur, étant au jardin des Oliviers, commença à craindre, à sentir de l'ennui et de la tristesse. « Notre âme, lui dit-il, est le temple de JÉSUS-CHRIST, et bien souvent nous lui faisons ressentir les mêmes angoisses qu'il éprouva au jardin des Oliviers la veille de sa mort. Cela a lieu lorsque nous nous laissons aller au relâchement à son service. Alors Notre-Seigneur commence à avoir peur : il a peur, non pas pour lui, mais pour nous, parce qu'il voit combien ce relâchement nous expose à nous perdre ; il a peur pour nous, à cause des châtiments dont nous sommes menacés, si nous persévérons dans notre tiédeur. Non seulement il commence à avoir peur, mais encore il commence à s'ennuyer. Tant que nous sommes fidèles à nous maintenir dans la ferveur, il met ses délices à vivre dans nos cœurs ; mais dès l'instant que nous n'avons plus pour lui que de la froideur, il s'ennuie avec nous ; car comment ne s'ennuierait-on pas en la compagnie d'une personne que l'on a comblée de bienfaits et qui ne témoigne que de l'indifférence ? Enfin, s'il voit que nous persévérons dans cet état et que nous résistons à ses inspirations qui nous pressent d'en sortir, son cœur se remplit de tristesse, et sa tristesse devient si grande qu'il peut dire avec vérité que son âme est triste jusqu'à la mort, *tristis est anima mea usque ad mortem*. Du jardin des Oliviers au Calvaire il n'y a pas loin ; et si nous n'y faisons pas attention, nous ne tarderons pas à le faire mourir dans notre cœur. »

Il souffrait vivement de voir Dieu offensé par les péchés qui se commettent dans le monde. Il en était aussi affecté que s'il avait eu sous les yeux Notre-Seigneur en personne

outragé et persécuté comme il le fut dans sa Passion. Le temps du carnaval était pour lui un temps d'affliction, et son amertume redoublait pendant les trois derniers jours, à cause des désordres effrénés dont ils sont l'occasion. Outre les pénitences qu'il s'imposait alors pour apaiser la colère de Dieu, il demeurait de longues heures auprès des saints tabernacles, absorbé dans une profonde tristesse. Il aurait désiré pouvoir faire oublier à Notre-Seigneur les outrages auxquels il était en butte, et le dédommager de l'ingratitude de tant de chrétiens. Il se représentait alors ce divin Sauveur en agonie comme au jardin des Oliviers, cherchant quelqu'un qui voulût le consoler, et disant principalement à ses ministres : *Mon âme est triste jusqu'à la mort... Voudriez-vous aussi m'abandonner?... Quoi, vous ne pourriez pas veiller une heure avec moi?...* Aussi on le voyait prolonger son oraison jusqu'à onze heures du soir, quelquefois même jusqu'au lever du soleil.

Il recommandait beaucoup de méditer sur la Passion de JÉSUS-CHRIST. « On se plaint parfois, disait-il, qu'on ne sait pas méditer ; il suffirait de regarder cinq minutes le crucifix avec esprit de foi pour se sentir pénétré d'amour et de reconnaissance envers Notre-Seigneur, et disposé à le mieux servir. Une personne qui serait fidèle à cette pratique, et qui offrirait chaque jour une petite mortification à Dieu en reconnaissance de ce qu'il a souffert pour elle, ferait de grands progrès dans la perfection. Oui, il suffit de regarder le crucifix avec foi pour qu'il soit utile. Il n'est pas nécessaire de savoir lire et d'avoir de beaux livres ; le crucifix est le plus beau et le plus touchant de tous les livres. « Pourquoi changeons-nous si souvent de sujet de méditation, disait-il une autre fois ? une seule chose suffit, *porro unum est necessarium*, » et il montrait le crucifix, Dans une autre circonstance, il disait à un ecclésiastique : « Pour moi, je ne puis pas méditer si ce n'est une seule chose ». et il montrait encore le crucifix. C'eût été trop peu pour M. Perboyre de compatir aux souffrances de JÉSUS-CHRIST : il s'efforçait de se crucifier avec lui, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Je suis attaché à la croix avec JÉSUS-CHRIST.* Aussi recevait-il avec bonheur toutes les croix que la Providence lui envoyait. Si sa anté était altérée, il se réjouissait, parce que cela le rendait plus conforme à JÉSUS-CHRIST souffrant ; s'il éprouvait quelque humiliation, il se réjouissait en pensant que Notre-Seigneur avait été rassasié d'opprobres ; s'il éprouvait les contradictions des hommes, il se réjouissait encore

parce qu'il se rappelait que Notre-Seigneur avait été un objet de contradiction. Tout ce qui pouvait lui donner quelque trait de ressemblance avec JÉSUS crucifié était pour lui un sujet de joie.

Chapitre viii. — SA DÉVOTION ENVERS NOTRE-SEIGNEUR DANS L'EUCHARISTIE.

MONSIEUR Perboyre n'avait pas moins de dévotion pour l'Eucharistie que pour la Passion. Ce fervent amateur de JÉSUS-CHRIST s'était construit deux tentes, l'une au pied de la croix, l'autre au pied des saints tabernacles; et il allait sans cesse de l'une à l'autre, pour y contempler la charité de son Dieu et s'y enivrer d'amour. « Il était insatiable de visites au Saint-Sacrement, disait un de ses élèves du noviciat ; tout ce qui l'amenait autour de la chapelle était pour lui une occasion d'aller répandre son âme devant le saint autel, et de s'entretenir avec son Sauveur. Là il s'oubliait lui-même, et passait des heures entières en adoration, sans mouvement, presque sans respiration. Il fallait lui faire violence pour l'en retirer. Il s'en allait lentement et à regret, comme l'enfant que l'on arrache à sa mère et qui revient vers elle naturellement : ainsi revenait-il lui-même au saint tabernacle où reposait celui qui avait son cœur et qui faisait ses délices. Quand il sortait de la chapelle, surtout après une visite prolongée, son langage était plus ardent, son visage plus joyeux, plus épanoui ; il avait alors des paroles de feu. On reconnaissait que son cœur était tout rempli de cette flamme céleste où il venait de s'échauffer, et qui se reflétait jusque sur sa figure. Aussi Notre-Seigneur l'attirait-il à lui par les liens de la charité et par un attrait irrésistible. Quand il n'était pas dans sa chambre, on le trouvait presque toujours à la chapelle où il goûtait combien le Seigneur est doux, et où il trouvait ses plus chères délices. »

Il allait souvent à cette source abondante, soit pour y puiser les grâces dont il avait besoin, soit pour y tenir compagnie à Celui qui a bien voulu, par amour pour nous, partager les tribulations de notre exil. « La dévotion au Saint-Sacrement, disait-il, doit être le caractère distinctif des prêtres. Ils doivent être les gardiens de ce sacrement, et les compagnons de

JÉSUS-CHRIST sur nos autels. S'ils savaient combien ils font de la peine à Notre-Seigneur, et de combien de grâces ils se privent, en ne venant que rarement au pied des saints tabernacles, ils se garderaient bien de s'en éloigner, et ils mettraient le plus grand empressement à lui faire leur cour. »

Sa plus douce consolation était de célébrer la sainte messe, et de recevoir JÉSUS dans son cœur. « Je ne suis jamais plus content, disait-il un jour, que lorsque j'ai offert le sacrifice de la messe. » La plus grande privation qu'il pût endurer, c'était celle de la communion. C'est là ce qui le portait à s'écrier dans une lettre écrite pendant le cours de son voyage : « Oh! qu'on se sent heureux, sur ce vaste désert de l'océan, de se retrouver de temps en temps en la compagnie de Notre-Seigneur ! »

Il se préparait à la messe avec le plus grand soin. Outre l'oraison et les autres exercices de piété qu'il avait faits, il passait quelquefois une heure entière devant l'autel, conjurant le Seigneur de l'établir dans les dispositions que requiert une si grande action. On connaîtra mieux ses sentiments intérieurs par les conseils qu'il a donnés à un pieux ecclésiastique, qui, témoin de sa ferveur, le pria de lui tracer une méthode pour bien offrir le saint sacrifice. Le serviteur de Dieu fit d'abord difficulté de se rendre à ses désirs ; mais enfin, pressé vivement, il lui dit, avec cette conviction et cet accent de piété qui le caractérisaient, les paroles suivantes : « Avant de célébrer la sainte messe, nous devons nous efforcer d'entrer dans les mêmes dispositions que Notre-Seigneur qui s'offre pour nous sur l'autel : de même que JÉSUS-CHRIST veut bien s'immoler pour nous, de même nous devons nous offrir à Dieu et nous immoler à sa volonté sainte. « Imitez les choses que vous traitez, » nous dit l'Église, *Imitamini quod tractatis.* En allant à l'église, nous devons être remplis de cette pensée que nous allons nous immoler avec JÉSUS au bon plaisir de Dieu, et nous devons dire avec saint Thomas : « Allons, nous aussi, et « mourons avec lui ; » *Eamus et nos, et moriamur cum illo.* JÉSUS désire que nous entrions dans ces sentiments ; il semble nous dire : Considérez quelle est ma bonté pour vous ; je vous permets de célébrer le plus saint, le plus redoutable de tous les mystères : je me donne tout entier à vous, mais c'est à condition que, de votre côté, vous vous donnerez à moi. C'est un contrat que cet aimable Sauveur fait avec nous ; mais que ce contrat nous est avantageux, puisque nous recevons tous les biens et que nous donnons si peu de chose !

« Outre cette oblation de nous-mêmes que nous faisons à Dieu, il serait très utile de lui offrir une victime particulière. Cette victime, nous devons la chercher dans notre cœur, et pour cela, nous examiner attentivement, afin de connaître quelle est la chose à laquelle nous tenons le plus, ou dont le sacrifice serait plus agréable à Dieu. Nous devons en cela agir avec générosité, et nous garder d'imiter la conduite de Caïn, qui offrait à Dieu tout ce qu'il avait de plus méprisable parmi ses troupeaux; imitons plutôt la piété d'Abel qui lui offrait ce qu'il avait de mieux, ou bien la générosité d'Abraham qui se montra disposé à immoler son fils Isaac. Soyez persuadé que le temps que vous mettrez à chercher cette victime sera bien employé, et que c'est un des meilleurs moyens que vous puissiez prendre pour éviter la routine et retirer de grands fruits du saint sacrifice de la messe. Pour moi, je ne pense pas qu'un prêtre puisse célébrer d'une manière bien avantageuse pour lui, s'il monte à l'autel sans cette disposition. Après avoir déterminé cette victime, il faut la mettre en esprit sur la patène avec l'hostie, et au moment de l'offertoire, la présenter à Dieu en le priant de la recevoir en holocauste et de l'anéantir.

« Il me serait impossible, ajoute le prêtre auquel s'adressait alors M. Perboyre, de me rappeler tout ce qu'il me disait, touchant les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour bien célébrer la sainte messe, et de rendre l'impression que faisaient sur moi ses paroles. Il me semblait, après l'avoir entendu, que je n'avais jamais compris l'importance de cet auguste sacrifice; et lorsque j'allais ensuite offrir à Dieu la victime sainte, j'avais le cœur tout rempli des pensées qu'il m'avait communiquées. Après la messe, disait-il, il faut que nos actions rendent témoignage que nous avons véritablement reçu JÉSUS-CHRIST, que nous avons été renouvelés et comme transformés en lui. Rappelons-nous aussi que JÉSUS-CHRIST s'est immolé pour nous, et disons-nous souvent : JÉSUS s'est immolé pour moi, mais à la condition que je m'immolerai pour lui. Il faut donc que ma vie soit une immolation continuelle de moi-même à sa volonté sainte. Après le saint sacrifice, JÉSUS-CHRIST semble nous dire : Tu vois ce que je viens de faire pour toi; eh bien, je demande maintenant que tu en fasses autant pour moi. Va donc t'immoler pour moi; sacrifie ces penchants déréglés, cette passion qui t'asservit, cette sensualité, cet orgueil, cette impatience, cette lâcheté,

ces goûts mondains, etc. Tu es prêtre pour l'éternité; par conséquent, tu es toujours sacrificateur. Ton cœur est l'autel sur lequel tu m'offriras continuellement des sacrifices; malheur à toi si tu vis selon la nature, car la nature te fera commettre bien des péchés; et si tu pèches, ce n'est plus toi qui immole, c'est le péché, c'est le démon, c'est la nature qui te dégradent et t'immolent. »

Il est inutile de répéter ici que M. Perboyre, dans les conseils qu'il donnait à ce sujet, ne recommandait rien qu'il ne pratiquât lui-même. On était singulièrement édifié en le voyant à l'autel ; sa piété et sa modestie inspiraient de la dévotion aux plus tièdes. A la vivacité de sa foi on eût dit que la Divinité s'était dépouillée pour lui de ses voiles et de ses obscurités mystérieuses ; sa figure, ordinairement colorée, s'animait davantage en cet instant et devenait comme radieuse. Souvent, dominé par ses sentiments d'amour envers Dieu, il suffoquait en quelque sorte, il était obligé de s'arrêter quelques moments ; d'autres fois, saisi tout à coup d'une espèce de ravissement, il avait peine à se retrouver et à continuer le saint sacrifice. Lorsqu'il habitait la maison de Paris, les fidèles du voisinage venaient fréquemment s'informer de l'heure à laquelle il devait dire la messe, afin d'y assister et d'en recueillir des fruits d'édification.

Il disait un jour à un ecclésiastique qui se plaignait à lui du peu de ferveur qu'il ressentait en célébrant la sainte messe. « Pour moi, je ne me sens jamais mieux disposé à célébrer que lorsque je descends de l'autel. » En effet, Dieu lui communiquait de grandes lumières et répandait dans son cœur les flammes de la plus ardente charité. A la fin de la messe, il ne pouvait assez admirer la bonté de Dieu à son égard, il se sentait alors pénétré de la plus vive reconnaissance et disposé à faire pour lui les plus grands sacrifices. On a pu en juger par les paroles suivantes que nous nous plaisons à reproduire ici et qui se trouvent dans une lettre qu'il écrivait pendant son voyage vers la Chine : « Quand nous pouvions dire la sainte messe le dimanche, alors notre joie était grande ; Notre-Seigneur, en descendant dans nos cœurs, nous faisait oublier les peines et les fatigues passées, et nous sentions que tout ce que nous faisions pour lui n'était rien au prix de ce qu'il faisait pour nous. »

Après la messe, il passait ordinairement une demi-heure en action de grâces au pied de l'autel ; mais quelquefois il

s'oubliait entièrement avec Notre-Seigneur, et des heures entières s'écoulaient sans qu'il s'en aperçût. C'était surtout alors pour lui le moment du bonheur ; il était tout entier à celui qui s'était donné à lui. Il aurait désiré avoir des milliers de cœurs pour l'aimer, et des milliers de voix pour lui exprimer sa reconnaissance. Sentant combien il était insuffisant pour le remercier d'une telle bonté, il invitait toutes les créatures du ciel et de la terre à s'unir à lui ; mais comme il lui semblait que ce n'était pas encore assez, et désirant offrir à son Dieu un remercîment égal au bienfait, il le priait de vouloir bien se remercier lui-même, lui disant qu'il était seul capable de reconnaître une si grande charité. Un prêtre le priait un jour de lui dire comment il faisait son action de grâces, et comment il fallait la faire. Le serviteur de Dieu rougit à cette demande et lui répondit : « Est-ce que vous me croyez capable de faire une action de grâces convenable ? Dieu sait combien je la fais mal.—Mais comment faites-vous donc, répliqua son interlocuteur ? — Je prie Notre-Seigneur de vouloir bien se remercier lui-même, lui disant que je suis incapable de le faire. — Mais s'il en est ainsi, reprit le prêtre, qu'ai-je besoin de faire une action de grâces ? Je puis bien me retirer et dire à Notre-Seigneur qu'il se remercie lui-même, puisque j'en suis incapable. — Ce serait se tromper grandement que d'agir de la sorte, dit M. Perboyre ; quoique nous ne soyons pas capables de remercier Dieu comme il faut pour une si grande faveur, faisons cependant tout ce qui dépend de nous pour lui témoigner notre reconnaissance ; et comme nous ne pouvons le faire que bien imparfaitement, nous devons prier Notre-Seigneur de suppléer à notre insuffisance. Ce divin Sauveur, qui est la bonté même, se rendra à nos désirs ; mais il ne veut pas être seul pour cela, il veut le faire en nous et avec nous. Ce n'est qu'à cette condition qu'il répandra sur nous ses grâces. Si nous ne faisons pas ce qui dépend de nous, nous ne retirerons aucun fruit de notre communion. »

Ce n'était pas assez pour lui de remercier Notre-Seigneur après la communion, il pensait qu'un prêtre, qui a reçu JÉSUS-CHRIST dans son cœur, doit employer à son service tout ce qu'il a de vie corporelle et spirituelle, et se consumer en quelque sorte pour lui. Ayant assisté un jeune prêtre qui disait sa première messe, il l'embrassa après son action de grâces et lui dit : « Vous voilà donc prêtre pour l'éternité ; tous les jours vous aurez le bonheur de recevoir dans votre

cœur celui qui fait la joie des anges dans le ciel, mais aussi vous ne devez pas oublier ce que Notre-Seigneur a dit : Celui qui se nourrit de moi,vivra pour moi; *Qui manducat me et ipse vivet propter me.* Un serviteur ne doit-il pas travailler pour celui qui le nourrit ? » Cette pensée le suivait partout ; aussi, sa vie n'était-elle qu'une perpétuelle action de grâces et une immolation continuelle de lui-même au bon plaisir de Dieu.

Chapitre ix. — SA DÉVOTION ENVERS LES SAINTS.

APRÈS Dieu, la sainte Vierge possédait toutes les affections de M. Perboyre. Il célébrait ses fêtes avec une tendre et filiale dévotion, jeûnait le samedi en son honneur, faisait son oraison sur ses prérogatives, et s'excitait à la servir par tous les motifs capables d'accroître sa ferveur. Fidèle à la récitation journalière du chapelet, il tenait beaucoup à cette pieuse pratique; et un jour, après avoir causé avec des ecclésiastiques sur des matières de doctrine, comme il se disposait à rendre ses hommages accoutumés à sa bonne Mère, il laissa échapper de son cœur ces belles paroles: « Un *Ave Maria* bien dit vaux mieux que toute la science du monde. » Un prêtre lui ayant demandé comment il fallait s'y prendre pour bien dire le chapelet, il lui répondit : « Bien des gens cherchent des méthodes pour cela; quant à moi, je n'en cherche aucune ; aussi, je le dis fort mal; je crois cependant que la meilleure manière de le réciter serait de s'occuper des paroles mêmes de l'*Ave Maria*, parce que ces paroles, bien méditées et bien comprises, sont propres à faire naître en nous des sentiments que ne sauraient nous inspirer toutes les paroles humaines réunies. Je ne pense pas qu'on puisse avoir des intentions meilleures que celles de l'ange, ni faire à Marie de prière plus belle, plus honorable, et qui lui soit plus agréable. »

Sa dévotion à Marie consistait surtout dans l'imitation de ses vertus. Il s'appliquait avec zèle à lui gagner des cœurs ; il souhaitait que les prêtres fussent les plus ardents propagateurs de son culte, ses plus dévoués serviteurs. « Nous devons être d'autres JÉSUS-CHRIST, disait-il, mais comment pourrons-

nous devenir semblables à JÉSUS, si ce n'est par Marie? C'est dans son sein que Notre-Seigneur a pris sa forme humaine ; de même tous ceux qui veulent devenir les images de JÉSUS, doivent être formés dans le sein spirituel de Marie. Jetons-nous donc dans son cœur comme l'enfant se jette dans le sein de sa mère ; ne la quittons pas, soyons toujours assidus auprès d'elle : par ce moyen nous deviendrons d'autres JÉSUS-CHRIST, et nous pourrons dire avec vérité que nous sommes les frères de JÉSUS-CHRIST et les enfants de Marie.

« Un prêtre qui veut faire quelque bien dans son ministère, doit nécessairement recourir à l'auguste Mère de Dieu. Le Seigneur lui-même nous a montré la conduite que nous devons tenir : il n'y a pas le moindre doute qu'il aurait pu sauver le monde sans l'intervention de la sainte Vierge ; cependant il ne l'a pas fait ; mais il a voulu que le monde fût sauvé par un homme et par une femme, de même qu'il avait été perdu par un homme et par une femme. Le salut nous est venu par Marie, c'est par elle seule que nous pourrons faire du fruit. Priez-la donc de bénir toutes vos paroles et toutes vos actions, afin que vous puissiez avoir quelque succès. Si vous prêchez, si vous confessez, si vous offrez le saint sacrifice de la messe, si vous priez, intéressez Marie en votre faveur ; ne faites rien sans elle, et vous attirerez des bénédictions abondantes sur tout ce que vous entreprendrez. »

Saint Joseph, en qui il avait une très grande confiance, était encore pour lui l'objet d'un culte tout particulier. Ce qu'il admirait le plus en lui, c'était son abandon entre les mains de Dieu, son amour pour le silence, pour la retraite et la vie cachée; et c'étaient les vertus qu'il s'efforçait le plus d'imiter, afin de se rendre semblable à un si beau modèle. Il recommandait fréquemment cette dévotion ; et s'il donnait un souvenir à quelqu'un, c'était pour l'ordinaire un petit traité sur les vertus, ou le livre intitulé : *Mois de saint Joseph.*

Il avait fortement à cœur la gloire de ce grand saint. Voici ce que rapporte à ce sujet un missionnaire, qui fit son noviciat sous sa direction : « Quoiqu'il fût d'une douceur inaltérable, je le trouvai presque sévère dans le ton qu'il prit avec moi au sujet de saint Joseph. J'avais lu dans le *Manuel des ordinands* de belles litanies composées en l'honneur de ce saint avec les paroles de l'Écriture, et comme il me semblait qu'on lui attribuait des qualités qui ne pouvaient convenir qu'à Notre-Seigneur, je lui en fis l'observation. Pensant que je voulais ôter

quelque chose de sa gloire à saint Joseph, il se mit à défendre tous les titres glorieux qu'on lui donnait dans les litanies, à exalter les vertus qu'il avait pratiquées, et les privilèges singuliers dont le Seigneur l'avait favorisé. Il parlait avec un feu et une animation que je ne lui avais jamais vus, et qui me faisait comprendre combien il aimait et admirait saint Joseph. Il nous exhortait à l'invoquer avec confiance. *Ite ad Joseph ;* « Allez à Joseph, » nous disait-il, et il partageait le sentiment de sainte Thérèse sur le crédit de ce grand saint auprès de Dieu. Non content de l'invoquer, il cherchait à l'imiter surtout comme modèle de la vie intérieure et retirée. »

Il avait aussi une grande dévotion aux saints Anges, surtout à l'ange gardien. Il invoquait souvent le sien, et ne sortait jamais de sa chambre sans prier ce guide fidèle et dévoué de veiller sur lui. Avant de réciter son bréviaire, il priait les esprits bienheureux de l'aider à célébrer les louanges de Dieu, comme ils les célèbrent dans le ciel. Après l'office, il récitait encore une petite prière pour se mettre de nouveau sous leur protection. Un prêtre lui ayant un jour demandé pourquoi il s'adressait si souvent aux saints Anges, il lui en donna cette raison : « *Similis simili gaudet.* Lorsque nous avons été élevés à la sublime dignité du sacerdoce, nous sommes devenus, selon l'expression des saintes Écritures, les anges du Seigneur ; nous devons par conséquent nous plaire à converser avec les anges du ciel, et les prier souvent de nous aider à vivre d'une manière conforme à notre dignité. »

La grande charité des anges à l'égard des hommes était souvent l'objet de son admiration ; il les remerciait pour ce qu'ils font en notre faveur, et il disait, avec un profond sentiment de tristesse, qu'il ne pouvait comprendre l'ingratitude des hommes envers eux. Lorsqu'il devait aborder une affaire difficile ou importante, il ne manquait jamais de recourir aux anges gardiens des personnes avec lesquelles il avait à traiter, et il disait qu'il s'était toujours très bien trouvé de cette pratique.

Qu'on nous permette de citer, à ce propos, ce qu'en ont rapporté les prêtres qui vivaient avec lui à Saint-Flour. « Nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots sur la dévotion qu'il avait aux saints Anges, qu'il appelait les pères de la vie spirituelle. Car, c'est lui qui a introduit dans la maison la récitation fréquente de la prière : *Angele sancte Dei*, etc., et si les maîtres et les élèves sont fidèles à cet usage pieux et

salutaire, c'est à lui que nous en sommes redevables. Son respect pour ces princes de la cour céleste allait au point qu'en saluant les personnes qu'il rencontrait, il avait l'intention formelle de saluer leur ange gardien. Lorsqu'il est question de traiter avec quelqu'un, nous disait-il, il est très utile de faire intervenir l'ange qui a été commis à la garde de cette personne ; souvent on obtient, par ce moyen, ce qu'on aurait vainement sollicité, si on ne l'avait pas employé. Nous voyons, dans les saintes Écritures, que Dieu s'est mille fois servi du ministère des anges ; pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? Ils nous offrent la vive image de la vie contemplative, et de la vie active admirablement unies ensemble ; ils conservent imperturbablement la paix et le calme malgré les désordres de la terre : tâchons de les imiter autant que la faiblesse humaine peut nous le permettre, et nous nous en trouverons bien sous tous les rapports. »

On pense bien qu'il n'oubliait pas de payer le tribut de ses hommages à tous les saints que l'Église honore, qu'il recourait souvent à leur intercession, et qu'il mettait à profit, pour son avancement, le souvenir de leurs exemples. Chaque jour il rendait un culte particulier au saint dont on faisait la fête. Les solennités qui se succèdent dans l'année chrétienne se présentaient à lui comme une couronne brillante, et toute parfumée de la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. Il s'y préparait avec une ferveur nouvelle, il en méditait les mystères, et se pénétrait des dispositions que l'Église, dans ces saints jours, cherche à inspirer à ses enfants. On le voyait alors plus radieux, et il aimait à s'entretenir de ces fêtes, dans lesquelles il sentait augmenter son désir d'être tout au Seigneur.

Chapitre X. — SON ESPRIT D'ORAISON.

La pratique de l'oraison a toujours été le caractère distinctif des vrais serviteurs de Dieu. C'est un des points sur lesquels M. Perboyre a montré combien il était altéré de l'amour de Dieu et de sa justice. L'oraison était pour lui le premier et le plus utile de tous les exercices. Il n'y manquait jamais, tous les matins il y vaquait avec une ferveur admirable. « L'oraison, disait-

il, c'est la respiration de l'âme. Notre corps ne pourrait vivre sans l'air qu'il respire. Eh bien, de même notre âme meurt lorsqu'elle cesse de respirer par le moyen de l'oraison. C'est ce qui faisait dire au prophète : « J'ai ouvert ma bouche et j'ai attiré l'esprit en moi. » *Os meum aperui et attraxi spiritum.* Notre-Seigneur n'a rien tant recommandé que la prière et l'oraison, et lui-même y consacrait beaucoup de temps pour nous donner l'exemple. »

On lui demandait quel était le meilleur livre de méditation, il répondit : « Beaucoup de personnes sont embarrassées pour trouver des livres de méditation qui leur conviennent ; pour moi, je n'en connais pas de plus excellent, et qui coûte moins cher, que notre propre cœur et le cœur de JÉSUS. On peut appeler celui-là le livre des livres, et je vous conseille de vous en servir souvent. Oui, étudiez-vous bien vous-même ; étudiez bien le cœur de JÉSUS, et en peu de temps vous ferez de grands progrès dans la vertu. Dans votre cœur, vous trouverez un abîme de misères, et, dans le cœur de JÉSUS, un abîme de miséricorde ; dans votre cœur, vous trouverez un abîme de pauvreté, et dans celui de JÉSUS un abîme de richesses ; dans votre cœur vous trouverez un abîme d'orgueil, et dans celui de JÉSUS un abîme d'humilité ; dans votre cœur vous trouverez un abîme de colère, d'impatience, d'immortification, et dans celui de JÉSUS, vous trouverez un abîme de douceur, de mansuétude, de patience et de mortification ; enfin dans votre cœur vous trouverez un abîme de défauts et de péchés, et dans celui de JÉSUS un abîme de sainteté et tous les trésors des vertus. Ces considérations vous porteront à vous humilier, à désirer de devenir meilleur, et à prier le bon JÉSUS de vous faire part de ses richesses. A côté du cœur de JÉSUS, vous ferez bien de placer le cœur du saint dont l'Église fait la fête, et de considérer comment ce cœur est parvenu à se remplir de l'esprit de JÉSUS et à lui devenir semblable ; vous prendrez la résolution de travailler comme lui à imiter Notre-Seigneur, vous vous proposerez, surtout, de travailler pendant la journée à acquérir la vertu qui a plus particulièrement distingué ce saint, et de l'invoquer pour cela plusieurs fois dans le jour. »

« Pourquoi changeons-nous si souvent de sujet de méditation ? disait-il une autre fois ; il n'y a qu'une seule chose nécessaire, c'est JÉSUS-CHRIST. Méditons sans cesse sur ce

sujet, car il est inépuisable. Notre-Seigneur nous a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » *Ego sum via, veritas et vita. Je suis la voie*, mais quelle voie ? La voie de l'humilité, de la charité, de l'obéissance, de la patience, de la mortification, de la perfection, de la félicité et de la gloire. Si nous voulons devenir parfaits, si nous voulons parvenir à la félicité et à la gloire céleste, il faut nécessairement marcher dans cette voie. Mais, pour ne pas nous égarer, nous avons besoin d'un flambeau qui nous éclaire. Eh bien, c'est encore lui qui nous servira de flambeau, car il est *la vérité*, et il nous déclare que celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres, mais qu'il aura la lumière de vie. Nous avons aussi besoin de force pour nous soutenir dans cette voie et y persévérer. C'est encore JÉSUS qui sera notre force ; il a voulu devenir notre nourriture en se donnant à nous dans l'Eucharistie, et c'est pour cela qu'il nous dit : *Je suis la vie.* Dans le crucifix, l'évangile et l'Eucharistie, nous trouvons tout ce que nous pouvons désirer. Il n'y a pas d'autre voie, d'autre vérité, d'autre vie ; c'est à lui seul, par conséquent, que nous devons nous attacher, c'est lui que nous devons étudier, c'est à lui que nous devons recourir sans cesse. »

Un jeune ecclésiastique, dont il possédait la confiance, lui disait un jour qu'il se trouvait souvent embarrassé à la fin de son oraison pour savoir à quelles résolutions il devait s'attacher ; qu'en passant en revue ses besoins, il lui semblait qu'il aurait trois cents résolutions à choisir : qu'il désirait savoir s'il devait en prendre beaucoup et en changer souvent. Voici la réponse qui lui fut faite : « Mon cher ami, soyez persuadé que si vous prenez deux résolutions à la fin de votre oraison, vous en prenez une de trop ; et que si vous en prenez une nouvelle chaque jour, vous arriverez à la fin de l'année avec tous vos défauts ; et pour étrennes au doux JÉSUS, au premier de l'an, vous n'aurez à présenter qu'une montagne d'infidélités. Si saint François de Sales et saint Vincent de Paul eussent pris chaque jour une résolution nouvelle, jamais saint François de Sales ne serait parvenu à s'établir dans cette douceur admirable qui charmait tout le monde ; jamais saint Vincent n'aurait acquis cette humilité si profonde dont il a été un si parfait modèle. Il est très important de s'en tenir toujours à la même résolution, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à corriger entièrement le défaut que l'on s'était proposé de combattre, ou à acquérir la vertu dans laquelle on s'était proposé de

s'établir. Tous les matins, nous devons la retremper dans l'oraison, afin d'agir ensuite avec plus de vigueur. Outre cela, il faut en faire la matière de son examen particulier, afin de se rendre compte, à midi et au soir, de la fidélité avec laquelle on travaille à se corriger de ses défauts ou à s'avancer dans la pratique des vertus. »

Chapitre XI. — SA CHARITÉ ET SON ZÈLE.

CE ne serait pas aimer JÉSUS-CHRIST, disait M. Perboyre, si l'on refusait d'aimer le prochain. La charité a été le mobile de tout ce que notre Sauveur a fait pour les hommes ; nous ne pouvons être ses vrais disciples qu'autant que nous nous efforcerons de l'imiter. » C'est ce qu'il a pratiqué avec tant d'exactitude pendant toute sa vie, qu'il paraissait ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec tout le monde. Ennemi capital de la médisance, lorsqu'on parlait mal de quelqu'un devant lui, il s'empressait de détourner adroitement la conversation. Il avait en horreur l'esprit de dispute et de contention : si quelquefois il jugeait à propos de soutenir son sentiment, parce qu'il lui semblait que les intérêts de Dieu le demandaient, il conservait les plus grands égards pour ceux dont il ne partageait pas les opinions. Il aimait à rendre service, et il le faisait avec une amabilité toute bienveillante. Lorsqu'il était encore directeur des novices, un prêtre, qu'il avait connu à Saint-Flour, lui adressa un de ses frères, porteur d'une lettre dans laquelle il le lui recommandait ; voici la réponse qu'il reçut :

« MON CHER MONSIEUR,

« En attendant que votre frère vous écrive lui-même, je m'empresse de vous annoncer qu'il est arrivé aujourd'hui bien portant et bien content. Son voyage ne l'a pas fatigué. Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir j'ai embrassé ce cher enfant : comme vous avez la charité de le supposer, je me sens pour lui des entrailles de frère. Je regrette que Philémon n'ait pas répondu à l'admirable lettre de saint Paul ; il m'aurait aidé à répondre dignement à votre charmante lettre. Si je suis en défaut, prenez-vous en à lui, mes sentiments

ne le cèdent pas aux siens. Votre frère a trop de titres à tout mon intérêt et à toute ma tendresse, pour que je puisse me faire un mérite de lui assurer tous mes soins ; par une charitable fiction, supposez que je suis un autre vous-même.

« Comme voilà l'heure de la poste, je me hâte de terminer en me recommandant à vos prières, et en vous assurant que vous pouvez me compter toujours parmi vos amis les plus affectionnés et les plus dévoués, etc. »

Son accueil plein de cordialité charmait les personnes qui étaient en rapport avec lui. Il éprouvait une tendresse particulière pour les affligés, dont il savait adoucir les peines avec un talent admirable ; et les âmes justes, détenues dans le purgatoire, avaient une large part dans ses prières. Quant à sa charité envers les pauvres, voici ce qu'en a raconté un prêtre de la mission : « Il les écoutait volontiers, s'entretenait avec eux, et n'en renvoyait aucun sans lui donner quelque chose. Il en avait quelques-uns qui étaient comme ses pauvres à lui, qui recevaient de lui des secours réguliers, et surtout des avis pour vivre saintement et selon Dieu. Comme il découlait une merveilleuse onction de ses paroles, et qu'on ne pouvait l'approcher ni l'entendre sans devenir meilleur, ses pauvres devenaient toujours bons chrétiens. Quoiqu'il les aimât tous, il avait cependant une prédilection marquée pour les pauvres honteux. Il voyait dans les pauvres la personne même de JÉSUS-CHRIST qui lui demandait l'aumône ; car en lui l'esprit de foi était grand toutes les paroles de Notre-Seigneur lui étaient précieuses, et lui servaient à régler ses affections aussi bien que ses paroles et ses actions. C'est pour cela que les enfants étaient l'objet particulier de sa tendresse ; il s'en entourait volontiers comme son divin Maître. »

Sa charité se manifestait surtout par sa douceur envers tout le monde. « Je n'ai jamais vu personne qui se possédât aussi bien que lui, disait un de ses élèves ; toutes ses actions étaient empreintes de cette vertu de douceur ; et si quelquefois les circonstances le portaient à prendre un ton de fermeté, on reconnaissait facilement que la passion n'y était pour rien, et que c'était son devoir seul qui l'obligeait d'agir de la sorte. » Un ancien grand vicaire de Montauban rendait de lui ce témoignage : « M. Perboyre n'était pas seulement doux, il était la douceur même. »

Fidèle à conserver la mémoire des services qu'on lui rendait, il oubliait promptement les mauvais procédés, ou s'il en gar-

dait le souvenir, c'était pour montrer plus de bienveillance à ceux qui avaient eu des torts à son égard. Un jour qu'il accompagnait un chanoine de Montauban dans une rue de Paris, quelques ouvriers, passant auprès d'eux, leur dirent des injures grossières ; M. Perboyre n'eut pas l'air d'y prendre garde, et après avoir fait quelques pas, il dit à l'ecclésiastique : « Ces pauvres gens sont bien à plaindre, ils ne connaissent pas le mal qu'ils font : ce sera pour nous un motif de plus de prier pour eux et de les recommander à Dieu au saint sacrifice de la messe. » Si quelqu'un était prévenu contre lui, quoiqu'il n'y eût pas donné occasion, il était toujours prêt à faire les premières démarches : plusieurs fois on l'a vu, à l'exemple de saint Vincent, aller avant la messe trouver des personnes qu'il savait mal disposées envers lui, se mettre à genoux devant elles, et les prier de lui pardonner les torts qu'il pouvait avoir à leur égard, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher.

De cette charité procédait un zèle ardent pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. « Le Seigneur, disait-il, compare dans les saintes écritures les prêtres à des pêcheurs et à des chasseurs ; n'est-ce pas nous montrer bien clairement que nous devons être toujours occupés du salut des âmes, et ne jamais laisser échapper l'occasion de faire le bien ? « Un diacre, qui allait bientôt recevoir la prêtrise, vint un jour lui témoigner la peine qu'il éprouvait en voyant approcher l'époque de son ordination. Il lui répondit en souriant : « Eh bien, mon cher ami, y a-t-il de quoi tant vous lamenter ? Vous n'en serez que plus tôt en état de glorifier Dieu, et de vous rendre utile au prochain. »

Selon lui, toutes les paroles, toutes les actions d'un prêtre devaient être comme autant de lacets pour prendre les âmes; c'est ce qu'il pratiquait en toute circonstance. Il ne pouvait voir une âme dans l'état de péché, sans se sentir pressé de la retirer d'un si triste état. Lorsqu'il fut nommé directeur des novices, s'étant aperçu que le barbier, qui venait chez lui chaque semaine, vivait dans un oubli complet de ses devoirs religieux, il entreprit aussitôt de l'éclairer sur ses véritables intérêts, et il fit si bien par ses conseils, par sa douceur et par ses prières, qu'il le convertit et l'affermit dans le bien jusqu'à sa mort. Cet homme ne parlait jamais de son bienfaiteur qu'avec une vive reconnaissance, et proclamait que c'était sa douceur qui l'avait fait rentrer en lui-même.

L'extrait suivant d'une lettre, écrite lorsqu'il était sur le point d'entrer en Chine, suffirait à lui seul pour montrer combien était pur et ardent le zèle qui embrasait son cœur. On nous permettra donc de le citer en terminant ce chapitre. « Ce soir même, dit le généreux missionnaire, je m'embarque pour le *Fo-Kien* sur une jonque chinoise, conduite par des chrétiens. Soldat, à qui la témérité tient lieu de courage, j'ai senti mon cœur tressaillir à l'approche du combat. Je n'ai jamais été plus content que dans cette circonstance. Je ne sais ce qui m'est réservé dans la carrière qui s'ouvre devant moi : sans doute bien des croix ; c'est là le pain quotidien du missionnaire. Et que peut-on souhaiter de mieux en allant prêcher un Dieu crucifié ? Puisse-t-il me faire goûter la douceur de son calice d'amertume ! Puisse-t-il me rendre digne de mes devanciers que je vais rejoindre ! Puisse-t-il ne pas permettre qu'aucun de nous dégénère des beaux modèles que notre Congrégation nous présente dans ces pays lointains ! Il y a un siècle, M. Appiani, cet invincible confesseur de la fidélité au Saint-Siège, qui était venu faire briller en Chine toutes les vertus des premiers enfants de saint Vincent, avait déjà reçu la récompense de trente-cinq ans d'apostolat ; et il y a peu d'années, M. Clet, après une carrière également longue et pleine de mérites, a eu le bonheur de mourir martyr : tous les chrétiens qui l'ont connu ne peuvent se lasser de publier ses bienfaits et ses vertus. Nous ne manquons ni d'exemples ni de motifs pour nous exciter et nous soutenir. Cependant, tant je suis faible, tout me paraîtrait insuffisant, si je ne pouvais compter sur le puissant secours de vos prières, et de celles de tous nos confrères et de nos Sœurs de la charité. Aussi ne cesserai-je de le réclamer avec les plus vives instances… »

Chapitre xij. — SON HUMILITÉ ET SON OBÉISSANCE.

COMME le vénérable Perboyre avait les yeux toujours fixés sur celui qui nous a dit : « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur » ; il aimait d'une affection singulière les mépris, les abaissements et la vie cachée. Ceux qui ont vécu avec lui ont été frappés de son humilité, et tous se plaisent à lui rendre ce témoignage, qu'ils n'ont jamais vu une personne plus humble

que lui. Il avait pris pour devise ces paroles de l'*Imitation :* « Aimez à être inconnu et à être réputé pour rien. » Ayant appris en Chine que son oncle avait livré à l'impression quelques-unes de ses lettres, il en fut effrayé ; il lui exprima la peine qu'il en ressentait ; et, malgré son respect et son affection pour lui, il lui insinua qu'il cesserait de lui écrire, s'il donnait encore de la publicité à sa correspondance.

Voici ce que disait une personne qui l'avait attentivement étudié : « Jamais il ne parlait de lui, ni de son pays, ni de ses parents, ni d'aucune chose qui pût le regarder, soit de près, soit de loin. Il eût été impossible de savoir par lui où il avait été, quels emplois il avait exercés dans la Congrégation. Jamais il ne demandait ce qu'on pensait de lui, jamais il ne se montrait ému, lorsque, par inadvertance, on avait dit ou fait quelque chose qui, pour tout autre, aurait été pénible. Toujours modeste dans ses paroles comme dans sa démarche, sa tenue ne respirait que l'humilité et la religion ; le blâme et les éloges le trouvaient toujours le même : il méprisait les louanges, parce qu'il ne pensait pas en être digne ; et il acceptait volontiers la critique, parce qu'il ne croyait pas mériter autre chose. »

Il avait peine à comprendre qu'on pût le supporter dans les emplois qu'on lui confiait, et il s'étonnait qu'on daignât penser à lui. Conversant un jour dans l'intimité avec une de ses sœurs, qui était fille de la Charité, il lui déclara que, s'il avait su, avant de recevoir le sacerdoce, ce que c'était qu'un prêtre aux yeux de la foi, il n'aurait jamais pu consentir à ce qu'on lui imposât les mains. Écrivant de Chine à son oncle, il lui disait qu'il ne se regardait pas comme un missionnaire, mais comme un avorton de missionnaire. Enfin il s'estimait un être abominable et impropre à tout bien : ce sont ses expressions.

« Je ne pense pas, disait un des professeurs de Saint-Flour, que jamais pécheur au monde ait mis plus de soin à cacher ses défauts qu'il en mettait à cacher ses vertus. En conversant familièrement, il présentait des aperçus admirables, mais sans se douter de l'impression qu'il produisait. Rien ne me touchait comme de l'entendre parler des choses de Dieu. Me trouvant un jour mal disposé pour dire la messe, je me rendis auprès de lui et je lui dis : Monsieur le supérieur, il faut que j'aille célébrer le saint sacrifice de la messe ; j'ai essayé de me préparer, mais je ne puis me recueillir ; vous me rendriez service si vous vouliez me faire vous-même oraison : ce que vous

direz me fera du bien. M. Perboyre s'en étant excusé, je lui objectai qu'il serait cause que je dirais mal la messe. « Mais croyez-vous, répliqua-t-il, que je sois capable de faire oraison? Hélas ! Dieu sait combien je la fais mal ! » Il finit par céder à mes instances, se mit à genoux, prit pour texte ces paroles: *La paix soit avec vous*, et, parlant près d'une demi-heure sur la paix du Seigneur, il montra combien cette paix est précieuse, combien il est important de l'acquérir, et ce qu'on doit faire pour cela. Il dit des choses si belles et si touchantes que j'en étais rempli d'admiration. »

Dans une autre circonstance, le supérieur du grand séminaire fut moins heureux. Les missionnaires, réunis, vaquaient à leur retraite annuelle, et M. Perboyre en suivait les exercices. Le supérieur faisait deux conférences par jour ; mais, connaissant les vertus de son confrère, il pensa qu'il ferait beaucoup mieux que lui ; et, en conséquence, il lui proposa de se charger de cet office. M. Perboyre ne vit dans cette démarche qu'un excès d'humilité, et refusa constamment, malgré les instances qu'on fit pour vaincre la sienne : « Voyez « donc, disait-il ensuite, quelle modestie de la part de M. le « supérieur! Et à qui s'adressait-il? au plus incapable de tous. « Comme j'aurais exercé votre patience, si vous aviez été obli- « gés de m'écouter pendant toute une semaine ! »

Pendant la prière ou l'oraison, sa tenue exprimait l'anéantissement où il se plongeait en présence de la Majesté divine; mais la vue de ses misères, dont il était profondément pénétré, devenait pour lui un motif de s'approcher de Dieu avec plus de confiance, comme le montre le trait suivant. Un prêtre qu'il dirigeait vient un jour lui dire qu'il éprouve une grande répugnance à offrir le saint sacrifice, parce qu'il lui semble que sa conscience n'est pas assez pure. M. Perboyre lui répond : « Vous vous affligez de ce qui est pour moi une raison de m'approcher de Dieu avec moins de crainte; quand je monte à l'autel sans avoir entendu des reproches intérieurs, je m'effraie ensuite, dans la pensée que je suis allé à Dieu avec présomption ; si, au contraire, ma conscience me fait quelque réprimande, j'ai moins d'inquiétude, parce que je suis venu auprès de Dieu avec plus d'humilité. »

Il était toujours prêt à recevoir les observations qu'on voulait lui faire, et avec lui on pouvait se dispenser de ces délicatesses et de ces artifices de langage auxquels on est plus d'une fois obligé de recourir pour ne pas éveiller les susceptibilités

de l'amour-propre. Il supportait, sans se plaindre, les mauvais procédés dont on usait envers lui. « Il fallait bien, dit un missionnaire, que Dieu, pour le rendre plus saint, lui ôtât parfois l'approbation des hommes, et le fît marcher dans la voie des tribulations. Je l'ai vu douloureusement affecté dans une circonstance où son zèle, judicieux d'ailleurs, comme l'événement le prouva plus tard, lui avait attiré des avis pénibles. J'admirai son humilité et sa charité vis-à-vis des personnes qui, avec de bonnes intentions, l'avaient imprudemment desservi. J'ai été aussi témoin d'une contradiction bien fatigante pour lui ; il y parut sensible, il est vrai ; mais cette épreuve ne fit que mettre en relief tout ce qu'il y avait en lui de prudence, de patience, de charité ; et dès le lendemain il se crut obligé de me demander pardon de cette petite sensibilité. Une autre fois, craignant d'avoir parlé un peu trop sèchement, en ma présence, à un séminariste qui le méritait, il me fit encore ses excuses du scandale qu'il croyait m'avoir donné : tout cela me donnait une grande idée de son humilité et de sa pureté de conscience. »

Un prêtre qui avait remarqué combien M. Perboyre se plaisait dans les humiliations, voulut un jour le mettre à l'épreuve, et lui adressa en conséquence des paroles fort peu flatteuses, lesquelles furent écoutées d'un air satisfait. Ce prêtre, changeant alors de batteries, attaqua la Congrégation de la mission, dans l'idée qu'il serait peut-être plus sensible à la critique de sa communauté qu'à celle de sa personne : mais cette seconde agression n'eut pas plus de succès que la première.

Avec une humilité si profonde, avec un cœur si rempli de l'amour de Dieu et du désir d'imiter JÉSUS-CHRIST, l'obéissance de M. Perboyre ne pouvait être que parfaite et sa vie tout entière devait en rendre témoignage. Dès son enfance, il se distingua par sa docilité, et cette disposition ne fit que s'accroître pendant tout le temps qu'il vécut en communauté. S'abandonnant absolument à la conduite de ses supérieurs pour tout ce qui le regardait, il professait un si grand respect à leur égard, qu'il n'aurait pas dit la moindre parole de murmure contre eux, quelque chose qui lui arrivât. Tout allait pour le mieux à ses yeux ; le gouvernement de ses supérieurs lui représentait le gouvernement de Dieu lui-même et il s'était si bien établi dans la soumission, qu'à l'exemple de son divin Maître, il aurait préféré perdre la vie, plutôt que de manquer à l'obéissance.

Chapitre xiij. — PAUVRETÉ, CHASTETÉ, MODESTIE, MORTIFICATION ET PATIENCE DU BIENHEUREUX PERBOYRE.

MONSIEUR Perboyre faisait ses délices de la pauvreté, parce que JÉSUS-CHRIST l'avait grandement aimée et recommandée à ses disciples. Comme nous avons raconté ailleurs divers traits qui montrent combien il était amateur de cette vertu, nous nous bornerons à citer ici ce qu'en a dit un missionnaire qui l'a connu lorsqu'il était directeur des novices. « La propreté et l'esprit d'ordre régnaient dans sa chambre, dans ses habits et dans tout ce qui le concernait ; mais tout était d'une grande pauvreté. On ne voyait sur les murs que quelques images sans cadre ou avec un cadre en bois noirci, représentant Notre-Seigneur, la sainte Vierge, saint Joseph, saint Vincent de Paul. Les gravures remarquables, comme objets d'art, les livres à reliure de luxe n'entraient pas chez lui. Il portait ordinairement dans la semaine une soutane décolorée, qu'il avait choisie dans le vestiaire ou dans le magasin ; et il n'y avait que l'obéissance qui pût le déterminer à agir autrement. Les habits neufs ne lui plaisaient pas, il ne s'en servait que les dimanches et les fêtes, et avec quelque regret. Il ne laissait rien perdre, pas même un morceau de papier blanc, il veillait à ce qu'on ramassât avec soin les vêtements et les souliers qui pouvaient être donnés aux pauvres, lesquels profitaient également de ses modestes ressources dont il ne dépensait rien pour lui-même. »

S'il tenait la pauvreté en grande estime, il n'était pas moins attentif à conserver le précieux trésor de la chasteté. La grâce, qui dès son enfance lui avait inspiré l'amour de cette vertu, le conserva plus tard au milieu des dangers, comme elle protégea Daniel dans la fosse aux lions, et les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Non seulement il n'aurait pu entendre sans souffrir une parole tant soit peu inconvenante, mais il ne voulait même pas qu'on prononçât les mots de pureté et de chasteté, disant avec saint François de Sales, que cette vertu perdait à être nommée. Il n'avait avec les personnes de différent sexe que les rapports rigoureusement indispensables, et leur parlait toujours d'une manière grave

et laconique. Un trait montrera jusqu'où il poussait la délicatesse sur ce point. A l'époque où il fit une visite à sa famille, une de ses sœurs qui pensait à entrer en communauté, lui demanda un entretien particulier qui lui fut accordé ; mais il exigea qu'un de ses frères restât à distance dans la chambre. Celui-ci, encore jeune alors, oublia bien vite la recommandation et déserta son poste, ce qui lui valut une réprimande de la part de M. Perboyre. A qui trouverait cette précaution exagérée nous rappellerons les exemples de saint Vincent et de plusieurs autres saints, qui se sont montrés d'une délicatesse extrême pour tout ce qui touchait à cette vertu.

Tout le monde était frappé de la modestie qui rayonnait sur sa figure et dans sa personne. Il tenait les yeux baissés et ne les arrêtait jamais sur les personnes auxquelles il parlait. Dans les rues, il marchait silencieusement avec son compagnon ; si celui-ci lui adressait la parole, il renvoyait la réponse à un autre moment ; et quand il était sorti de la ville ou rentré dans la maison, il lui disait : « Vous m'avez demandé telle chose ; j'y ai pensé » ; et alors il s'empressait de le satisfaire.

A la modestie de M. Perboyre il faut joindre son amour pour la mortification. Quoiqu'il fût toujours souffrant, il n'interrompait pas pour cela le travail ou la prière. Il refusait à ses yeux mille petites satisfactions innocentes, comme de regarder une belle fleur, un site agréable, un monument d'une riche architecture. Voyageant un jour avec un autre prêtre, celui-ci lui montrait de beaux paysages, des édifices remarquables, et cherchait à exciter sa curiosité ou son admiration ; mais son enthousiasme obtenait à peine de M. Perboyre quelques regards de complaisance, qui ne le distrayaient pas du seul objet dont son cœur trouvait plaisir à s'occuper. Lorsqu'il était assis, il ne s'appuyait point contre le dossier de sa chaise, ne croisait pas les jambes, et ne donnait à son corps aucune de ces petites allégeances qu'on ne regarde pas comme une sensualité. Par suite de cet esprit de mortification, il n'aimait pas le parloir, il n'y allait que par nécessité ; si quelqu'un l'y faisait appeler, il s'y rendait en se recommandant à Notre-Seigneur, écoutait avec bienveillance ce qu'on avait à lui dire, répondait modestement, n'entamait aucune conversation étrangère au sujet de la visite, adressait toujours quelque parole édifiante à la personne qui était venue le trouver, et rentrait avec joie dans sa cellule.

Cette vertu ne se manifestait pas moins en lui dans les conversations et les récréations. « Il avait, dit un de ses élèves du noviciat, quelque chose du silence de saint Joseph. Sa conversation n'était ni empressée, ni bruyante, mais douce, agréable et sanctifiante. Il ne faisait point de question, si ce n'est pour donner occasion de dire quelque parole d'édification, ou pour attirer davantage une âme vers Dieu. La curiosité des choses humaines était entièrement éteinte en lui ; si on l'interrogeait, n'importe sur quoi, il se recueillait avant de répondre, consultait Dieu et le priait de lui inspirer ce qu'il devait dire, puis faisait avec douceur et avec bonté une réponse toujours sage et chrétienne. Si l'on insistait, il gardait ordinairement un silence modeste, mais ne disputait pas, n'élevait pas la voix, et ne cherchait pas à faire prévaloir son sentiment.

Quant à sa mortification dans les repas, nous laisserons encore parler un de ses anciens novices. « En le voyant au réfectoire, on jugeait sans peine que la nécessité était son unique mobile dans cette action. Quelques confrères ayant raconté l'impression produite sur eux lorsqu'ils servaient à table, je me mis à le considérer avec une attention toute particulière quand mon tour de service arriva ; et en l'examinant je me rappelai un passage de saint Bernard qu'il avait cité dans une conversation, et que voici : « Allons au dîner comme à un « supplice, et au souper comme à une médecine. » *Ad prandium tanquam ad supplicium, ad cœnam tanquam ad medicinam.* Son attitude, l'expression de sa figure annonçaient clairement combien ses dispositions étaient conformes à la pensée du saint abbé de Clairvaux. Quoiqu'il prît grand soin d'éviter toute singularité, et de cacher ses mortifications, on l'a surpris plusieurs fois jetant une certaine poudre sur les aliments pour leur donner un goût amer et désagréable Lorsqu'un plat paraissait bien apprêté, il n'en détachait qu'une petite portion, la saupoudrait, la remuait quelque temps dans son assiette, et la prenait lentement pour en mieux savourer l'amertume. Sa mortification était telle qu'on s'étonnait qu'il pût vivre avec si peu de nourriture, et encore ne s'accordait-il cette mince réfection qu'en soupirant et comme à regret. »

Terminons ce chapitre par un trait de patience du serviteur de Dieu. Étant parti pour Carcassonne dans l'intention de passer quelques jours avec les confrères qui dirigeaient

le grand séminaire de cette ville, il y arriva vers minuit, en compagnie d'un missionnaire, qui, doué d'ailleurs de bonnes qualités, n'avait pas autant de patience que lui. Lorsqu'ils descendirent de voiture, le temps menaçait d'un orage ; et, en effet, pendant leur trajet pour se rendre au séminaire, ils furent assaillis par une pluie très abondante. Arrivés à la porte, ils eurent une peine infinie à réveiller le portier qui reposait tranquillement, tandis que la pluie les pénétrait. Le portier se présente enfin ; mais, soit qu'il fût encore à moitié endormi, soit que l'obscurité l'empêchât de distinguer ceux qu'il avait devant lui, il ne les reconnaît pas pour des prêtres ; il s'imagine que ce sont des coureurs de nuit, ou des vagabonds qui ont voulu se divertir à ses dépens ; et sans se donner la peine d'examiner s'il se trompe, ou non, il les laisse dans la rue et regagne son lit. Pendant cette scène, M. Perboyre ne disait mot et se félicitait d'avoir quelque chose à souffrir ; mais son compagnon de voyage, dont le caractère était très vif, se mit à frapper et à sonner avec plus de force. M. Perboyre l'exhortait à la patience, mais inutilement, car son confrère n'était pas aussi disposé que lui à passer la nuit sous une pluie d'orage qui avait déjà trempé tous ses vêtements. Enfin, un des directeurs, dont la chambre donnait sur la rue, fut réveillé, vint à la fenêtre pour savoir de quoi il s'agissait, et reconnaissant les voyageurs, s'empressa de les mettre à couvert. Le compagnon de M. Perboyre avait grande envie de gronder le portier, mais celui-ci trouva, on s'en doute bien, un avocat pour plaider sa cause et lui éviter une semonce.

Chapitre XIV. — SA PRUDENCE, SA SIMPLICITÉ ET SA FIDÉLITÉ A REMPLIR LES DEVOIRS DE SON ÉTAT.

LA prudence est la science des saints ; » *scientia sanctorum prudentia ;* M. Perboyre l'a possédée à un haut degré. Il a rempli les divers emplois qui lui ont été confiés avec une sagesse qui l'a fait admirer de tous ceux qui ont vécu avec lui. Il ne mettait point d'empressement dans ses actions. Avant de les entreprendre il consultait Dieu, et il ne se lassait pas d'interroger sa volonté jusqu'à ce qu'elle lui fût clairement indiquée. Il

n'était pas nécessaire de le fréquenter longtemps pour se convaincre que c'était là une pratique dont il ne se départait jamais. Bien des fois on l'a vu renvoyer au lendemain, et même à un terme plus éloigné, les résolutions qui lui étaient demandées, afin d'avoir le loisir d'en conférer avec Dieu. « Avant d'agir, répétait-il souvent, il faut consulter Notre-Seigneur, qui est le grand Maître de la science, et lui dire avec une humble confiance : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? que voulez-vous que je dise ? que voulez-vous que je conseille ? Si nous étions plus fidèles à le consulter, il ne manquerait pas de nous éclairer de ses divines lumières, et nous éviterions bien des fautes. » Lorsqu'on recourait à ses avis, il n'omettait jamais, à l'exemple de saint Vincent de Paul, d'élever son cœur vers Dieu pour le prier de l'éclairer. Dans les conseils qu'il donnait, étranger à tous les calculs de la prudence humaine, il cherchait uniquement les intérêts de Dieu et des personnes qui s'adressaient à lui. Un grand nombre d'entre elles, qui se sont montrées dociles à l'écouter, ont eu à s'applaudir ensuite d'avoir surmonté la répugnance qu'elles y éprouvaient, et renoncé à leurs propres lumières qui les portaient à agir différemment ; l'expérience leur a montré combien son coup d'œil était juste.

La prudence doit être toujours accompagnée de la simplicité, comme Notre-Seigneur nous le recommande ; et c'est aussi ce qui a distingué M. Perboyre. Il avait si bien conservé la candeur et l'ingénuité du jeune âge, que l'on n'a jamais pu remarquer en lui l'ombre de la dissimulation ; et c'est par cette qualité précieuse qu'il s'était concilié la confiance intime et sans réserve de tous ceux dont il était connu. A l'imitation de son divin Maître, il se plaisait beaucoup avec les enfants et les pauvres gens de la campagne, lesquels à leur tour éprouvaient un plaisir tout particulier à converser avec lui, parce que sa simplicité les mettait parfaitement à l'aise. Lorsqu'il quitta la pension ecclésiastique de Saint-Flour, les parents des élèves disaient : « Quel dommage que nous l'ayons perdu ! il faisait si bon traiter avec lui ! » Il avait en horreur tout ce qui sent la fierté, la domination, l'affectation. Il était simple dans son ajustement, dans ses manières, dans son langage.

M. Perboyre ne s'est pas moins appliqué à remplir avec ferveur et ponctualité tous les devoirs de son état. Il aimait sa vocation sans mesure ; il regardait comme une des plus

grandes grâces qu'il eût reçues de Dieu, celle d'avoir été appelé dans la petite Compagnie; et il ne concevait pas de malheur semblable à celui d'un missionnaire qui vient à l'abandonner. Il se serait volontiers sacrifié pour sa Communauté, à laquelle il tenait *du fond de ses entrailles*, selon ses propres expressions. Il ne pouvait considérer les grands moyens de sanctification qu'il y trouvait, sans se sentir pénétré de joie et de reconnaissance. Il aimait à s'entretenir de son bonheur avec ses confrères, et les excitait, par ses discours, à vivre d'une manière conforme à la sainteté de leur état ; mais il faut répéter ici ce qu'on a dit ailleurs ; ses exemples prêchaient encore plus efficacement que ses discours ; ils offraient le portrait fidèle de ce que doit être un bon missionnaire.

Voici comment s'exprimait à son sujet un de ses élèves du noviciat :

« Le saint directeur que la Providence m'avait donné, m'inspirait la plus haute estime, la plus vive affection, la confiance la plus entière. Tout m'attachait à lui, son éminente piété, sa force d'intelligence, le savoir que je croyais lui reconnaître, et un assemblage de vertus que je ne pouvais assez admirer. Considérant en sa personne un modèle placé devant nos yeux, je trouvais toujours dans sa conduite le vivant et parfait commentaire de ses leçons sur l'esprit et les vertus du vrai missionnaire. Il me faisait aimer ma vocation. Dans cet ensemble où rien ne manquait, ce qui me paraissait le plus remarquable, c'était la juste mesure avec laquelle s'y rencontrait chacune des qualités qui contribuaient à le former. Qu'à ces qualités il se mêlât des restes de notre fragilité native, que les saints eux-mêmes ne dépouillent jamais entièrement, je ne le contesterai pas ; mais il me serait difficile de dire en quoi j'ai pu le reconnaître. Oui, M. Perboyre était un saint missionnaire, un saint formé sur le modèle et selon l'esprit de notre bienheureux père ; chez lui c'étaient des vertus communes, modestes, sans éclat, mais à un degré peu commun. Une constante égalité de caractère, la grâce et la bonté des manières complétaient, en la produisant au dehors, l'image fidèle de saint Vincent. »



Chapitre XV. — DISPOSITIONS DE CORPS, D'ESPRIT ET DE CŒUR DU BIENHEUREUX PERBOYRE.

MONSIEUR Perboyre était d'une petite taille, mais bien proportionné. Il avait les cheveux blonds, la figure colorée, les yeux vifs et brillants, la bouche un peu grande, les lèvres habituellement souriantes ; mais il était d'une complexion faible et délicate. Une pureté angélique et une aimable simplicité se peignaient dans ses regards. On lisait sur sa figure une plénitude d'innocence et de bonheur qui annonçaient une belle âme. Toutes les vertus venaient se refléter dans son extérieur qui n'était qu'une expression de douceur, d'humilité, de recueillement, de piété et de religion.

Pour ses dispositions intellectuelles, on a pu les apprécier en voyant avec quelle rapidité et quels succès il a fait toutes ses classes. Doué d'un esprit solide, judicieux et pénétrant, auquel venaient s'unir des idées élevées, il considérait toutes choses dans leur principe et allait toujours au but par la voie la plus directe. Quelque matière qu'il entreprît d'étudier, il ne la quittait pas sans l'avoir parfaitement comprise, et une mémoire heureuse ne lui laissait rien perdre de ce qu'il avait une fois appris. Il aurait pu paraître très savant, s'il eût voulu ; mais au lieu de prêter l'oreille aux suggestions de l'amour-propre, il faisait consister son bonheur à être ignoré ; et il était tellement loin de s'imaginer qu'en cela il faisait un sacrifice, qu'il s'étonnait beaucoup, au contraire, qu'on eût la pensée de le consulter. »

Quoique M. Perboyre parût naturellement timide, il déployait néanmoins une grande énergie de caractère quand il s'agissait du service de Dieu. Il était plein de condescendance pour tout le monde, mais aucune considération humaine ne pouvait le faire fléchir d'une ligne, lorsque sa conscience l'avertissait qu'il devait se montrer ferme et inébranlable. Il avait le cœur noble et généreux, et dans ce cœur il n'y avait de place que pour l'amour de Dieu, de la vérité et du devoir. Il voulait devenir saint ; il y a travaillé toute sa vie avec une ardeur et une constance infatigables, et dans ce labeur de chaque jour, il lui a fallu soutenir bien des combats, s'im-

poser bien des sacrifices, se faire bien des violences ; car il sentait en lui, comme l'apôtre, la loi du péché qui s'opposait au règne de Dieu. En le voyant toujours si calme, si recueilli, si disposé à tout ce qu'il y avait de plus parfait, beaucoup de personnes pensaient que la vertu était comme naturelle en lui ; elles ignoraient que, s'il est parvenu à une si grande perfection, c'est parce qu'il n'a jamais cessé de combattre ce qu'il y a de déréglé dans les inclinations de l'homme. « Avec notre penchant vers le mal, disait-il, le système des concessions est très dangereux ; il faut tenir ferme contre la nature et ne lui rien accorder. »

Il suffisait de le voir une première fois pour se faire une haute opinion de sa sainteté, et l'impression qu'il produisait d'abord ne s'altérait en rien dans les relations plus suivies et plus intimes qui s'établissaient entre lui et les personnes de sa connaissance. On ne pouvait le considérer de près et l'étudier sans découvrir en lui un surprenant assemblage de vertus, et cette découverte augmentait l'estime et la vénération qu'il inspirait. Mais à l'exemple de la fille du roi, toute sa gloire demeurait cachée dans son intérieur. Un de ses professeurs, qui l'a eu plusieurs années sous les yeux, avait reconnu qu'à l'âge où la jeunesse est plus dissipée, son âme était déjà intimement unie à Dieu, et comme *fondue en lui*. Moïse dans le désert avait construit au Seigneur un tabernable qui paraissait méprisable au dehors, à cause des peaux de bêtes dont il était recouvert ; mais le dedans avait une grande valeur à cause de l'or et des pierres précieuses qui le décoraient. De même, dans le silence et le recueillement, M. Perboyre avait enrichi son âme de tous les trésors des vertus, et l'avait préparée pour devenir le tabernacle de Dieu, le lieu de son repos et de ses délices. « Sa vie, disait un missionnaire, ne fut que la vie commune, mais avec toutes les grâces de la vie nouvelle. Au dehors, il était comme l'un de nous, car il fuyait avec horreur la singularité. Je l'ai étudié, je l'ai considéré de près ; j'ai connu même pendant longtemps tous les secrets de son cœur je dirai de lui sans détour : *Omnis gloria filiæ regis ab intus :* « Toute sa gloire est intérieure. »

Cette vie intérieure, il allait la puiser dans Notre-Seigneur, qui est la source de toute grâce et le modèle de tout ce qui est parfait. Il ne se bornait pas à méditer les enseignements et les actions de JÉSUS-CHRIST ; il entrait dans son divin cœur, pour considérer cet abîme profond d'humilité, de man-

suétude, de charité, d'obéissance et de toutes les vertus. Il tâchait de se rendre compte des motifs qui l'avaient fait agir durant sa carrière mortelle, afin de s'en pénétrer et de calquer, pour ainsi dire, sa vie sur celle de son adorable modèle.

Un prêtre, qui le fréquenta plusieurs années, lui demandant quel était le moyen de devenir intérieur, il lui répondit : « Vous n'avez qu'à faire attention à ce que vous dites tous les jours en récitant le Symbole des Apôtres, et à le réduire en pratique. Nous trouvons dans le Symbole tous les états par lesquels nous devons passer pour parvenir à cette vie. — Je vous avoue, répliqua l'ecclésiastique, que je n'ai rien remarqué de semblable dans le Symbole ; je vous serais fort reconnaissant de vouloir bien m'expliquer votre pensée sur ce sujet. » Là dessus, M. Perboyre lui fit à peu près les réflexions suivantes : « Notre-Seigneur est le modèle du nouvel homme que nous devons nous efforcer de former. Pour arriver à la vie intérieure, il faut que nous passions par les divers états par lesquels il a passé lui-même. Ainsi, vous dites dans le Symbole que JÉSUS-CHRIST a été conçu du Saint-Esprit ; eh bien, il faut aussi que ce soit le Saint-Esprit qui forme en vous l'homme nouveau. Vous devez donc recourir à lui par des aspirations fréquentes et ferventes, parce que sans lui vous resterez toujours dans votre premier état. Vous dites ensuite que JÉSUS-CHRIST est né de la bienheureuse Vierge Marie ; il faut aussi que Marie vous porte dans son sein et qu'elle vous donne une nouvelle vie ; recourez donc à elle et priez-la souvent de vous former, par l'opération du Saint-Esprit, à l'image de son divin Fils. JÉSUS-CHRIST a souffert sous Ponce-Pilate : il faut que vous souffriez comme lui toute sorte d'épreuves ; ce n'est que par les souffrances, la mortification et la patience que vous pourrez faire mourir le vieil homme. JÉSUS-CHRIST a été crucifié ; il faut aussi crucifier votre chair, vos goûts et vos inclinations, afin que vous puissiez dire avec l'Apôtre : « Je suis attaché à la croix en JÉSUS-CHRIST ; » *Christo confixus sum cruci.* Ce n'est pas tout ; JÉSUS-CHRIST est mort, il faut que vous mouriez au monde et à vous-même ; il faut qu'à son exemple, vous soyez enseveli en quelque sorte dans l'obscurité du tombeau par l'humilité, la vie cachée, le mépris de vous-même. Mais comme JÉSUS-CHRIST, après sa mort, est ressuscité et monté aux cieux, il faut que vous ressuscitiez véritablement, que vous deveniez un homme tout céleste. » Ensuite il s'étendait longuement sur les rapports que la vie

du prêtre doit avoir avec celle de JÉSUS-CHRIST ressuscité et glorieux, et faisait sur cette matière les considérations les plus intéressantes ; mais le prêtre qui l'écoutait n'a pu en conserver assez fidèlement le souvenir pour que nous puissions les reproduire dans ce livre.

Si M. Perboyre parlait d'une manière admirable sur les avantages de la vie intérieure et sur les moyens d'y parvenir, en le voyant, on comprenait bien mieux les grâces, les trésors, les consolations que cette vie renferme, et on se sentait animé d'un zèle plus ardent à l'acquérir. Il s'est continuellement appliqué à imiter JÉSUS-CHRIST, en qui réside la plénitude des vertus ; ce n'était pas assez pour lui de retracer un trait de ce divin modèle ; il avait la sainte ambition de le reproduire tout entier, afin de réduire en pratique ce que l'apôtre saint Paul recommande aux Colossiens : « Marchez dans les voies de JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur, selon ce que vous en avez appris, enracinés et édifiés en lui, vous affermissant dans la foi qui vous a été enseignée, et croissant de plus en plus en lui par de nouvelles actions de grâces. »

Notre tâche est remplie. En entreprenant d'écrire cette histoire, nous nous sommes proposé uniquement de montrer combien le bienheureux Perboyre a été un instrument docile dans la main de Dieu, avec quelle fidélité persévérante il s'est appliqué à imiter JÉSUS-CHRIST, et à quel éminent degré de vertu il s'est élevé par sa générosité à correspondre aux grâces de Dieu. Et maintenant, daigne le Seigneur accorder à ceux qui liront ces pages, d'être animés d'une généreuse émulation, de s'encourager par les exemples de l'héroïque confesseur de la foi, et de n'avoir désormais d'autre désir que de connaître et d'imiter JÉSUS-CHRIST, à qui est due toute gloire, toute louange et tout amour dans le temps et dans l'éternité.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

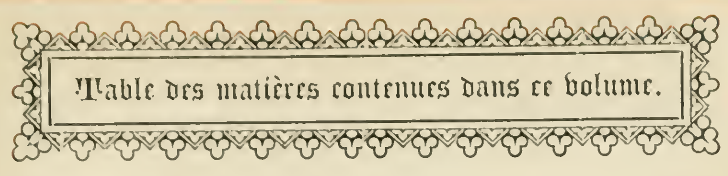


Table des matières contenues dans ce volume.

Pages.

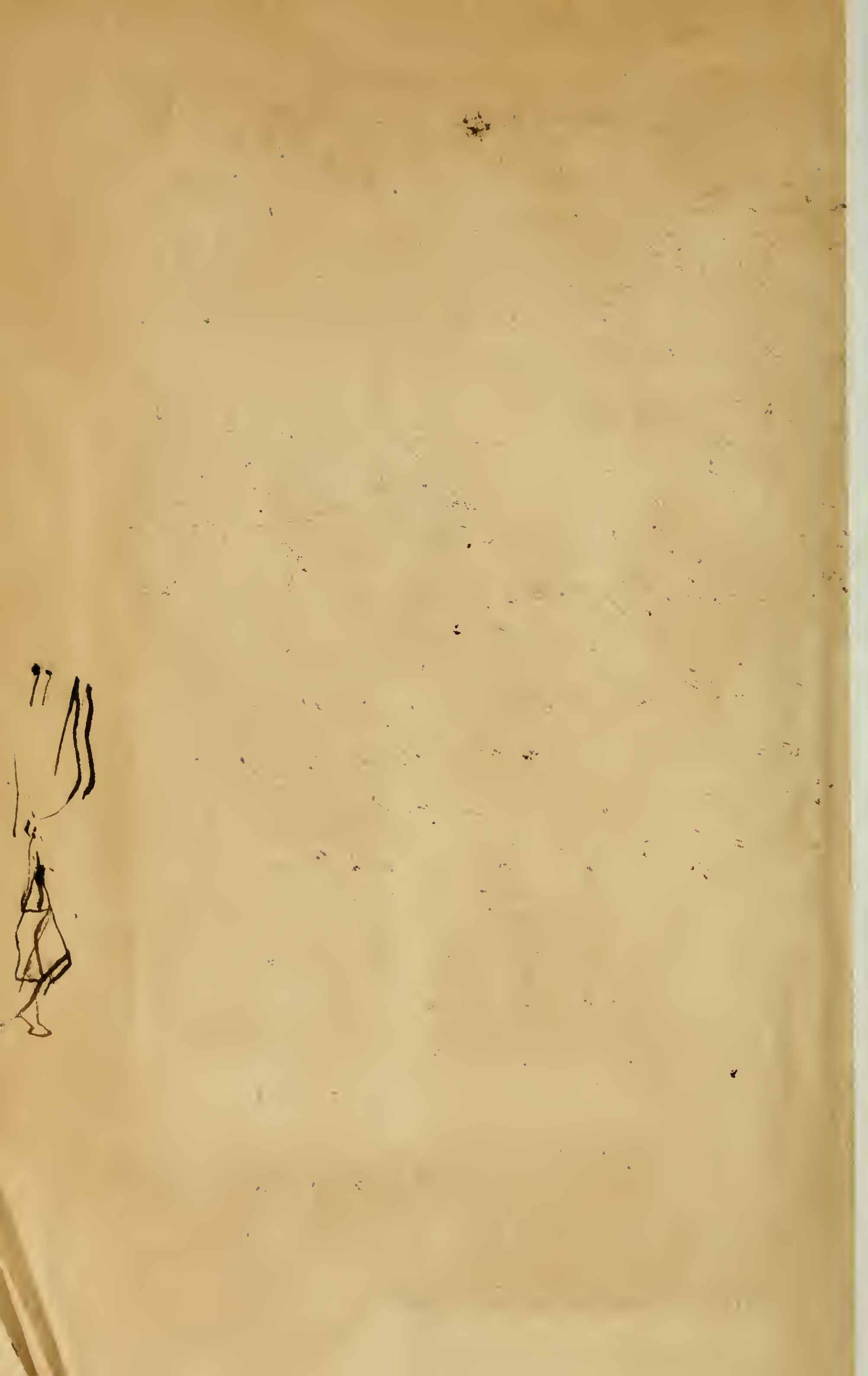
LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.



Imprimé par la Société Saint-Augustin.




ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

